

BULLETIN INTERIEUR
DE L'ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE

DOCUMENTS
&
DÉBATS



N° 90
MAI 2015



ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE
24, place Dauphine
75001 PARIS
Tél. 01 43 29 85 11

SOMMAIRE

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'APF

6 février 2015 :

Rapport moral du Président : <i>Patrick Merot</i>	6
Rapport du Trésorier : <i>Jocelyne Malosto</i>	18
Rapport du Secrétaire du Comité de formation : <i>Sylvie de Lattre</i>	22
Rapport sur l'Annuel : <i>Laurence Kahn</i>	26

JOURNÉE DES MEMBRES

Samedi 29 novembre 2014 :

Quelle est la pertinence des distinctions entre sociétaires, titulaires et analystes en formation dans les débats et échanges que l'APF organise sur le plan scientifique et quel en serait le fondement analytique ?

L'Institution : un fait clinique : <i>Adriana Helft</i>	30
---	----

JOURNÉE DE LYON

Samedi 21 mars 2015 :

La décision dans le processus analytique

Introduction : <i>Claude Arlès</i>	42
Constructions... Pour le pire et le meilleur : <i>Paule Bobillon</i>	45
« S'aimer tel qu'on est ». Un souvenir en construction : <i>Martine Baur</i>	51
Au risque de se perdre : <i>Bernard de La Gorce</i>	59

CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF

Rapport moral du Président

Patrick Merot

Ce rapport vient conclure non seulement l'année qui s'est écoulée depuis la dernière Assemblée générale, mais aussi trois ans de travail : trois ans pour notre Conseil, mais aussi pour tous ceux qui, engagés dans la responsabilité d'activités particulières à l'APF, ont accepté de faire une année supplémentaire. Je tiens à les remercier : sociétaires, titulaires et analystes en formation ; il faut un fort d'engagement de beaucoup d'entre nous pour satisfaire à toutes les tâches de notre Institution.

Une bonne nouvelle pour commencer ce rapport : j'ai décidé, de faire bref... dans la mesure du possible, c'est-à-dire sans sacrifier les enjeux sur lesquels nous avons à nous prononcer, mais en laissant de côté certains rappels, certains noms et certaines précisions que vous trouverez en annexe du rapport, et certaines informations qui sont détaillées dans le programme des activités de l'APF. Que tous ceux qui ne seront pas nommés m'en excusent.

I - La vie de l'institution

Les membres

L'élection de Daniel Widlöcher comme membre d'honneur le vendredi 7 février 2014 fut le dernier acte de notre mandat précédent, mais la petite cérémonie qui fut organisée pour lui remettre ce titre fut le premier acte de ce nouveau mandat, où l'on a pu voir Jean-Claude Lavie et Daniel Widlöcher, deux des fondateurs de l'APF, s'embrasser en l'honneur de l'événement. Les interventions de Daniel, Évelyne Sechaud et Martin Reça sont dans *Documents & Débats*.

L'APF est donc à ce jour forte de 2 membres d'honneur, 48 membres sociétaires, 33 membres titulaires, dont Philippe Valon élu au Collège des Titulaires du 26 janvier 2015, 22 membres honoraires parmi lesquels on compte depuis février Annie Anzieu. Monique Lawday, qui était membre honoraire a récemment démissionné.

Je signale que nous avons, cette année, connu trois échecs de candidatures au sociétariat. De tels événements doivent susciter une réflexion sur le parcours des candidats qui butent ainsi sur cette étape.¹

L'Institut de formation compte 193 analystes en formation (184 l'an dernier) dont trois ont homologué leur cursus : Frédéric de Mont-Marin, Bruno Reboul, Francine de Mont-Marin Pascal.

La Journée des membres (29 novembre 2014)

Le thème en était : Quelle est la pertinence des distinctions entre sociétaires, titulaires, et analystes en formation dans les débats et les échanges que l'APF organise sur le plan scientifique et quel en serait le fondement analytique. Il a été introduit par un remarquable exposé d'Adriana Helft, suivi d'un débat l'après midi.

La Journée de l'Institut de formation

Cette année a vu la tenue de deux journées, le 17 mai 2014 et le 17 janvier 2015, puisque nous n'avions pas pu organiser la première de ces journées avant la dernière Assemblée générale : deux journées dans une très grande continuité l'une avec l'autre et consacrées à *La question homosexuelle dans les parcours de formation*. Ce thème

¹ (23 juin), (13 octobre), (26 janvier).

autour duquel le Conseil souhaitait ouvrir un large débat - après que la question ait été plusieurs fois abordée au Comité de formation -, a donc été discuté spontanément à notre première réunion, puis repris dans la seconde en deux volets : le premier présenté par Évelyne Sechaud, faisait l'histoire de la question dans la société américaine, l'IPA et les sociétés européennes, et un second volet, introduit par Sylvie de Lattre, explorait la dimension métapsychologique.

Indiquons aussi que le dossier sur les documents anglo-saxons devait beaucoup à un travail préalable de Laurence Apfelbaum. Le débat sur ce thème était une première et reste sans doute à poursuivre car la discussion métapsychologique n'a certes pas épuisé les questions, mais il a montré qu'il y avait une grande ouverture parmi les membres du Collège des Titulaires et que la voie était ouverte vers ce qu'on a appelé ce jour-là un retour à un Freud, un Freud dont on a pu oublier les positions très libérales en ce domaine.

Pour ce qui est de l'Institut de formation, nous entendrons le rapport de Sylvie de Lattre, je n'en dis donc rien de plus.

Les cinquante ans

Le 12 juin 2014 nous avons fêté les cinquante ans de l'APF sous le regard immémorial de l'immense bouddha de bronze du musée Cernuschi : le musée fut le lieu où l'APF se rassembla avec ses invités, par une chaude soirée de printemps pour entendre les interventions d'Isée Bernateau, de Michel Gribinski et du président qui célébrèrent l'événement en racontant, entre autres, nombre de souvenirs personnels évoquant leur rapport à notre Institution : tout cela est sur le site et dans le numéro 86 de *Documents & Débats*. La musique et les petits fours furent à la hauteur de l'événement.

le site

La réorganisation du site fut un très gros chantier qui est aujourd'hui terminé. Rappelons que, si la consultation des diverses rubriques ne nécessite qu'un simple clic, pour les rendre ainsi accessibles il a fallu beaucoup d'interventions humaines : retrouver des livres, parfois oubliés de leurs auteurs même, scanner les textes et les couvertures par exemple etc... C'est tout un groupe² qui a travaillé à cela sous la direction infatigable et compétente de Jocelyne Malosto en étroite collaboration avec Fabrice Perrinel, notre *webmaster*.

Signalons, parmi les rubriques nouvelles auxquelles on a accès :

- La mise en ligne, à côté des numéros de *Documents & Débats*, des 5 numéros historiques du *Bulletin intérieur*, de 1966 à 1969.

- La bibliographie des auteurs de l'APF, la plus complète possible pour chacun. Elle est désormais actualisée en temps réel, avec, en tête de liste, les noms des auteurs qui ont récemment publié, afin que nous puissions, comme c'était le cas sur les recensements annuels d'autrefois, nous tenir immédiatement au courant des derniers écrits des uns et des autres.

- Et enfin un éditorial du président, sur le site public, nous a semblé un point d'appel utile et dynamique, qui permet d'évoquer la vie de l'APF, souligner tel point de l'actualité de l'Institution, susciter la réflexion, contribuer au débat et ouvrir des perspectives, avec le souhait, bien sûr que, cette initiative puisse se poursuivre, et s'améliorer même, avec les prochains Conseils.

Les archives

C'est il y a presque 30 ans (le 13 mars 1986), sous la présidence de Victor Smirnoff que la réflexion sur les archives de l'APF et de leur nécessité pour une histoire de l'APF avait été lancée.

² Composé de Nelly Gaillard Janin, Antoine Machto, Frédéric de Mont-Marin et Nicole Nataf.

J'avais indiqué l'an dernier que nous étions en voie de faire aboutir, avec l'aide de Maître Rappaport, notre projet initial de recourir aux Archives de France. Le 27 juin nous avons signé de façon solennelle avec Madame Agnès Magnien, Directrice, le contrat de dépôt des archives de l'APF. La remise matérielle de ces archives, sous la forme de 18 cartons contenant 79 classeurs et boîtes d'archives, longuement triés par la commission composée Philippe Castet, Nicole Oury, Monique Rovet, et Dominique Suchet, Secrétaire général, a eu lieu en septembre. Désormais toute l'histoire de l'APF, dont les traces sont sous la bonne garde de l'archiviste au regard professionnel et neutre, est disponibles, sous des conditions strictes, pour le travail de mémoire des générations à venir. Il faut maintenant que ce premier dépôt se complète de toutes les archives qui se trouvent encore dispersées chez les uns et les autres. Nous avons déjà, depuis ce dépôt, recueilli quelques documents provenant de Victor Smirnoff, ainsi qu'une collection de dessins de psychanalystes réalisés par la mère de Judith Dupont.

Le local

En l'absence d'opportunité que nous aurions pu saisir, notre Conseil n'a pas relancé le projet de changement de local, d'autant plus que quitter la place Dauphine aurait laissé sans solution Judith Dupont à l'égard de qui nous avons, sans conteste, une dette morale.

Les publications

Documents & Débats

Le recueil du verbatim des travaux de l'année dans *Documents & Débats* a représenté un volume considérable de pages, un travail dont Brigitte Eoche-Duval³ s'est acquittée avec une discrétion mais une efficacité dont nous pouvons lui savoir gré.

Depuis février dernier ce sont quatre numéros qui ont été publiés, du numéro 86 au numéro 89, dans lesquels vous retrouverez non seulement les textes des conférences scientifiques, mais aussi nombre de compte-rendus de réunions où se sont débattues les questions d'orientation de l'Association et aussi les hommages à ceux qui nous ont quittés. Le numéro spécial (88), à la mémoire de J.-B. Pontalis, a été confié à François Gantheret et Edmundo Gómez Mango ; ils ont assuré l'entière réalisation d'un recueil où se retrouve, de manière souvent émouvante, la trace sensible que J.-B. a laissée auprès de tous ceux qui l'ont connu.

Sur l'année, c'est près de 500 pages (474 sur les 4 numéros) qui ont été publiées. Il est certain que l'évolution des usages et des coûts conduira à terme à privilégier l'édition informatique.

L'Annuel

Laurence Kahn nous informera dans son rapport des changements intervenus dans l'*Annuel* dont le dernier titre paru, intitulé *La conviction et Laplanche et le primat de l'autre*, est en tous points remarquable.

Les autres publications

On ne peut pas ne pas évoquer ici la fin de deux belles réalisations éditoriales qui nous ont accompagnés depuis une quinzaine d'années : *penser/rêver* dirigé par Michel Gribinski et *Libres cahiers pour la psychanalyse* dirigé par Jean-Claude Rolland et Catherine Chabert, chacune pour des raisons propres. Certes ni l'une ni l'autre n'étaient des publications de l'APF, néanmoins, elles étaient dirigées par quelques-uns de ses membres éminents et nombreux ont été ceux de notre Association qui ont pu s'y exprimer. Ces revues avaient construit leur identité propre, leur originalité et étaient devenues, numéro après numéro, des références.

Il y a d'autres lieux d'éditions, je ne peux ici reprendre les publications des uns et des autres : vous les trouverez sur le site. On peut y voir l'activité tout à fait remarquable des auteurs issus de l'APF aussi bien au niveau des articles que des livres.

³ Aidée dans sa tâche par Martine Baur, François Hartmann, Hélène Hinze et Pierre Noaille.

Il y a aussi la place qu'occupent certains directeurs de collection, que ce soit Jacques André avec ses *Petits bleus* aux PUF, Michel Gribinski avec maintenant, et entre autres, la direction de *Connaissance de l'inconscient* chez Gallimard, Didier Houzel et Bernard Golse qui sont au Comité de rédaction du *Journal de la psychanalyse de l'enfant*.

Les listings

Concernant les *listings*, un effort a été fait en étroite collaboration avec Madame Mamane, mais les objectifs que nous nous étions fixés concernant les *listings* informatiques n'ont pas été atteints. L'importance de cet outil cependant ne cesse de s'imposer. Le relais sera passé au prochain Conseil.

Le Règlement intérieur

Quelques modifications de détails ont été inscrites dans le Règlement intérieur qui seront en annexe du rapport.

II - L'activité scientifique

Journée Guy Rosolato, passeur critique de Lacan

Le samedi 27 septembre 2014, à la Bibliothèque François Mitterrand, avec Paul-Laurent Assoun, Jacqueline Chénieux Gendron, Jean-Michel Hirt, Vladimir Marinov, Patrick Merot, Jean-Claude Stoloff, et Dominique Suchet comme directeur de discussion⁴, fut l'objet d'une participation satisfaisante avec un public renouvelé, ce qui était un des objectifs de cet événement. Mais qui souligna le paradoxe que le thème, qui touchait un point essentiel de l'histoire de notre Institution, sembla plus intéresser des personnes extérieures à l'APF que les membres de l'APF eux-mêmes.

Là encore, je ne peux que renvoyer au prochain numéro de l'*Association psychanalytique de France* pour que vous puissiez retrouver les interventions ayant concourru à redonner le vif de l'invention conceptuelle remarquable qui marque l'œuvre de Guy Rosolato, ainsi que son actualité.

Entretiens de psychanalyse

Différence des sexes, conflictualité des genres, les 13 et 14 juin 2014, avec Jacques André, Jean-Yves Tamet, Irène Théry et Lucile Durrmeyer comme Directeur de discussion. Le Conseil et le Comité scientifique avaient souhaité s'affronter à cette question qui envahit les médias mais n'est abordée qu'avec réticence par les sociologues, nous a dit Irène Théry, et non sans malaise par les analystes. Plus qu'une *confrontation* des points de vue sociologique et analytique, ce fut l'occasion de prendre la mesure de l'étendue des champs abordés à partir de cette question dans des exposés passionnants que l'on retrouvera dans la prochaine parution de l'*Association psychanalytique de France*. C'est une question actuelle qui fut d'ailleurs aussi très présente à Cerisy, et à Berlin que j'évoquerai bientôt.

- *Nous autres*, samedi 13 et dimanche 14 décembre 2014 avec Bruno Karsenti, Jean-Claude Rolland, Michel Gad Wolkowicz, et Dominique Clerc comme Directeur de discussion : la proposition était d'explorer l'ambiguïté de la formule et, de fait, l'ambiguïté offrit toutes sortes de portes d'entrée au débat. Il y eut plus de confrontation dans les interventions, qui n'évacuaient pas, entre autre à partir des thèses de Karsenti sur les notions de nation et de peuple, une certaine dimension politique.

Pour ces deux événements, l'importance de la participation montra que le travail du Comité scientifique avait suscité un grand intérêt. J'ajouterai que la convivialité du repas qui nous réunit le samedi est aussi un moment très précieux de notre vie institutionnelle.

4 Comité d'organisation : Dominique Billot Mongin, Olivier Brun, Valérie Roumengous.

Les ARCC

Ils sont désormais coordonnés par Jean-H. Guégan, qui a pris la succession d'Annie Roux. Les ARCC témoignent d'une grande ambition de notre Institution, celle de pouvoir mener un travail transdisciplinaire et au-delà des clivages identitaires. Ce sont des lieux précieux dont le nombre ne peut être que restreint, mais dont l'Institution doit pouvoir exploiter l'opportunité. Nous aurons l'occasion, en mai, d'entendre les travaux de *Filiation, psychanalyse et société*.

L'ARCC *La communication d'inconscient à inconscient dans la cure* n'a pas pu faire l'objet d'une présentation orale, ni être débattu lors du Samedi débat initialement prévu. Les textes sont cependant proposés, sans ce préalable, aux lecteurs de *Documents & Débats*.

Samedis débats

En mars, le 29 mars 2014, sous le titre *Des épreuves inévitables*, Catherine Rodière Rein s'est interrogée sur le genre de descendant que Freud pouvait avoir, et Jocelyne Malosto a exploré l'hypothèse de l'existence d'une névrose de formation, une névrose de transfert dans la transmission.

En octobre, le 11 octobre 2014, Dominique Blin nous a parlé d'*Une langue venue de Vienne*, de la langue commune à créer pour qu'une rencontre ait lieu, et Frédéric de Mont-Marin, à propos des *Destins, usages et mésusages des pulsions d'autoconservation* s'est, avec audace, interrogé sur les prolongements à apporter aux théories pulsionnelles freudiennes.

Journée de Lyon

En mars, le 22 mars 2014, eurent lieu les dixièmes journées de Lyon⁵, *La décision dans le processus analytique*, avec les conférences de Patricia Attigui, André Beetschen, François Royer et Maritne Serres, avec le Président et le Secrétaire scientifique comme Directeurs de discussion et une participation notable de parisiens, ce qui laisse espérer que les mouvements de population de l'APF puissent s'intensifier dans le sens Paris-Provence.

Cerisy

Fin juillet, du 18 au 25 juillet 2014, se tinrent les Journées de Cerisy autour de l'œuvre de Jean Laplanche, sous l'intitulé *La séduction à l'origine*. Colloque organisé à l'initiative de l'APF et en partenariat avec la Fondation Jean Laplanche qui en assumait l'essentiel de la charge financière, sous la direction de Félipe Votadoro et Christophe Dejourn et sous la coordination vigilante de Pascale Michon Raffaitin. Dans ce lieu qui tient de l'abbaye de Thélème et du laboratoire universitaire, dans une atmosphère très internationale, ce furent des journées très vivantes, chaleureuses, où l'on a pu prendre la mesure de l'écho très important que les écrits de Jean Laplanche recueillent en Europe et plus encore en Amérique, du Canada au Brésil : fécondité d'une œuvre qui, outre le champ purement analytique, est reprise dans les domaines littéraires, cinématographiques, anthropologiques etc... De l'APF intervinrent principalement Jacques André, Christophe Dejourn, Brigitte Eoche-Duval, Vladimir Marinov, Françoise Neau, Jean-Claude Rolland et Mi-Kyung Yi.

III - L'enseignement

Je ne peux que répéter ce que je disais dans mon précédent rapport sur le remarquable travail de réflexion qui a accompagné la mise en place du programme d'enseignement au Comité de l'enseignement, animé par Philippe Valon⁶. Ces réflexions ont fait l'objet, après chaque réunion, d'un compte rendu très complet et toujours très

5 Comité d'organisation : Claude Arles, Claude Barazer, Françoise Dejourn, Hélène Do Ich, Valérie de Oliveira Burnier, Nicole Oury et François Royer.

6 Comité dont les membres, sont Jean-Philippe Dubois, Jacques Le Dem, Jean-H. Guégan, Dominique Billot, Frédéric de Mont-Marin et Valérie Roumengous avec la participation régulière de Claude Barazer.

intéressant qui est la mémoire de ce travail, et qui est publié dans *Documents & Débats*. Ce travail pourra servir à poursuivre la réflexion collective qui avait été engagée sous la présidence de Laurence Kahn et qu'il faut poursuivre, sur la place, la philosophie, l'histoire, l'organisation de l'enseignement dans notre cursus : notre Conseil n'a pas eu l'occasion de la proposer à la réflexion d'une journée des membres - il lui aurait fallu une quatrième année de travail.

Le groupe d'accueil

« Animé par Lucile Durrmeyer et Jean-Yves Tamet, le groupe s'est réuni mensuellement avec une fréquentation régulière et assidue. Les thèmes ont évolué : si la dimension de l'installation du cadre et de son évolution occupent l'intérêt des collègues, c'est souvent la mise en place de la supervision qui est le souci majeur. Il y a autour de cette question, une tension qui se dramatise entre les participants et souvent le démarrage de cette entreprise signe le départ du groupe. Mais il existe une autre dimension d'échanges qui passe par les commentaires des temps forts des réunions, des *Entretiens* ou plus récemment, par les répercussions en séance des événements sociaux. Ce groupe est pertinent vif et animé et il semble un temps de rencontre précieux pour les arrivants surtout ceux qui viennent de loin et ne sont pas parisiens. » (Lucile Durrmeyer et Jean-Yves Tamet).

La réunion avec les analystes en formation (11 octobre 2014)

« Une fois encore ce fut une réunion très intéressante, qui réunit une trentaine de participants. Elle porta, outre des sujets souvent rencontrés, sur le contenu même de l'enseignement tel qu'il est proposé : les activités organisées par le Comité de l'enseignement lui-même - mais surtout sur les principes qui guident l'organisation de cet enseignement, notamment l'extrême liberté dont dispose l'analyste en formation, une liberté dont la discussion a permis de mesurer que beaucoup n'en prenaient que lentement la mesure, alors même qu'ils peuvent en éprouver le poids. L'Institution elle-même, se comporte comme l'analyste face à son patient : elle interroge sa demande, son désir, ne donne pas de conseil, ni de direction. Une mention particulière fut faite de la journée sur Rosolato comme particulièrement réussie » (Philippe Valon).

Les mardis autour de la pratique

« Organisées par Dominique Blin et animées par Laurence Apfelbaum, André Beetschen et Catherine Chabert, les présentations cliniques réunissent régulièrement une bonne trentaine d'analystes en formation⁷. La discussion riche et vive qui suit l'exposé s'organise plus particulièrement autour du maniement du transfert et porte aussi bien sur la pratique que sur la théorie. Nous avons, à ce jour, pu entendre Isabelle Cahingt, Dominique Robredo Muga et Isée Bernateau, Pascale Colin et Marie Caballé Wettler présenteront leur travail bientôt. » (Dominique Blin).

C'est un lieu d'expression de la pratique des analystes en formation, très différent de celui des supervisions, dont le Conseil avait souhaité faire un thème d'échange lors d'une Journée de l'Institut de formation. Je l'avais annoncée dans un rapport précédent, mais faute de journée disponible cela n'a pu aboutir.

Présentations cliniques et discussions sur la technique analytique

Philippe Castets, Olivia Todisco, Marie-Christine Rose, ainsi que d'ici la fin de l'année Adriana Helft et Christophe Dejours auront cette année parlé de leur pratique à des analystes en formation.

⁷ Des six séances préalablement programmées, cinq seulement pourront avoir lieu, l'un des participants sollicités n'étant plus en mesure d'assurer sa présentation.

L'enfant et la psychanalyse

« Quatre rencontres ont eu lieu depuis le début de l'année, avec Chantal Duchêne González, Karine Guéniche, Anne Serisé Dupuis et René Dinant, sous la responsabilité de Martine Baur, Jean-Philippe Dubois et Bernadette Ferrero Madignier.

Comme les années précédentes le groupe a semblé répondre à une véritable demande et produire une réflexion partagée et dynamique.

Les enjeux de cadre, de transfert et d'interprétation dans le travail avec les enfants, différents de ce qu'ils peuvent être dans des cures d'adultes, ont été exposés dans les cas présentés et sont restés au premier plan de nombreux échanges. De même, la place des parents dans la demande de soin et la reconstruction d'une forme d'anamnèse par leur collaboration, ont pu être débattues.

Le tout paraît amplement justifier la poursuite de l'expérience, mais peut-être en affinant et précisant certains critères d'intervention. Quoiqu'il en soit, les données analytiques, dans leurs différences en regard des cures d'adultes, gagnent à être précisées.⁸» (Martine Baur, Jean-Philippe Dubois, Bernadette Ferrero Madignier).

Lecture des œuvres de Freud

Les présentations elles-mêmes sont reconnues comme d'un très grand intérêt, et le libellé de cette année, « Lecteurs de Freud », confirme ce qui est ressenti par les présents ces dernières années : chaque analyste montre un angle de lecture et d'utilisation du texte très personnels. Quatre séances ont eu lieu avec Edmundo Gómez Mango, Évelyne Sechaud, Jean-Michel Lévy et François Villa, et deux séances sont encore inscrites au programme avec Viviane Abel Prot et Laurence Kahn.

Rencontre-débat avec un auteur

Une rencontre a eu lieu avec Michel Gribinski, *Qu'est ce qu'une place ?* avec Mathilde Girard et Claire Trémoulet, deux se dérouleront par la suite, avec Thomas Gindele pour *Le Moïse de Freud au delà des religions et des nations* avec Claire Squirès, et avec Patrick Merot pour « *Dieu la mère* », *trace du maternel dans le religieux*, avec Brigitte Chervoillot Courtillon et Martin Reça.

Séminaires et groupes de travail

Dans le cadre des séminaires et groupes animés par des membres de l'APF, on compte 19 propositions (d'une année sur l'autre, le nombre de séminaire inscrits dans cette rubrique connaît des variations notables : 25 l'an dernier et 16 il y a deux ans). Les groupes de travail proposés par des analystes en formation sont stables : 9, nombre identique à l'an dernier. Les activités extérieures à l'Institut de formation sont au nombre de 20 auquel il faut ajouter 5 enseignements hospitaliers et universitaires.

Il y a donc 53 (+6) propositions différentes de séminaires, pour 193 analystes en formation. C'est sans doute avec les séminaires que se situe la plus grande activité de formation investie par les analystes en formation et en tous cas le signe de la vitalité de l'Institution. Je ne renouvellerai pas l'analyse que j'avais ébauchée dans mon rapport l'an dernier sur la nécessité de penser le modèle de formation - d'auto-formation - que nous mettons ainsi en œuvre. Les recherches de Claude Barazer et Philippe Valon nous ont montré que notre programme d'enseignement et de formation a considérablement évolué au fil des années, sans que cette évolution ait été pensée dans son ensemble. Ce chantier est à poursuivre si nous voulons pouvoir soutenir notre modèle auprès des collègues de sociétés différentes de la nôtre, qui nous interrogent sur ce que nous faisons.

⁸ Le compte rendu de cette activité se termine par « Les analystes en formation hésitent à exposer leur travail avec des enfants souvent pleins de vie et qui ne ménagent pas leurs interlocuteurs. Quoiqu'il en soit, les données analytiques, dans leurs différences en regard des cures d'adultes, gagnent à être précisées. Ce type de groupe peut en être l'occasion au delà d'aprioris techniques ou théoriques qui pourraient être trop systématiques ou réducteurs... » (Martine Baur, Jean-Philippe Dubois, Bernadette Ferrero Madignier).

IV - Relation avec les autres sociétés françaises et européennes

Les congrès internationaux et, surtout, le CPLF et les rencontres dans le cadre de la FEP sont l'occasion d'avoir des contacts et des échanges avec les deux autres sociétés françaises, la SPP et la SPRF, et aussi l'occasion de relations de nos trois sociétés, sollicitées collectivement, avec les sociétés étrangères. Et nous avons avec la SPP la vieille tradition d'un repas annuel commun que nous continuons à faire vivre.

CPLF à Montréal (29 mai 2014-1 juin 2014) : *L'actuel en psychanalyse*

Avec les rapports de Robert et Sylvie Asseo, et de Dominique Scarfone. Le CPLF s'était déplacé jusqu'au Québec pour un congrès qui a été l'occasion de tendre la main aux anglophones, avec d'ailleurs un succès mitigé : réel avec les canadiens, limité avec les américains. À divers titres sont intervenus dans le congrès André Beetschen, Catherine Chabert, Paule Lurcel, Patrick Merot, Monique Selz et Philippe Valon.

FEP

Avec la présidence de Serge Frish et le secrétariat de Léo Bleger, la FEP a montré un très grand dynamisme. L'APF, dont il faut rappeler qu'elle avait été, sous l'impulsion de Victor Smirnoff, un grand support de la FEP à ses débuts, l'avait un peu désinvestie avant que, récemment, depuis la présidence d'Évelyne Sechaud, elle y fasse son retour.

Council meeting

Un mot d'abord sur l'expérience singulière de ces réunions dans lesquelles s'affiche la diversité de la psychanalyse européenne : ce n'est pas rien que de voir réunis autour de la même table plus de 40 présidents de sociétés de psychanalyse, un nombre qui continue à augmenter.

Les deux *Council meeting* qui se sont tenus d'abord (en avril 2014) à Turin, puis (en octobre 2014) à Bilbao, ont été marqués par les discussions autour du projet de l'exécutif de doter la FEP d'un local, projet qui a abouti, après un accord quasi unanime des sociétés composantes. En mobilisant une partie de ses réserves financières qui étaient considérables (1,8 M €), la FEP a acquis en janvier 2014, à Bruxelles, un vaste local, bien situé et de qualité, qui permettra à la fois la gestion des affaires courantes (secrétariat, stockage) et la tenue de réunions. C'est donc un changement très déterminant dans les habitudes de fonctionnement de la Fédération. D'autres décisions ont été prises, particulièrement le vote d'une nouvelle constitution dont j'avais évoqué le projet dans mon rapport précédent, qui vise à rendre plus homogène l'exécutif en modifiant le mode d'élection.

Sur le plan scientifique, les échanges internationaux des *Working parties* et le travail avec les pays d'Europe de l'Est se poursuivent sous des formes réduites.

Lors du *Council meeting* de Bilbao, il m'avait été demandé une des trois interventions scientifiques⁹ sur la question de la formation des psychothérapeutes¹⁰ : cette intervention que vous trouverez dans *Documents & Débats*, a été par la suite reprise et diffusée auprès des collègues de Suède et d'Allemagne (Ingo Fock). Alors que les sociétés européennes se sont généralement engagées, au prix de mille compromis, mais aussi parce qu'elles y sont obligées par la loi, dans des programmes de formation de psychothérapeutes, la position de l'APF qui, dans une situation française singulière, s'y refuse, a beaucoup intéressé les collègues. Mais je dois aussi avouer que, durant ces échanges, des pensées troublantes m'ont traversé l'esprit : cette étrange invention qu'est la psychanalyse saura-t-elle durer, disparaîtra-t-elle complètement ou se modifiera-t-elle pour se dissoudre dans une psychothérapie généralisée ?

9 À côté de Paolo Fonda et d'Ingo Focke.

10 « The institutional handling of psychotherapy training in psycho-analytical societies and the institutional relations between psycho-analytical and psychotherapy societies. » repris dans *Documents & Débats* n° 89.

27^{ème} conférence de la FEP : Ruptures

En avril 2014 à Turin dans le grand centre de congrès aménagé dans les anciennes usines Fiat, avec, en particulier, une conférence d'André Beetschen « Rupture et sexualité infantile, la condition du fantasme », l'intervention de Laurence Kahn et la présence d'au moins une douzaine de membres de l'APF.

Le Symposium de la FEP : La psychanalyse en 2015 - 19 au 21 septembre, Berlin

Rappelons que l'organisation scientifique de cette conférence fut assurée, à la demande de Serge Frish, par Laurence Kahn. La participation de chaque société était limitée¹¹, mais les textes, dont l'intérêt est très grand pour se faire une idée des enjeux des débats autour de la psychanalyse aujourd'hui et demain, en ont été diffusés de la façon la plus large, ils ont été mis en ligne, avec particulièrement un texte de Laurence Kahn et un texte de Christophe Dejours.

Forum on Education Paris - 6 et 7 décembre

Chaque année la FEP organise des rencontres sur la formation, qui s'adressent aux analystes titulaires sous la forme de conférences et ateliers sur un week-end. L'intitulé de cette manifestation, pourtant traditionnelle, est un peu opaque aux français, peut-être pour des raisons de vocabulaire *Forum on Education*. Organisé cette année à Paris, la participation de l'APF y a été en très nette hausse, avec il est vrai, les interventions d'Évelyne Sechaud et de Viviane Abel Prot, sur le modèle français. Au-delà des considérations habituelles sur la différence des modèles, ce qui a été noté dans les échanges c'est l'opposition entre l'accompagnement dont bénéficient les analystes en formation dans le modèle Eitingon, opposé à une certaine solitude qui caractérise le cheminement dans le modèle français.

Le Séminaire des nouveaux membres - 12 au 15 juin 2014, Grèce

Marie-Christine Rose et Éric Flame ont fait un compte rendu très fin de leur expérience de ces journées de travail clinique avec des analystes venant de tous les coins de l'Europe, où le polyglottisme n'est pas un obstacle mais une source de réflexion et où, entre autre, a été interrogé, pour reprendre leurs termes, l'écart entre les analystes empathiques et les analystes « apathiques » au sens que vous savez...

Relations avec les sociétés européennes

- Avec la société de Madrid, après une interruption, nos rencontres devraient se poursuivre, une année sur deux entre les deux sociétés. Mais les rencontres d'autrefois se sont par ailleurs poursuivies sous la forme d'un séminaire privé organisé par Hélène Widlöcher et Manuela Utrilla.
- Avec la British dans le cadre du séminaire franco-britannique.
- Des contacts se poursuivent avec la Société belge, la Société allemande, avec la Société roumaine, avec des sociétés brésiliennes, sans qu'il y ait eu cette année de rencontre spécifique organisée. Mais ne nous cachons pas que ces échanges, toujours très intéressants, sont difficiles à organiser pour une petite société comme la nôtre.

Autres rencontres

J'ai surtout retenu pour cette recension, les principales interventions des collègues auprès des sociétés étrangères, sans compter celles, nombreuses, dont je n'ai pas eu connaissance. Pour les activités qui se sont déroulées en métropole, et dans des cadres universitaires ou hospitalier, d'innombrables interventions ont été annoncées dans *La Circulaire* et, dès lors qu'elles sont l'objet de publication, sur le site.

11 Pour l'APF, Claude Barazer et Philippe Valon, mais aussi Évelyne Sechaud comme ex-présidente, et Laurence Kahn pour la direction des débats.

Jacques André¹²

En mai, à l'Institut de Rome de la Société italienne de psychanalyse ; en août à l'Association psychanalytique argentine (APA), Buenos Aires et à l'Association psychanalytique uruguayenne (APU), Montevideo ; en octobre au colloque de la Société psychanalytique roumaine, à Bucarest ; en novembre au colloque de la Société turque de psychanalyse, à Istanbul.

André Beetschen¹³

En septembre 2014, au séminaire franco-britannique (Anne-Marie Sandler et Haydée Faimberg).

Le 2 novembre 2014, au Colloque de la Société psychanalytique roumaine, *Sur l'analyse interminable*.
Le 15 novembre 2014, à la Société suisse de psychanalyse, sur *Les écueils du féminin dans les deux sexes : rencontre avec l'inquiétant*.

Catherine Chabert¹⁴

En mai au CPLF, Montréal, « Le lieu et le moment » ; en septembre, Colloque, Paris XIII/ 4^{ème} groupe, une conférence « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort » ; en octobre *Colloque BBAdo*, « Le clivage », « Il y a clivage et clivage », avec Laurence Kahn.

Maya Evrard¹⁵ :

En juillet, à la *Tri regional clinical conference* de la FEP à Barcelone, discussion d'un cas clinique avec un groupe international.

Didier Houzel¹⁶ :

En juillet, au 7^{ème} Congrès international sur l'œuvre de Frances Tustin à Boston pour une des conférences sur le concept d'extension dans le traitement psychanalytique de l'autisme.

Michael Parsons¹⁷

Un livre, en mai *Living Psychoanalysis : From Theory to Experience* ; une conférence à Bristol, en Angleterre, *As You Like It* de Shakespeare ; une conférence au Musée de l'Art Contemporain à Kraków, en Pologne, sur l'écoute de l'analyste et le regard de l'artiste.

12 Mai 2014, Institut de Rome de la Société italienne de psychanalyse ; août 2014, Association psychanalytique argentine APA, Buenos Aires. Août 2014, Association psychanalytique d'Uruguay APU, Montevideo ; octobre 2014, Colloque de la Société roumaine de psychanalyse, Bucarest ; novembre 2014, Colloque de la Société turque de psychanalyse, Istanbul.

13 Avril 2014 : Congrès de la FEP (Turin) ; *La condition du fantasme* ; mai 2014 : participation à la table-ronde « Artisans du passage » du CPLF de Montréal (empêché d'aller à Montréal : texte transmis) ; juin 2014 : *Retour sur la contrainte de répétition*, Marseille, Groupe méditerranéen de la SPP ; septembre 2014 : participation au séminaire franco-britannique (Anne-Marie Sandler et Haydée Faimberg) ; octobre 2014 : *Eclipses et étreintes du surmoi*, Colloque CAPA, Bordeaux ; 2 novembre 2014 : *Sur l'analyse interminable* au Colloque de la Société psychanalytique roumaine ; 15 novembre 2014 : « Rencontre avec l'inquiétant », conférence dans un cycle sur *Les écueils du féminin dans les deux sexes*, Centre de psychanalyse Raymond de Saussure, Société suisse de psychanalyse, Genève.

14 *Monographies et débats de psychanalyse* (RFP), « La destructivité chez l'enfant », mars 2014 : « Figures de la destructivité dans les cures d'adultes » ; CPLF, Montréal, mai 2014, « Le lieu et le moment » ; Colloque, Paris XIII/4^{ème} groupe, « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort », septembre 2014, « À qui appartient la pulsion de mort ? » ; Colloque *BBAdo*, « Le clivage », octobre 2014, « Il y a clivage et clivage », avec Laurence Kahn.

15 À la *Tri Regional Clinical Conference* de la FEP à Barcelone du 17 au 20 juillet 2014, rencontre internationale ; discussion d'un cas clinique avec un américain, une londonienne, une portugaise, un suédois, dans un des 6 groupes.

16 7th *International Conference on the Work of Frances Tustin : Spilling, Falling, Dissolving of the Emerging Self* (Boston, USA, July 24-27) : « The Concept of Extension in the Psychoanalytic Treatment of Childhood Autism ».

17 *Living Psychoanalysis : From Theory to Experience*, The New Library of Psychoanalysis, par Routledge, 2014. ; une conférence à Bristol, en Angleterre, sur la pièce *As You Like It* de William Shakespeare ; une conférence au Musée de l'Art Contemporain à Kraków, en Pologne, sur l'écoute de l'analyste et le regard de l'artiste.

Laurence Kahn¹⁸ :

En juin, conférence Société psychanalytique belge ; en novembre conférence colloque SPP sur *Le meurtre fondateur* ; en novembre conférence publique à la *British Society* ; et le 30 novembre : *Clinical seminar à la British society*.

Jean-Claude Rolland¹⁹

En mars, un exposé « La chose langagière » à Lausanne (Société suisse de psychanalyse) ; en octobre, à São Paulo deux conférences : « La protomélancolie » et « Rêve et cure » ; à Rio de Janeiro, deux conférences : « L'objet œdipien » et « L'analogie » ; et à Buenos Aires, deux conférences « L'état borderline » et « Pour André Green » (sur ses travaux).

V - Relations avec l'IPA

Dictionnaire international de l'IPA

Le projet de dictionnaire de psychanalyse que j'avais annoncé dans mon rapport l'an dernier est en route, c'est-à-dire que les difficultés sont maintenant abordées. Un petit groupe²⁰ y travaille pour l'APF en collaboration avec la Société belge, et a contribué pour l'instant, au prix d'un long travail de va et vient, qui n'est pas terminé, entre tous les divers intervenants, à la rédaction de *Transfert*.

Enquête sur la psychanalyse à distance

L'IPA a diffusé auprès de ses membres une enquête demandant quelles pratiques ceux-ci avaient des contrôles, voire de la psychanalyse à distance. Cette enquête supposée être confiée à un organisme privé s'inscrivait dans une démarche singulière puisqu'elle supposait passer dans la pratique ce qui précisément pose problème.

VI - Perspectives

J'indique ici les événements à venir auxquels a travaillé le Conseil et qui animeront la vie de l'Association jusqu'à l'été. Je le ferai de façon très succincte, mais vous avez tous les détails sur le site. Le programme en effet est très chargé :

Dès demain (7 février) Samedi débat avec Caroline Thomson et Hervé Balondrade et en mars (14 mars) avec Sophie Bouchet et Henri Asseo. En mai (30 mai), compte rendu d'un ARCC sur *Filiation, psychanalyse et société*, avec Christian Flavigny, Sophie Marinopoulos et Pierre Levy-Soussan. Le 21 mars, à Lyon, la journée des analystes de Lyon sur *Les ressorts de la construction*, avec les conférences de Martine Baur, Paule Bobillon, et Bernard de la Gorce. En juin (13 et 14 juin) nous aurons des entretiens autour des *Ressources ambiguës de l'humour*, qui promettent d'être passionnants, avec Claude Barazer, Paul Denis, Hélène Trivouss Widlöcher et Michaël Parsons comme Directeur de discussion. En mai (du 14 au 17 mai 2015) le 75^{ème} CPLF, à Lyon à la préparation duquel ont activement participé de nombreux membres de l'APF (particulièrement André Beetschen²¹), et le rapport de Dominique Suchet *Un commencement sexuel*.

18 19 juin 2014 : conférence à Bruxelles (Société psychanalytique belge) : « Eloge du refoulement » ; 17 octobre 2014 : conférence *BBA*dos avec Catherine Chabert : « Il y a clivage et clivage » ; 22 novembre 2014 : conférence colloque SPP sur *Le meurtre fondateur* « La bête humaine a quand même besoin d'être domptée » 29 novembre 2014 : conférence publique à la *British Society* ; le 30 novembre : *Clinical Seminar à la British Society*.

19 7 et 8 mars, au Colloque *Cliniques croisées* à Lausanne (Société suisse de psychanalyse) en dialogue avec Rosine Perelberg un exposé intitulé « La chose langagière » ; du 12 au 25 octobre, Sao Paulo conférence « La protomélancolie » discussion I. Nosek, « Rêve et cure » discussion Ana Maria de Azevedo » ; Rio de Janeiro « L'objet œdipien » Calmon, « L'analogie » ; Buenos Aires « L'état borderline » discussion Marcello Viñar ; « Pour André Green » (sur ses travaux) discussion Fernando Urribari.

20 Jacques André, Laurence Kahn, Patrick Merot, Jean-Yves Tamet.

21 Comité scientifique : Jacques André, André Beetschen, Patrick Merot Jean-Claude Rolland ; Comité d'organisation : Martine Baur, André Beetschen, Françoise Laurent ; Comité de lecture Elisabeth Cialdella, Hélène Do Ich, Gilberte Gensel, Adriana Helft.

Au niveau international également, avec le Congrès de la FEP à Stockholm en mars 2015 sur le thème *Trop-Pas assez*, puis le Congrès de l'IPA à Boston juillet 2015, *La psychanalyse dans un monde en mutation*.

VII - Remerciements

J'ai remercié au début de ce rapport tous ceux qui ont travaillé pour notre Association durant cette année. Je compte parmi eux tous ceux qui sont venus apporter au Conseil un éclairage dans certains domaines. Tous ont pu se reconnaître au fil de mon rapport.

Le travail de notre secrétaire dans la demi solitude de la place Dauphine n'a pas toujours, je le sais, dans le fil de l'année, la reconnaissance publique qu'il mérite : il est donc bien de dire, à l'occasion de ce bilan, toute la reconnaissance que j'ai pour l'intelligence et la fidélité avec laquelle Madame Mamane y remplit sa tâche : de tous les membres de l'APF, le Président est peut-être le plus exigeant, mais c'est aussi sans doute celui qui mesure le mieux sa disponibilité et sa polyvalence... Je l'en remercie.

Pour finir, c'est aux membres du Conseil que je veux adresser ces derniers mots : je garderai sans doute comme eux le souvenir de ce grand plaisir partagé qu'a toujours été le premier temps de chaque réunion du Conseil quand, avant d'aborder le détail de l'ordre du jour, et en attaquant les amuse-gueules de Jocelyne ou le Beaujolais de Dominique, la discussion s'élançait à bâtons rompus et que l'on sait qu'elle pourrait durer toute la nuit.

Des remerciements donc, d'abord pour Évelyne Sechaud qui certes depuis un an s'était retirée de l'équipe mais dont nous n'avons pas oublié le courage institutionnel de dire les choses. Pour Brigitte Eoche-Duval qui dans une extrême discrétion a abattu un travail colossal, et qui a toujours su, dans les discussions du Conseil, se méfier du consensus et témoigner, vivement s'il fallait, de ses positions personnelles.

Pour Dominique Suchet qui dans ses nouvelles fonctions, a continué à nous faire bénéficier de son expérience et a toujours maintenu sa vigilance quant à la rigueur analytique dans nos débats et nos décisions.

Pour Claude Barazer qui a constamment fait partager son souci des pièges du langage et de l'usage défensif des concepts, avec l'humour qu'on lui connaît, certes, mais étayé sur les plus solides références philosophiques.

Pour Bernard de La Gorce qui, ayant accepté avec enthousiasme de monter dans un train en marche, a montré qu'il apprenait vite et a mis au service du Conseil son lyrisme et l'acuité de ses pensées.

Pour Jocelyne Malosto enfin, pour l'intelligence de son action, pour n'avoir jamais mesuré son temps, et pour sa générosité à l'égard de l'Institution, ce dont chacun, ici, a pu se rendre compte.

VIII - Conclusion

Conformément à ce qui avait été annoncé lors de la dernière Assemblée générale, notre Conseil cesse ses fonctions avec cette Assemblée générale, après un an de mandat. En effet, la situation qui nous avait conduit à nous proposer pour un second mandat, à savoir l'absence de candidat déclaré pour un nouveau Conseil a trouvé, comme nous l'espérions, une issue favorable et son élection pourra se dérouler dans des conditions habituelles.

Pour finir, nous laissons au siège de l'APF, en bonne place, une acquisition, que nous avons pu faire grâce à Claude Barazer : la lithographie originale de Pirodon que Freud avait mise au dessus de son divan à Vienne, Jean-Martin Charcot commentant les évanouissements de Marie Wittman, dite Blanche, soutenue par Babinski devant l'aréopage de ses élèves, moment que Freud évoqua comme « morceau de recherche clinique d'une incomparable beauté »²². C'est de là que fut inventée la psychanalyse.

²² Freud (1893), « Charcot », *RIP*, Paris, PUF, 1984, p.72.

Rapport de trésorerie

Jocelyne Malosto

Chers collègues,

Une fois n'est pas coutume, c'est un bilan déficitaire que je vous présente ce soir. C'est assez rare dans l'histoire financière de l'APF, seuls les bilans de 1997, 2005 et 2009 l'ont été mais c'était de façon plus légère que 2014.

	Année 2014	
	Budget prévisionnel	Budget réalisé
Total des produits	300 033 €	294 533 €
Total des charges	300 033 €	306 020 €
Résultat de l'exercice	- €	11 487 €

En effet pour cette année, le montant total des charges s'élève à plus de 300 000 euros, exactement 306 020 €, alors que la somme de tous les produits n'atteint que 294 533 €, entraînant un déficit de 11 487 € qui s'explique par un certain nombre de choix et quelques aléas.

Si l'on étudie l'orientation du fléau... de note balance comptable, il apparaît que le déséquilibre de ce résultat est lié autant à une augmentation des charges qui outrepassent les prévisions de 6 000 euros, qu'à une diminution des produits qui espéraient 5 500 euros de plus.

Donc : plus de charges que prévues

* Le poste « Location de salles » a augmenté. Toutes les locations de salle augmentent régulièrement, d'une façon supérieure à l'inflation, c'est un fait. Le Méridien par exemple est à 1 300 € de plus qu'il y a deux ans, soit une augmentation de 18%. Par ailleurs les salles de Psycho prat' ne nous sont désormais plus prêtées mais louées (1 200 €/an), modification intervenue après l'établissement du budget prévisionnel pour 2014.

* Le poste « Manifestations » a également augmenté principalement en raison de la privatisation du musée Cernuschi pour les 50 ans de l'APF. Mais là nous l'avions anticipé et avons pris des dispositions pour répartir la charge de cette dépense exceptionnelle sur l'ensemble de notre mandat.

* Parmi les publications *Documents & Débats* a pour la troisième année consécutive nécessité pour son impression papier une dépense supérieure au prévisionnel à la fois en raison des numéros hommage, cette année à J.-B. Pontalis mais aussi en raison de l'accroissement considérable du nombre de pages de chaque numéro. C'est un poste budgétaire important, 11 058 € pour 2014, qui nous a fait nous demander s'il fallait continuer la publication papier d'un document maintenant accessible à tous sur le site. Mais beaucoup d'entre nous restent attachés à la version papier qui pourrait peut-être si les prochains conseils le décident, faire l'objet d'une participation financière.

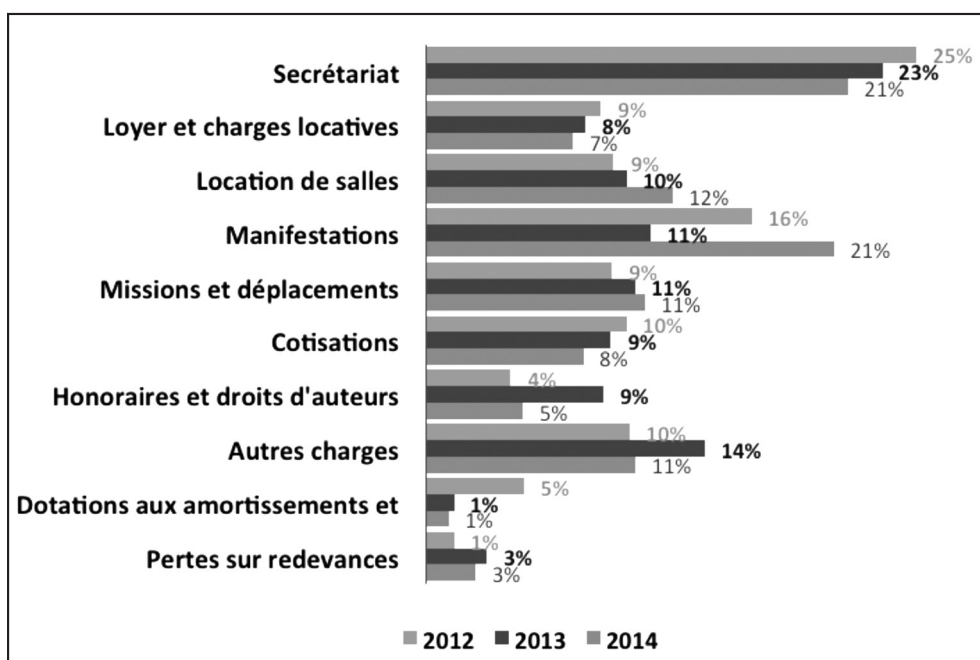
* Le site qui devait initialement être rénové a été *in fine* complètement restructuré, à la fois pour proposer une information plus étendue, pour répondre à une nécessité de communication plus rapide et moins onéreuse et pour permettre une meilleure réactivité des mises à jour permanentes tout en limitant le coût des honoraires du *Webmaster*. Grâce aux nombreux ajouts dans sa base de données, il devient un outil de travail intéressant. Par ses nouvelles fonctionnalités il est aussi un outil efficace qui dispensera progressivement d'un certain nombre de communications papier plus coûteuses en argent et en temps. Enfin grâce au choix de nouveaux systèmes

informatiques, notre secrétaire - qui a appris très rapidement - est maintenant en capacité d'effectuer toutes les mises à jour courantes. La finalisation, initialement budgétisée à hauteur de 10 000 €, a nécessité 12 000 € supplémentaires en particulier pour la numérisation des tout premiers *Bulletins intérieurs* de l'APF de 1966 à 1969 et pour la mise en place d'un agenda dynamique. La refonte complète du site nous aura donc au total coûté 34 000 €. La somme peut paraître conséquente. Elle l'est. Mais au vu du résultat, soumis, dans une démarche après-coup, à différents professionnels afin d'en obtenir des devis et d'avoir ainsi des points de comparaison, elle n'est même pas à mi-hauteur du plus modeste des devis, qui ne proposait par ailleurs pas la double adresse publique et privée.

L'importance de ce budget nous a incité à l'imputer aux investissements avec un amortissement sur 5 ans et non plus au seul poste « honoraires et droits d'auteurs » qui de ce fait apparaît en diminution malgré deux dépenses imprévues, toutes les deux sont des honoraires d'avocat. L'un, 1 600 €, pour tenter de juguler la vente de *Documents & Débats* sur internet et l'autre, 3 600 €, pour l'établissement du contrat qui encadre le dépôt des archives de l'APF aux Archives de France.

* Enfin une dépense non programmée de 2 000 €, a permis de faire refaire le sol des parties publiques du siège de l'APF, sol qui s'était dégradé au fil du temps.

Structure des charges



Moins de produits qu'espérés

Deux postes principaux alimentent les produits. Les différentes participations financières des analystes en formation et des membres (67 %) et les revenus générés par les manifestations scientifiques (28 %).

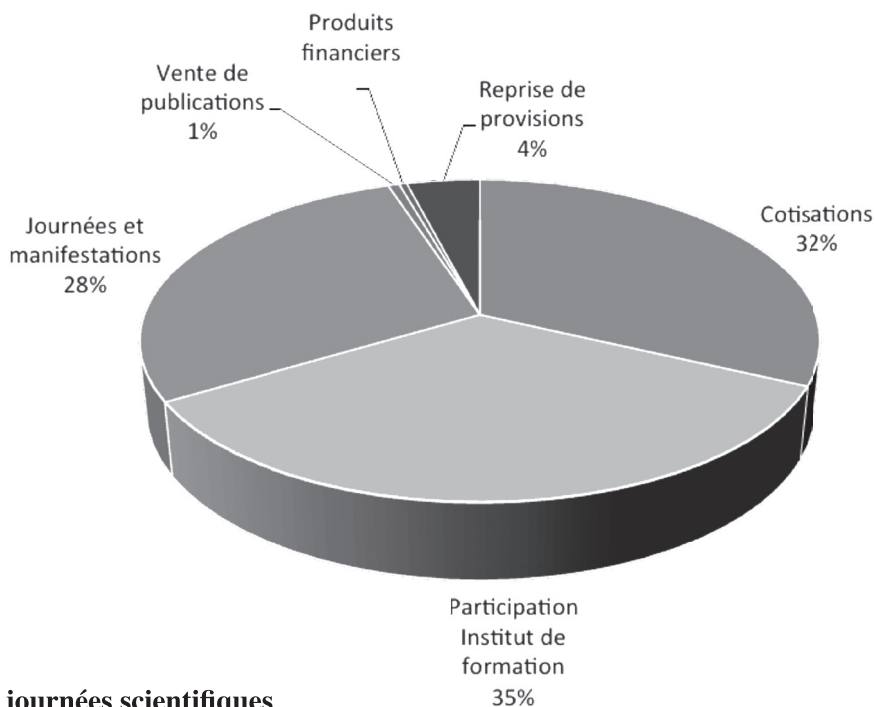
Les deux sont, cette année, inférieurs à ce qui avait été anticipé.

Le nombre des membres comme celui des analystes en formation est à peu près stable. Les redevances des membres honoraires ont un peu augmenté, ce qui signifie qu'un certain nombre de nos collègues ont cessé leur activité et donc le règlement d'une cotisation qui alors qu'ils étaient membres était de dix fois supérieure. Et effectivement les cotisations des membres ont baissé de 2 000 €.

Dans le *Deutéronome* il est écrit que le créancier ne doit pas exercer de contrainte contre son prochain et son frère, par contre il peut contraindre *l'étranger*. Mais quand on est trésorier d'une institution, la définition du frère, du prochain, la délimitation de ce qui organiserait une partition « Nous, autres » incertaine et instable comme on a pu en prendre la mesure aux derniers Entretiens, se rabat devant la nécessité de la contribution financière de chacun, qu'il faut appeler, rappeler parfois à plusieurs reprises et quelques fois sans succès, auprès en particulier d'un certain nombre d'analystes en formation - et ce n'est pas la partie la plus agréable de la tâche qui reste riviée au réel en sachant pourtant qu'elle met en mouvement toute la dynamique transférentielle de chacun vis-à-vis de l'Institution.

Chaque contrainte finit par récolter son lot de règlements mais aussi de démissions. Au-delà des accidents de la vie sur lesquels il n'y a rien à dire, un certain nombre de démissions, au moins six pour cette année, posent une question. Il s'agit de collègues âgés qui ont fait tout leur parcours de psychanalyste en appartenant à l'Institut de formation de l'APF. Lorsqu'ils prennent leur distance, ils n'ont d'autre choix que de continuer à verser une participation qu'ils jugent alors top élevée ou de démissionner contrairement aux membres qui peuvent maintenir un lien en devenant membre honoraire. Notre Conseil a commencé à réfléchir aux possibilités de traiter cette question sans avoir le temps de prendre de décision.

Structure des produits



Les participations aux journées scientifiques

Si la Journée ouverte, et surtout les Entretiens de juin ainsi que ceux de décembre et la Journée de Lyon ont connu un vrai succès avec une forte participation, la *Journée Guy Rosolato* a accueilli moins de participants qu'espérés entraînant un déficit. Elle s'est déroulée dans un lieu prestigieux - traduisez onéreux - qui avait déjà accueilli deux autres manifestations : la journée sur *La Sublimation* et la *Journée Laplanche*. Le tarif demandé pour cette journée (60 €) n'était pas à la hauteur du coût des prestations. Le Comité d'organisation et le Conseil n'ont pas souhaité augmenter ce tarif pour en favoriser l'accès aux étudiants. Le budget prévisionnel de 2015 a opéré un ajustement pour la prochaine journée prévue à la même BNF en septembre, pour laquelle cette fois il faudra certainement augmenter un peu le montant de la participation, tout en laissant un tarif étudiant.

Enfin, bien que les publications n'interviennent que de façon minime dans le budget (1%) on peut quand même noter qu'elles ont été en hausse cette année.

Pour terminer

Quelques mots du budget prévisionnel pour 2015

Il propose, comme chaque année une légère augmentation des participations financières de chacun. La cotisation des membres passerait à 1 120 €, celle des membres honoraires resterait à 110 €, et la participation aux frais de l'Institut de formation des analystes en formation et homologués serait de 560 €.

Les dépenses « Coût de personnel » seront majorées de 3% en ce qui concerne le salaire brut de notre secrétaire, conformément à son contrat.

Les prévisions de charges et de produits ont été établies sur le modèle habituel dont vous trouverez les détails dans les documents qui vous ont été distribués.

Si ce budget prévisionnel s'annonce au global être inférieur à celui de cette année de 30 000 € c'est parce qu'il n'y aura pas d'Entretiens en décembre étant donné qu'une journée ouverte est programmée pour janvier 2016.

Au total c'est donc bien un budget déficitaire qui va être soumis à votre approbation et je me tiens bien sûr à votre disposition pour d'éventuelles précisions.

Je vous remercie de votre attention

Jocelyne Malosto

Compte de fonctionnement et de résultat	Réalisé 2013	Budget 2014	Réalisé 2014	Ecart au budget 2014	Budget 2015
PRODUITS					
Produits de l'activité principale	262 763 €	294 676 €	281 385 €	- 13 291 €	272 380 €
<i>Cotisations</i>	96 050 €	96 348 €	94 225 €	- 2 123 €	94 200 €
<i>Participation Institut de formation</i>	106 650 €	103 785 €	101 540 €	- 2 245 €	108 080 €
<i>Journées et manifestations</i>	57 752 €	94 143 €	83 798 €	- 10 345 €	68 200 €
<i>Vente de publications</i>	2 311 €	400 €	1 822 €	1 422 €	1 900 €
Produits financiers	1 439 €	900 €	1 252 €	352 €	900 €
Remboursement abonnement internet	- €	- €	513 €	513 €	- €
Reprise de provisions	19 092 €	4 457 €	11 384 €	6 927 €	- €
Reprise pour créances douteuses	3 230 €	- €	- €	- €	- €
TOTAL PRODUITS	283 294 €	300 033 €	294 533 €	- 5 500 €	273 280 €
CHARGES					
Secrétariat	65 202 €	65 643 €	65 147 €	- 496 €	67 318 €
Loyer et charges locatives	22 800 €	23 000 €	22 800 €	- 200 €	22 800 €
Location de salles	28 704 €	44 200 €	38 104 €	- 6 096 €	33 230 €
Honoraires, droits d'auteurs	25 353 €	18 600 €	15 078 €	- 3 522 €	12 500 €
Manifestations	32 181 €	56 870 €	62 974 €	6 104 €	42 430 €
Missions et déplacements	29 898 €	29 550 €	33 800 €	4 250 €	30 000 €
Cotisations	26 473 €	26 800 €	24 337 €	- 2 463 €	24 400 €
Autres charges	39 887 €	32 890 €	32 369 €	- 521 €	35 122 €
Dotations aux amortissements et provisions	4 076 €	2 480 €	3 612 €	1 132 €	5 480 €
TOTAL des CHARGES de FONCTIONNEMENT COURANT	274 574 €	300 033 €	298 222 €	- 1 811 €	273 280 €
Pertes sur redevances	8 720 €	- €	7 798 €	7 798 €	- €
TOTAL des CHARGES	283 294 €	300 033 €	306 020 €	5 987 €	273 280 €
RESULTAT DE L'EXERCICE	- €	- €	- 11 487 €	- 11 487 €	- €

Rapport du secrétaire du Comité de formation

Sylvie de Lattre

Je vais tout d'abord vous présenter notre activité sur l'année qui vient de s'écouler :

1. admissions à l'institut de formation ;
2. validations de contrôle ;
3. homologations de cursus.

Je ne reprendrai que brièvement les données chiffrées qui sont dans l'ensemble restées stables par rapport aux années antérieures et m'attarderai sur certaines différences significatives qui ont retenu notre attention.

1 - Admissions

Notre Comité s'est réuni en 2014-2015 à 8 reprises et a examiné 25 demandes d'admission à l'Institut de formation. Ce qui représente une augmentation du nombre de candidatures examinées par rapport à 2014 (17 candidatures) et plus encore par rapport à 2013 et 2012 (13 et 14 candidatures).

Sur ces 25 candidatures, 14 candidats ont été admis. Soit un pourcentage d'admissions comparable à celui des années précédentes : 56 % cette année, 58 % en 2014, 61% en 2013, 57% en 2012. Mais en 2011, il n'y en avait eu que 40 %, 38% en 2010, 37% en 2009.

Le pourcentage d'admissions semble donc en hausse depuis 2012. Comment interpréter cette donnée ? Tient-elle au fait que les demandes adressées au secrétariat sont mieux documentées et donc mieux ciblées ? Les candidatures examinées venaient en effet de personnes ayant généralement l'expérience d'une longue analyse personnelle et exerçant une activité clinique depuis un certain temps.

Autre élément qui a pu jouer partiellement, le renouvellement au 2/3 du CF en mars 2012, dont 1/3 sans expérience de cette responsabilité institutionnelle. Il a fallu à ce Comité fortement renouvelé un temps d'adaptation pour rôder ses critères, et le nombre d'admissions a été particulièrement élevé en 2013 (61%).

Felipe Votadoro, dans son rapport sur cette même année, a évoqué « la difficulté à trouver un consensus à propos de certaines admissions. »

Certains parmi nous se sont en effet interrogés sur un relâchement des exigences nécessaire à la procédure d'admission. D'autres ont parlé du « pari » que représente toute admission, de l'expérience formatrice de la supervision et de l'intérêt d'une reprise d'analyse en cours de route.

Refuser un candidat, est une tâche lourde qui à chaque fois, nous ébranle et nous implique. Ce poids d'une décision toujours complexe a trouvé un écho direct, bien sûr, dans nos interrogations sur la dimension contre-transférentielle qui infiltre inévitablement nos critères, aucun comité n'échappant, je pense, à ce type de questionnement. Mais une autre incidence de cette responsabilité s'est retrouvée dans nos discussions quant à la forme à donner aux lettres de refus, d'admission ou plus encore de validation : la majorité d'entre nous a souhaité qu'une « ouverture » accompagne la brutalité du « non », comme, par exemple, la mention de la possibilité de rencontrer, si le candidat le souhaite, un membre du Comité de formation. Une minorité s'y est fortement opposée.

Il s'agit là d'une discussion ancienne souvent reprise, ici même en Assemblée générale ou au Collège des Titulaires. Elle témoigne là encore de la part de doute et de malaise, inévitablement présente dès qu'il s'agit de répondre à une demande de façon aussi tranchée.

Mais ne doit-on y voir qu'une forme rampante de culpabilité ? Ne pourrait-on malgré tout retenir l'idée qu'un temps d'élaboration du rejet, dans l'après-coup, serait cohérent avec la dimension analytique inhérente à une demande d'admission à la formation ? Certains entretiens que nous avons menés à la demande du candidat, après qu'ils aient été refusés et qui ont permis de relancer une dynamique psychique, en témoignent.

Des discussions du même ordre ont eu lieu à propos des validations de contrôle. Notre hésitation, là encore, pour certains candidats du moins, entre le terme de « refus » et celui d'« ajournement » témoigne de la même part d'inquiétude face à une décision lourde de conséquences pour l'analyste en formation.

Mais comme le Directeur de l'Institut de formation, Patrick Merot, nous l'a rappelé dans une lettre faisant suite à la Journée de l'Institut de formation de 2014, « *Il n'est nullement indiqué (dans les statuts) qu'un analyste en formation dont la supervision n'a pas été validée devrait, dans le cas où il ferait ultérieurement une nouvelle demande de validation auprès du Comité de formation, présenter obligatoirement un nouveau cas et/ou un autre superviseur.* »

Cette précision ne devrait-elle pas alors être mentionnée systématiquement dans la lettre de refus de validation adressée au candidat ?

Revenons aux chiffres : parmi les 14 candidats admis, 4 hommes et 10 femmes, 3 médecins et 11 psychologues, 8 divans AFP, 1 divan SPP et 5 divans autres.

Parmi les 11 candidats refusés, 3 hommes et 8 femmes, 1 médecin et 10 psychologues, 9 divans APF et 2 divans autres.

On note ainsi, comme en 2014, une très forte prédominance des femmes qui va probablement en s'accroissant. Ce que semble effectivement refléter la physionomie des groupes d'analystes en formation. Quant à la prédominance de la formation de psychologue sur la formation médicale, elle est évidente, comme toutes ces dernières années.

En ce qui concerne les divans d'origine : 17 candidats sur 25 (soit 68 %) viennent de divans APF sans qu'il n'y ait d'incidence significative sur l'admission (8) ou le refus (9).

À noter cependant, chez les candidats admis, le nombre important de ceux venant de divans non APF : 6 sur 14 (soit près de 43 %) de l'ensemble des admis, ce qui a été également le cas les 3 années précédentes. André Beetschen notait au contraire, dans son rapport de 2010, que « *depuis plusieurs années, il était exceptionnel qu'un candidat admis vienne d'un divan hors APF* ». Cette tendance serait-elle donc en train de s'inverser ?

Quant à l'âge, nous n'avons pas de données précises ou plutôt nous ne les avons pas recueillies. Nous incitons le prochain Comité à systématiquement noter l'âge des candidats à l'admission, afin de pouvoir disposer de chiffres qui confirmeraient l'impression de « rajeunissement » de ceux qui accèdent à la formation aujourd'hui.

2 - Les validations de contrôles et homologations de cursus

11 demandes de validation ont été examinées. 6 premiers contrôles ont été validés, aucun n'a été refusé. 1 deuxième contrôle a été validé, 3 ne l'ont pas été, 1 a été ajourné.

Les chiffres varient selon les années mais un nombre important de seconds contrôles n'a pas été validé cette année. Il nous a semblé en effet qu'à ce niveau du cursus, l'exigence analytique devait être sans concession. Nous avons pris en compte, lors de nos discussions, que les refus au sociétariat (il y en a eu 3 cette année), pourraient être évités si cette exigence était davantage présente lors des étapes antérieures du cursus.

6 demandes d'homologations de cursus sont en cours : 3 d'entre elles ont été acceptées, 3 demandes n'ont pas été encore examinées par le Collège des Titulaires. Stabilité des chiffres là encore par rapport à ces 5 dernières années.

La situation de l'Institut de formation

193 analystes sont actuellement en formation. Ce chiffre reste stable. 187 en 2014, 191 en 2013, 192 en 2012. Il y a eu 5 démissions et un décès au cours de l'année écoulée.

Sur un total de 193 analystes en formation, 67 sont en contrôle. 35 analystes en formation ont un premier contrôle en cours et 32 un deuxième contrôle. Enfin 34 ont homologué leur cursus.

Qu'en est-il de la dynamique de l'Institut ?

Parmi ces 193 analystes, 42 n'ont à ce jour rien entrepris mais 13 d'entre eux n'ont été admis qu'en 2014. (Il faut rappeler que dans cette colonne figurent ceux qui n'ont pas encore commencé de cure contrôlée ainsi que ceux dont le premier contrôle a été interrompu sans qu'un autre n'ait été repris.) Pour ceux qui ont été admis entre 2004 et 2013, 15 n'ont rien entrepris mais ils étaient 21 il y a un an. C'est cette décade désormais qui peut nous servir « d'analyseur » du dynamisme de l'Institut, pour reprendre l'expression de Dominique Suchet à propos de la décade problématique 1984-1993. La comparaison des données d'aujourd'hui avec celles des deux années précédentes montre que sur ces 72 analystes en formation admis dans cette période 2004-2013, la grande majorité s'engage activement dans leur cursus : 30 ont une première cure supervisée et 13 sont en second contrôle. Même dynamique pour les admissions de la décade 1994-2003 où le nombre de ceux qui n'ont rien entrepris ne représente plus que 14%.

La question reste évidemment celle de la qualité analytique des cures engagées, d'où l'importance du travail d'évaluation des commissions de validation et la nécessité de s'interroger sur l'adéquation du dispositif actuel à la tâche à accomplir.

Quelques remarques, là encore, qui n'ont pas l'avantage de la nouveauté mais qui méritent, du fait de leur insistance, d'être reprises.

Nous avons constaté, notamment, que l'écoute du seul candidat laisse souvent « les commissaires » perplexes et que c'est l'écoute du superviseur qui permet *in fine* la validation, mais sans grande conviction. Rares sont les superviseurs qui acceptent de faire part de leurs propres doutes par rapport à la qualité analytique de la supervision entreprise et à l'opportunité de la demande de validation.

Par ailleurs, nous avons été étonnés par le fait qu'un nombre important d'analystes en formation aient tant de difficultés à affronter le dispositif de l'entretien avec 3 analystes et le vivent comme une « comparution paralysante » ou comme une « situation d'examen infantilisante » plus que comme un moment analytique de leurs parcours ou une prise de risque difficile mais nécessaire.

Ces deux constats ont très probablement un lien qu'il faudrait approfondir d'autant plus qu'ils ne sont certainement pas sans rapport avec les problèmes que pose, en fin de parcours, le refus au sociétariat.

Revenons aux chiffres une dernière fois.

Le nombre des analystes membres de l'Institut de formation s'élève à 32. La répartition des contrôles semble stable par rapport aux années précédentes. Sur 68 supervisions en cours, 4 contrôleurs ont 6 supervisions ou plus et assurent au total 29 supervisions. 16 contrôleurs assurent 39 supervisions. 12 n'ont aucun contrôle. Comme Felipe Votadoro le remarquait dans son rapport de 2014, le fait qu'une proportion importante des membres formateurs soit dans ce cas peut s'expliquer soit pour des raisons d'éloignement géographique, soit par un désir de ne plus prendre de nouvelles supervisions ou encore par une élection au titulariat relativement récente. Ce qui est le cas, cette année, de 4 titulaires.

Est-ce un problème ? Le nombre respectif de supervisions importe peu, mais le fait de n'en avoir aucune pendant plusieurs années après l'élection au titulariat mérite d'être interrogé. Il est difficile, probablement, de remédier à cette situation qui ne peut être que frustrante pour ceux qui la vivent même si la participation au Collège des Titulaires ainsi qu'au Comité de formation constituent des expériences formatrices fortes et passionnantes.

Par ailleurs, le « devenir titulaire » s'inscrit, comme chaque étape, dans une temporalité analytique.

Toutefois, l'expérience de la conduite de supervisions institutionnelles, curriculaires, semble essentielle dans ce processus d'intériorisation psychique d'une fonction. Parce que la situation de supervision est au cœur du parcours de formation et parce qu'elle advient dans la continuité psychique de l'analyse personnelle, elle a une dimension transférentielle forte qui porte à la fois sur le désir d'être analyste, sur l'Institution et sur celui qui vient l'incarner. Le superviseur a ainsi à assumer un investissement chargé d'empreintes transférentielles qu'il doit désormais soutenir en tant que représentant de l'Association et maillon de la transmission dans la chaîne des générations analytiques.

C'est là une exigence psychique qui nous fait, je crois, devenir ce que nous ne sommes pas encore.

Je terminerai sur les discussions parfois véhémentes que nous avons pu avoir au sein de notre Comité de formation.

La question de l'homosexualité, tout particulièrement, a été discutée de manière conflictuelle à l'occasion d'une admission et a été reprise dans toute sa complexité à travers un abord historique et métapsychologique, lors de la journée de l'Institut de formation le 17 janvier dernier, ce dont nous pouvons remercier Patrick Merot et son Conseil. Car c'est là la première étape d'une réflexion qui n'avait jamais été menée jusqu'à présent par l'APF et qui reste bien évidemment à poursuivre.

La fécondité du débat et de la violence qui peut parfois l'animer a été pour moi, l'un des apports essentiels de ces 3 années au Comité de formation. J'y ai compris que la recherche du consensus ou l'évitement de l'affrontement se fait souvent au détriment de l'approfondissement des idées et que l'échange véritable ne se fait qu'à travers l'expérience du désaccord et du courage requis pour parvenir à l'exprimer.

Merci à ceux qui ont partagé cette expérience formidable avec moi pour leur exigence amicale et pour la confiance qu'ils m'ont témoignée en me permettant d'exercer cette fonction au sein du Comité de formation.

Merci à Sylvia Mamane pour sa disponibilité et son aide déterminante dans la rédaction de ce rapport.

Rapport sur l'activité du Comité de publication de La Conviction-APF 2015

Laurence Kahn

Chers collègues,

Depuis que, l'an passé, l'Assemblée générale a accepté les changements que nous proposons, la situation de la publication *APF* s'est modifiée. Une chose est néanmoins demeurée stable : le Comité de publication. Hormis Jean-Michel Lévy qui a été remplacé par Jean-H. Guégan et Sylvie Ferry qui s'est retirée pour des raisons personnelles (Caroline Giros Israël acceptant de rester afin de ne pas désorganiser le travail en cours de préparation du volume), ce sont les mêmes - Dominique Blin, Odile Bombarde, Sophie Bouchet, Solange Carton, Dominique Clerc - qui ont œuvré pour la publication de notre 9^{ème} volume *La Conviction*. Un volume qui comprend, outre les conférences présentées lors de la Journée ouverte de janvier 2014, l'ensemble des contributions de la journée *Jean Laplanche ou le primat de l'autre*. Ce volume, comme les précédents, me semble répondre au cahier des charges de cette publication institutionnelle : faire connaître les travaux et les orientations actuelles de notre Association, mais également témoigner, auprès d'un public « hors les murs », du débat toujours vivant (tâche par excellence de l'héritage) impulsé par la pensée de nos fondateurs et prédécesseurs. À ces conférences, a ainsi été adjoint l'article de Daniel Widlöcher, « Croire en l'inconscient », publié en 1993 dans la *Nouvelle revue de psychanalyse*.

Nous espérons que ce volume bénéficiera de recensions comme celui de 2014, *Le Langage malgré tout*. Le travail effectué par Sophie Bouchet, avec une détermination aussi remarquable que polyglotte [elle a pris contact avec nombre de revues étrangères], ce travail a porté ses fruits au-delà des comptes rendus effectués en 2014. Pour la première fois, dès la diffusion par internet de l'annonce de la parution de *La Conviction*, j'ai reçu des demandes d'envoi en service de presse, en vue d'éventuels comptes rendus.

J'ignore jusqu'à quel point ces demandes ont été stimulées par l'apparition sur Cairn de notre collection. Ce n'est pas impossible, bien que la date de mise en ligne [à l'été 2014] ne nous donne pas un énorme recul pour mesurer de tels effets. Néanmoins, la diffusion assurée par ce site - qui se double de la diffusion assurée par Google, lequel, par un système de référencement systématique, fait monter en ligne les articles à partir du simple nom de l'auteur et sans qu'il soit nécessaire de passer par le site d'origine, ces diffusions conjuguées donc, ont eu deux effets : d'une part, 11 200 visiteurs se sont intéressés à *l'Annuel de l'APF* ; d'autre part, 4 000 lecteurs ont fait l'acquisition d'articles en texte intégral, dont 3 500 en accès libre (c'est-à-dire non payant, pour des textes publiés avant le 31 décembre 2010), 490 en accès conditionnel (un accès fourni par un abonnement personnel ou institutionnel - tels les universités, les organismes de recherche ou les bibliothèques) et 14 en ventes « au détail » (le système d'achat individuel en ligne). Néanmoins, la mise à disposition des textes sur Cairn ne doit pas amener à négliger la présence des volumes papier dans les bibliothèques. C'est une des raisons pour lesquelles nous avons fait don à la bibliothèque de Psycho Prat' d'une collection entière des *Annuels* - ce qui venait aussi en remerciement des facilités d'hébergement qu'ils nous ont permises. Nous poursuivons le pointage des exemplaires disponibles dans les bibliothèques universitaires, afin de compléter des collections qui sont assez clairsemées, d'après les premiers relevés effectués par Solange Carton et Odile Bombarde.

Je parle d'effets car, dans le même temps, chose remarquable, les ventes de *Le Langage malgré tout* (volume 2014) sont remontées par rapport celles du volume 2013, *Psychanalyse, les traversées*. Remontées de peu, certes, puisque, après une chute absolument régulière durant 6 ans, elles sont passées de 200 en 2013 à 315 en 2014 : peu en quantité, mais tout de même 58% de ventes supplémentaires. D'autant que, je le rappelle, l'usage de Cairn n'est vraiment effectif que depuis septembre, et les chiffres de vente dont je dispose s'arrêtent au 31 décembre.

Bref, je dois l'avouer, nous sommes assez heureux de ce résultat. Et pour ma part, je ne regrette nullement le

temps passé à négocier, vérifier la confidentialité des textes, surveiller le prix des mises en vente... Notre espoir est que la mise en ligne sur Cairn ou bien tire les ventes de l'édition-papier (scénario carrément optimiste), ou bien (scénario minimaliste) garantisse la pérennité de notre publication.

Je ne suis pas allée demander à Monsieur Garapon où en était l'assainissement des finances des PUF depuis le rachat par la SCOR de 51% du capital. Plusieurs petits signes (je n'entrerai pas dans les détails) m'indiquent qu'à l'évidence, les comptes sont en train d'être apurés. Or, dans cette circonstance, je n'ai pas reçu de signaux pouvant laisser prévoir la remise en cause de la *Collection APF* - la règle tacite de bon fonctionnement consistant toujours à remettre un document informatique totalement au point, ne nécessitant qu'une intervention minimale des correcteurs.

Comme vous l'avez peut-être remarqué, depuis le début de ce rapport, je jongle entre « volume », « collection » et « publication ». C'est que l'appellation *Annuel de l'APF* n'est plus de mise. Après l'aval donné par la dernière Assemblée générale, puis discussion avec le Conseil et propositions faites à Paul Garapon qui lui-même a interrogé le directoire des PUF, l'intitulé a été modifié, dans le sens de la plus grande simplicité : *Association psychanalytique de France* + le millésime. Ce choix, après bien des essais, conjoint en vérité deux souhaits : d'une part, que la publication de l'APF soit clairement vue comme une collection de livres - ce qui nous amène à nous détacher définitivement de toute velléité de ressembler à une revue, à défaut d'en être une - et, d'autre part, que la source de la publication apparaisse bien plus nettement que ce n'était le cas antérieurement (après enquête, nombre de visiteurs de librairies n'avaient pas vraiment saisi que l'*Annuel* était de l'APF !)

En revanche, le principe d'une couleur unique pour tous les volumes n'a pas été retenu. L'argument vint cette fois de Charles Ruelle qui est tout à la fois responsable du département des revues aux PUF et responsable PUF des relations avec Cairn : les volumes dont les couleurs varient d'une livraison à l'autre ont tendance à mieux se vendre sur internet. Argument commercial qui montre combien les critères changent quand changent le support et les caractères de « reconnaissabilité ».

Mais ce n'est pas en cela que réside l'avenir de notre collection. À la charnière entre la vie de notre Association et les réquisits de tout travail d'édition - réquisits qui impliquent au premier chef des choix - nous sommes confrontés à une situation assez nouvelle. Non que les difficultés pour se tenir sur cette jointure entre demande institutionnelle et sélection des textes soient une nouveauté. Cette complication a fait partie de l'acte de naissance de l'*Annuel de l'APF*. C'est plutôt que - l'une des missions de la *Collection APF* étant de publier les journées ouvertes, et étant donné que, une année sur deux, nous devons faire paraître les Actes de deux journées - il reste peu de disponibilité pour publier les conférences présentées dans les *Débats du samedi*, ni même, une fois sur deux, les *Entretiens* « fermés ».

Or cette situation est d'autant plus neuve que la disparition des deux revues dirigés par des membres de l'APF - je veux parler de *penser/rêver* et des *Libres cahiers pour la psychanalyse*, des revues qui avaient une grande aura - leur disparition renforce l'inquiétude. Non, là encore, que ces revues aient eu quelque engagement officiel vis-à-vis de l'APF. Mais *de facto*, nombre d'auteurs APF étaient sollicités par les directeurs et les Comités de rédaction de ces revues ; et celles-ci appartenaient au champ éditorial de la psychanalyse comme liées, dans l'esprit des lecteurs, à l'APF.

En tout cas, il est clair qu'une publication de 250 pages une fois par an devient une ouverture bien précaire à qui veut encourager de jeunes et de moins jeunes analystes à écrire. Pourtant cela participe aussi de l'héritage que nous léguons à notre tour : que de futurs auteurs parmi nous se soient découverts et aient été découverts, et qu'ils n'en soient pas réduits à frapper aux portes de revues dirigées par des groupes analytiques d'obédiences différentes, voire carrément éloignées !

Il faisait partie de la Charte de fondation de l'*Annuel de l'APF*, d'une part, que sa continuité s'appuyait sur la continuité même de l'Institution (indépendamment des orientations des personnes composant les différents Conseils d'administration, et indépendamment des choix personnels des membres du Comité de publication)....

et, d'autre part, que l'*Annuel de l'APF* s'engageait à publier les travaux effectivement présentés dans le cadre de notre activité scientifique : à publier... ou à ne publier que ces travaux ? À l'époque, il y a dix ans, il n'y avait pas de doute, tant étaient grandes les réticences face ce projet initié par André Beetschen : il s'agissait alors de ne publier uniquement les travaux existant déjà sous forme de conférences.

Je ne sais jusqu'à quel point il est permis aujourd'hui de reposer frontalement cette question. Il fera assurément partie de la suite de la vie de la *Collection APF* que ce problème soit au minimum débattu en profondeur. Faut-il proposer aux PUF la publication ponctuelle de petites plaquettes, sur le modèle des toutes premières plaquettes - ce qui permettrait de faire paraître indépendamment les Actes de certaines Journées ouvertes, sans réduire trop massivement la diffusion de travaux originaux ou la republication de travaux anciens (lesquels ont un certain succès sur internet) ? Ou bien, faut-il envisager une publication complémentaire et non régulière qui ferait connaître des travaux n'ayant pas trouvé place dans la *Collection APF* ? Je l'ignore. Mais la situation est réellement tracassante et réclamera que l'on adopte une position, quelle qu'elle soit.

Mais mener ce débat ne sera plus de ma compétence directe. J'avais l'an passé sollicité la prolongation de mon mandat pour un an. Celui-ci s'achève donc, après 5 années de travail comme Directeur de la publication. Je n'abandonne néanmoins pas le navire. Un temps de passation en biseau, comme nous l'avions pratiqué avec André Beetschen, permettra à mon successeur de s'approprier toutes les clés du fonctionnement de notre publication. Et par ailleurs, puisque cela a été accepté par la dernière Assemblée générale, au moment même d'une telle passation il n'est peut-être pas nécessaire d'accélérer le *turnover*. Le prochain Directeur de la publication recomposera assurément le Comité. Mais entre temps, il faudra que la méthode de travail que nous avons enfin réussi à mettre au point (entre corrections, relations avec les auteurs et relectures) puisse également être transmise. De même que les contacts (graphisme, droits et contrats de reproduction des images) pour la confection de la couverture, actuellement assurée par Dominique Blin. Tout comme les règles et la pratique de la mise en forme finale du tapuscrit que Odile Bombarde et moi-même remettons aux PUF le 13 juillet : date sur laquelle il n'est absolument plus possible de transiger, tant les restrictions ont eu pour conséquence des plannings soumis à la surcharge. Pour la même raison, devra aussi être transmise [mais est-elle vraiment transmissible ?] la compétence d'Odile Bombarde, actuellement Secrétaire de la publication. Et je ne parle pas, ici, de seulement pérenniser la fonction, acceptée par l'Assemblée générale de l'an passé, mais bien de parvenir à associer à chaque Comité de publication un ou une collègue ayant une aussi grande expérience des règles éditoriales et une aussi remarquable connaissance de la langue française. Son aide soutenue nous est plus que précieuse, volume après volume.

Bref, pour ces transmissions, comme pour le reste, nous ferons comme nous avons fait, c'est-à-dire de notre mieux.

Je veux simplement ajouter combien chacun dans ce Comité de publication est profondément soucieux de la chose commune. Et combien il est, il a été, joyeux de travailler avec cette équipe : solide, attentive, chaleureuse, généreuse et efficace.

Je vous remercie.

L'Institution : un fait clinique

Adriana Helft

Je commence rarement à écrire sans me laisser guider par des lectures, des échanges restés en suspens, des mots entendus ou prononcés lors de séances. Même si elles sont éphémères, les idées glanées ici et là me tiennent la main tout en maintenant un contact, si léger soit-il, avec une inquiétude, avec une question qui me tient à cœur.

Cette fois j'essaierai de répondre à la demande du Conseil de l'APF que soient mis en débat un ensemble de problématiques issues de la vie institutionnelle¹, dont la dernière formulation du Conseil, annonçant sous une forme condensée le thème de cette journée : *Quelle est la pertinence des distinctions entre sociétaires, titulaires et analystes en formation dans les échanges scientifiques à l'APF, et quel en serait le fondement analytique ?*

Vaste programme !

Mon premier mouvement a été de voir dans la pluralité même de ces questions un signe de la vivacité de la vie institutionnelle. Puis, au fur et à mesure que j'essayais de trouver une logique ou un fil qui puisse les relier, un sentiment s'est fait jour - celui du *malaise* qui trotte dans notre vie collective, et qui me semble lui être *inhérent*. Ceci étant partagé tant par les analystes en formation, les membres sociétaires, que par les membres titulaires. Et voici que, déjà, des frontières s'effacent, laissant apparaître un territoire commun non délimité par les titres. C'est de cela dont je souhaite vous entretenir : une grande partie de la vie institutionnelle trouve sa source et son origine en marge des titres et des nominations, dans un espace interstitiel, sinueux, dont je fais l'hypothèse qu'il se déploierait entre le *malaise* que je viens d'évoquer et l'*ambiguïté* propre au champ de l'interprétation.

Ce chemin que je me propose de parcourir, serait-il une investigation... ? Puisque ce mot effleure mon esprit, je songe aussitôt à ce que Freud écrit à ce propos : « Une investigation qui se poursuit sans être dérangée, tel un monologue, n'est pas tout à fait sans danger. On cède trop aisément à la tentation de repousser les pensées qui voudraient l'interrompre, et en échange on ressent un sentiment d'incertitude que l'on finit par vouloir étouffer par un excès de détermination² », fin de citation. Or c'est juste après avoir écrit cela que Freud invente un interlocuteur-adversaire qui lui permettrait d'avancer dans sa pensée : « Je me représente donc un adversaire qui suit mon exposé avec méfiance et je le laisse placer un mot ici ou là. » Dans un premier temps, j'ai pensé vous confier ce rôle, puis je me suis dit que c'était plutôt le Conseil qui me demandait d'être à la place d'un interlocuteur qui placerait un mot « ici ou là »...

S'agissant de *malaise*, je dois dire quelques mots de celui que j'ai ressenti au moment où le Conseil, en toute amitié, m'a demandé de participer à la présente journée. Pour le dire simplement, ce malaise trouve sa source dans le peu d'affinité que j'éprouve pour ces questions. Je n'ignore pas bien sûr que la structure de l'Institution et ses rouages extrêmement compliqués sont totalement indispensables à sa fonction - « consubstantielle », disait François Perrier, à celle du devenir analyste³ - mais je pense que le regroupement de psychanalystes en association ne suffit pas à la qualifier d'analytique : l'« institué » glisse par moments trop rapidement vers la gestion, l'administration et le traitement du *général* par opposition au *singulier*, il tend à supplanter la fragile dimension analytique, menacée en permanence d'être diluée...

1 La non-participation des analystes en formation à la journée organisée sur l'autisme, création controversée d'un lieu d'échange clinique réservé uniquement aux membres sociétaires.

2 S. Freud, *L'Avenir d'une illusion*, PUF, Quadrige, 1995, p. 21.

3 « Pour être analyste il faut un patient et un collègue », disait François Perrier, en cela proche de Lacan et de sa proposition si connue : « L'analyste ne s'autorise que de lui-même... et de quelques autres ». De cette dernière, on a retenu la première partie (une phrase subversive qui mettait en cause la didactique telle qu'elle était imposée à l'époque) plus que la seconde (qui engage l'analyste à soumettre sa pratique à un « contrôle » et jette les bases de la procédure de la Passe). J'ajoute que la vie institutionnelle n'a pas seulement pour fonction d'accompagner chaque analyste dans son devenir analyste, mais tout autant de lui permettre de le rester...

Sur le lien que l'Institution garde ou égare avec la chose analytique, question à laquelle le Conseil accorde de l'importance, je vais essayer de revenir à mon tour, avec mes mots et un point de vue qui sera celui de penser une *clinique de l'Institution*.

Premier pas « clinique » : le vif d'une « association » d'analystes (qui garde le contact avec l'analytique) est de part en part, de bout en bout concerné par le transfert⁴. J'entends ici transfert dans son sens le plus large d'une « faculté générale » à concentrer de l'énergie libidinale sur un objet, qu'il soit incarné par une personne, par une œuvre, par un idéal, par une tâche à laquelle est attelée toute une communauté⁵.

Cette force libidinale à l'œuvre dans la faculté générale de la vie psychique appelée transfert, est à la source des identifications imaginaires, structurantes, assujettissantes de toute vie d'analyste. Remises en chantier dans l'analyse personnelle, elles ne cessent pas de se faire et se défaire dans la trajectoire de la formation et dans la vie collective de l'Institution.

Lorsqu'il est dit que tout dans l'institution n'est pas analytique, veut-on signifier que des lieux échapperaient à cet incessant devenir des identifications ? L'inconscient serait ainsi assigné à résidence dans l'espace de la cure, qui est certes son lieu privilégié d'expression, de maniement et de résolution, au point qu'il n'y aurait plus trace de lui dans les jeux de pouvoir, de hiérarchisation hors de l'analytique ! Ceci, alors même que l'intérêt d'une association est justement de diffracter, d'élargir mais aussi d'enrichir le transfert qui est le vif de toute vie d'analyste⁶...

Je pense au contraire que c'est dans le maintien du frayage avec la dimension analytique que seront sauvegardés une certaine analogie et un contact avec les sillons de l'analyse personnelle de chaque candidat, de chaque participant, sans égard pour la place prise par sa nomination ou son cursus.

L'inconscient ne connaît ni grade ni titre ni nomination.

En assurant ses fonctions de garante et de vecteur du parcours du candidat, l'Institution - il me semble - ne perdra pas de vue certaines interrogations :

- L'institution reçoit-elle des restes inanalysables ou inanalysés du transfert du candidat lors de son analyse personnelle ? Résidus transférentiels pouvant se réactualiser dans les différentes scènes institutionnelles et à différents moments du parcours : contrôles, validations, rédaction du mémoire, participation aux conférences, aux séminaires ?
- L'Institution promeut-elle de nouveaux symptômes donnant lieu à des investissements et désinvestissements tant de la part des analystes en formation que de l'ensemble de ses membres ? La vie de groupe a-t-elle le pouvoir de favoriser l'apparition de problématiques narcissiques tant dans les arrêts, les pauses du parcours de formation, que dans les investissements multiples de la vie collective ? « L'effet de groupe » fréquemment évoqué est-il seul responsable des mauvaises décisions collectives, prétendument prises au détriment de jugements individuels détournés voire pervers par je ne sais quel pouvoir ténébreux (clandestin - secret - occulte) ?
- Y a-t-il un rapport de simple analogie entre les aléas transférentiels jetés dans la vie collective et ceux qui se déroulent dans l'espace de la cure ? Sommes-nous condamnés à naviguer entre deux écueils : l'utilisation abusive du transfert sur la scène collective, et/ou son déni ?

4 S. Freud, « Introduction à la psychanalyse, XXVII Leçon- Le transfert », *OCF XIV* « La faculté de concentrer l'énergie libidinale sur des personnes doit être reconnue à tout homme normal. La tendance au transfert que nous avons rencontré dans les névroses (...) ne constitue qu'une exagération extraordinaire de cette faculté générale. »

5 S. Freud savait de quoi il parlait, ayant fait l'expérience du transfert comme « faculté générale » dans sa relation à Fliess, dont on sait la place très terre à terre qu'elle a eue dans l'invention de la psychanalyse : pas de naissance céleste pour la psychanalyse, mais des prémisses transférentielles qui guérissent de l'illusion que puisse avoir lieu une autoanalyse immaculée et autoréférentielle. (Octave Mannoni, *Clés pour l'imaginaire*, Seuil).

6 Propos échangés avec Henri Normand.

En considérant l'institution comme un *fait clinique*, nous pouvons, me semble-t-il, tenter de sortir de cette série d'apories, car il devient alors possible d'analyser ce qui fait que l'institution peut devenir tout autant le foyer d'une résistance farouche à l'analyse que celui d'un regain de mobilité libidinale grâce auquel les identifications se redistribuent dans de nouveaux investissements.

Nous savons que pour que l'analyse garde son venin, « sa force explosive »⁷, la vigueur d'une esquisse⁸, elle devrait se garder tout autant de devenir une œuvre achevée, scrutée par des « connaisseurs » assoiffés d'exhaustivité, que de se mettre institutionnellement sous la coupe de visées administratives et/ou politiques.

Si l'institution analytique définit explicitement les principes de formation, de recherche, et d'enseignement qu'elle propose, tout comme les procédures réglementaires auxquelles sont assujettis tous ses membres, il s'en faut de beaucoup que la complexité de la vie collective qui s'y déroule, et plus encore le parcours singulier que chaque analyste en formation y accomplit, puissent se réduire à cela (j'y reviendrai).

Élargissant la perspective, j'ajouterai que pour que la formation analytique, l'activité de recherche et d'enseignement mise en œuvre par l'Institution, puisse contribuer à créer une communauté spirituelle (APF), elle devrait garder à l'esprit qu'elle accomplit un « travail de culture ». Travail à ne pas envisager sous un angle esthétique et intellectualisant mais dans le cadre d'une réflexion sur la « *Bildung* » telle qu'elle a été engagée par Freud et prolongée - dans notre maison - par V. Smirnoff, qui la rapproche du « roman d'apprentissage » ou « de formation », c'est-à-dire de l'histoire du lent cheminement qui transforme le jeune héros du roman en adulte⁹.

Penser la formation des psychanalystes dans ce sens là (*Bildung*), c'est aussi la mettre en parallèle ou plutôt en série avec les autres formations de l'inconscient, autrement dit reconnaître que, tout comme le rêve ou le symptôme, ou comme la névrose elle-même, elle a une structure de conflit¹⁰. Cela pourrait permettre, en concevant la formation analytique comme « névrose de formation », d'éviter l'écueil de rompre avec la dimension analytique¹¹.

Tout travail de la culture, en exigeant de nous que nous renoncions aux satisfactions pulsionnelles, est à l'origine de nouvelles insatisfactions, indissociables du sentiment de malaise et d'un insatiable besoin de consolation ! Nous connaissons tous et très bien, l'échange entre « l'ami océanique » Romain Rolland et « l'animal terrestre »¹² Sigmund Freud : ce que le premier appelle sentiment océanique est difficilement accepté comme tel par le second. Or, une fois contextualisé¹³, Freud voit en lui - le sentiment océanique - une réédition du sentiment de plénitude éprouvé par le nourrisson avant la séparation d'avec sa mère. Aux yeux de Freud, le sentiment océanique ne fait qu'exprimer la tendance au rétablissement du narcissisme illimité, spécifique du moi primaire, du moi-plaisir dont le moi adulte restreint par la rencontre avec la réalité éprouve souvent la nostalgie !

Nous voyons ici poindre le danger qu'il y aurait à vouloir une institution homogène, non conflictuelle, harmonieuse¹⁴, qui ressemblerait à une communauté religieuse animée par une pieuse intention consolatrice, dite altruiste. Nous savons depuis Freud, que ceci est engendré par le déni d'une vérité autrement plus désagréable,

7 A. Petitier, « *Je ne suis pas collectionneur* ». Texte inédit à propos de l'amateur d'art Roché : « Quand l'artiste est consacré, dit Gertrude Stein, l'aventure est finie. La puissance explosive est alors tuée par la familiarisation, l'évidence, l'embaumement ... », p.5.

8 Sur la façon de sauvegarder et maintenir la puissance des commencements de la psychanalyse, O. Mannoni a pu écrire : « Les analystes, savent bien que, coupée de son origine et de ses obscurités fondatrices, la psychanalyse se rationalise, se simplifie sous d'apparentes complications doctrinales, et n'en fonctionne que plus facilement, mais au prix de ce qu'elle y perd. » *Un commencement qui n'en finit pas*, Seuil, 1980, p. 8.

9 Exemple, le *Wilhelm Meister* de Goethe, *L'éducation sentimentale* de G. Flaubert, d'une manière différente peut-être même le *Don Quichotte*.

10 L. Bleger, *l'Annuel* de l'APF, 2012, p. 121.

11 L. Bleger, « Penser la formation des psychanalystes comme une *Bildung*, veut dire la mettre en parallèle ou plutôt en série avec les autres formations de l'inconscient, c'est-à-dire qu'elle a une structure de conflit ». Texte pas encore publié : « Une question de transmission. Dialogue avec René Kaës sur les alliances inconscientes. »

12 Dénomination utilisée par Freud dans la dédicace de son ouvrage *Malaise dans la civilisation* à son ami Romain Rolland.

13 S. Freud, *Le Malaise dans la civilisation*, PUF, p. 9. Pour que Freud puisse avancer dans cette échange concernant le sentiment océanique, il a besoin de se référer à la genèse du sentiment du Moi que l'adulte possède, mais qui n'existe pas comme tel dès l'origine. Evolution qu'il ne s'agit pas de « démontrer », mais qui se « laisse reconstruire avec une vraisemblance suffisante ». Puisque les remarques de R. R. à propos du sentiment océanique ne lui laissent pas de repos, Freud essaiera de l'interpréter dans le sens de sa psychologie.

14 Rappelons qu'une de caractérisations de la pulsion de mort la définit comme : « l'état de stabilité anorganique »...

celle de l'universalité de l'hostilité des hommes les uns envers les autres. L'homme est bien plus apte à l'expérience du malheur, qu'elle lui soit infligée par la souffrance du corps, l'hostilité du monde extérieur ou par l'insatisfaction qui découle des relations avec les autres ou de la civilisation elle-même¹⁵. Cette dernière critique souvent amère, est accompagnée fréquemment de plaidoyers pour un retour à l'état de nature, ou au mode de vie des primitifs. En dernière instance, ce que Freud nous rappelle est que « l'homme est un loup pour l'homme », et que toute organisation sociale est un « compromis précaire ». C'est cela seul - me semble-t-il - qu'une institution analytique peut garantir, et fondamentalement ne pas méconnaître, si elle ne veut pas être absorbée par de vaines revendications infantiles.

En effet, dès lors que l'institution analytique coupe son lien avec la chose analytique, prenant l'allure d'une *big mother*¹⁶, elle s'expose au péril de ne plus pouvoir exercer sa fonction¹⁷, et encore moins de maintenir, tant soit peu, le goût de l'aventure.

Elle devient du coup un lieu de gestion d'une psychanalyse *a minima*.

D'un autre côté, et en suivant le fil de l'hostilité « structurale » entre les hommes sous un autre angle, je pense que, pour qu'un travail de réflexion progresse, l'une des tâches à laquelle devrait s'atteler l'Institution est de tenter d'intriquer l'inflation de qualifications qui circulent parfois de manière indomptée, fixant, inhibant, voire empêchant la pensée.

Quelques exemples - à mon avis - de qualifications qui immobilisent la pensée : lorsqu'il est question du « statut bâtard » des membres sociétaires en attente ; du « monopole » des membres titulaires, des analystes homologués « en rade », les analystes en formation « insatisfaits »...

Toutes ces qualifications étant le reflet d'une hostilité déliée, sont antinomiques du travail de différenciation, de distinction, de séparation propre à la pensée et, *a fortiori*, de l'audace nécessaire à la créativité.

Lorsque Freud demande à Pfister s'il a découvert le lien entre *L'Analyse profane* et *L'Avenir d'une illusion*, il lui dit : « Dans le premier [livre] je veux protéger l'analyse contre les médecins, dans l'autre contre les prêtres. J'aimerais la confier à une corporation qui actuellement n'existe pas, une corporation laïque (dont les membres ou ministres...) n'auraient pas besoin d'être médecins et n'auraient pas le droit d'être prêtres. »

Nombre de questions se dégagent de ce souhait de Freud :

- À notre époque, de quoi, et de qui, il faudrait protéger l'analyse ? De l'institution elle-même ?
- Qui sont les « médecins » et les « prêtres » d'aujourd'hui ?
- À quels obstacles se heurte toute vie institutionnelle dès lors qu'elle s'est donné pour but de maintenir le vif de l'analyse ?

Il me semble que la voie est celle de naviguer dans la tension, avec la dose de malaise qui découle de la persistance d'une part inéluctable de conflictualité, mais en sachant qu'elle seule est garante d'inventivité. Cette conflictualité devrait maintenir la tension entre différents niveaux :

- tension entre ce qui dans chaque parcours relève de l'institutionnel et/ou du singulier ;
- tension entre le plan analytique et la résistance inéluctable qu'il convoque¹⁸ ;
- tension entre la place de chacun, sa parole et sa nomination institutionnelle (je vous adresse ici ces réflexions qui sont évidemment tout aussi libres qu'assujetties, mais qui le sont sans égard à ma condition de membre sociétaire...)
- tension entre les fonctions d'enseignement, de recherche et de formation dont l'Institution se porte garante.

15 S. Freud, *Le malaise dans la culture*, PUF, Chapitre 3.

16 M. Schneider, *Big Mother. Psychopathologie de la vie politique*, Odile Jacob, 2002.

17 Qui est de rappeler, de sauvegarder, d'enrichir et de transmettre la psychanalyse...

18 S. Leclair a dit lors d'une conférence que « l'Institution est la mise en commun des résistances à la psychanalyse ! »

Ainsi envisagé, tout travail de pensée est coextensif au malaise et à la dose d'ambiguïté propre à l'écart, à la négativité maintenue face à toute illusion consolatrice, harmonieuse ou totalisante. C'est de la sorte que le contact peut être maintenu entre l'institué et la part d'inconnu de chaque parcours singulier¹⁹.

Individuellement, chaque candidat à l'Institut de formation à l'APF se confronte à une part d'ambiguïté entre son cursus de formation, avec ses différentes étapes et nominations, et les avatars de son cheminement au sein de la collectivité, avec les choix ou les propositions qu'il a été amené à faire. Dans leur engagement mutuel, tant les candidats que l'Institution doivent tolérer ce double mouvement de localisation (positionnement-titres-nominations) et de décentrement (les aléas d'un trajet singulier). Toute réponse institutionnelle, qu'elle soit inspirée et déduite des statuts, ou qu'elle tente d'appréhender les demandes en circulation dans l'espace collectif, devrait, me semble-t-il, préserver cette ambiguïté et cet écart. *La vie institutionnelle (en particulier l'espace de la recherche) gagnerait ainsi à garder une part de ses activités hors programme*²⁰. Si une activité éveille beaucoup d'intérêt, faut-il que l'institution circoncrive avec un nouveau « titre ou dénomination » sa poursuite ou son renouvellement ? Autre formulation de ma question : les effets dynamisants attendus de la vie collective ne résident-ils pas davantage dans une dose de dérèglement (décentrement-excentration), que dans une « dose de règlement » qui ne fait que créer de nouvelles hiérarchies ?

L'institution devrait d'une certaine façon, pouvoir s'absenter.

Pour étayer la question de l'ambiguïté

L'ambiguïté (*Zwüidentigkeit*) fait ici référence à ce qui n'est commandé ni par des dichotomies, ni par un renvoi des arguments contradictoires exclusivement d'un côté ou de l'autre d'une problématique. L'ambiguïté donne ainsi droit de cité aux nuances, aux phénomènes de transition, voire à la cohabitation des oppositions ou des tensions au sein d'un même phénomène ou d'une même proposition langagière.

En tolérant qu'une dose d'opacité persiste en chaque chose, elle s'oppose à l'idée de visibilité totale, elle libère un espace sinueux. Elle évite ainsi toute transparence, toute immédiateté entre le sujet de la parole et sa pensée, entre une nomination et une position, un savoir, un pouvoir quels qu'ils soient.

Au sein de l'analyse, l'ambiguïté sauve l'interprétation de l'univocité ou de la platitude, elle est un ressort pour la perlaboration. Faisant par principe entrer en ligne de compte la surdétermination de tout ce qui a lieu, elle accentue la mobilisation de ce qui s'y déploie.

Dans le texte *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Freud fait des propos ambigus du deuxième rêve de Norbert Hanold « quelque part au soleil est assise Gradiva »²¹ un outil d'interprétation : « D'après l'expérience acquise dans l'interprétation des rêves réels, je suis tout à fait certain qu'il faut ainsi comprendre l'ambiguïté ». L'expression *quelque part* n'est pas une simple imprécision (hypocrite), elle donne un renseignement précis sur le lieu où réside Gradiva. Freud se dit disposé à examiner plus en détail ce *point épineux*, celui de l'utilisation de mots et de propos ambigus, pas seulement dans le but d'en faire le repérage dans le récit du rêve ou du délire, mais dans celui de les mettre à contribution comme outils dans le dispositif de l'interprétation.

Plus loin, Freud se demande d'où vient qu'on prenne en considération des propos ambigus. Ce n'est pas un hasard mais une conséquence nécessaire de la souplesse du matériel verbal.

Ainsi, lorsqu'une institution analytique a pris la résolution d'examiner les causes d'une insatisfaction collective dont les ramifications sont enchevêtrées, il me semble que toute tentative de réponse devrait au préalable ménager un espace où puissent coexister, d'une part ce qui dans toute demande reste ambigu et indécidable, et d'autre part la dose de malaise irréductible qui circule en toute communauté vouée au « travail de culture ».

Munie de ces réflexions, je pourrai à présent revenir au lien entre l'institution et la dimension analytique.

19 J.-B. Pontalis, *Laboratoire Central - Entretiens 1970-2012*, Éditions de l'Olivier, penser/rêver, octobre 2012, p. 164.

20 Il me semble que André Beetschen a signifié, lors de son Conseil, que l'activité de recherche gagnerait à exister aussi hors programme établi par le Comité scientifique et le Conseil.

21 Voici un autre titre auquel j'avais pensé pour mon intervention « Quelque part au soleil est assis le Conseil », à moins que le soleil soit pour certains incarné par les titulaires, ou par je ne sais pas quel pouvoir dissimulé...

Si toute institution tient à sa survie (pulsion de conservation oblige !), celle-ci n'est pas son seul objectif. Il me semble que seul le maintien d'un contact étroit avec l'analyse évite de traiter la vie collective et associative comme une « affaire administrative ». Si tel n'est pas le cas, les règlements et leurs modifications risquent de subir le même sort que les listes, dont on sait très bien qu'elles énumèrent fondamentalement ce qu'on ne souhaite pas faire ! La formation des analystes et leurs activités de recherche prennent alors la forme d'un parcours fléché au bout duquel chacun obtient, avec un certificat « d'analyste à part entière », une sorte d'assurance tout risque contre le malaise. Et ceci, à la manière d'une formation réactive tentant d'apaiser la crainte d'une hostilité démesurée au cœur de la vie collective. Tout au contraire, l'institution devrait avoir en permanence le souci, non pas de proposer une formation et des activités de recherche hors malaise, rapides et efficaces, à un public jeune, dynamique et si possible très nombreux, mais de maintenir une dose de tension à tous les niveaux, en veillant seulement à ce qu'elle ne dépasse pas un seuil où elle deviendrait intolérable.

Parvenus en ce point, penser les interrogations actuelles du Conseil nous ramène à un contexte précis, à des réseaux de pensée, à des filiations indéniables. Aucun participant aux activités de l'APF, qu'il soit membre (titulaire ou sociétaire), analyste en formation ou analyste homologué, n'est à l'écart de tout circuit d'inscription dans un réseau. (Cela vaut aussi pour chaque responsable des activités, les membres des Conseil successifs y compris.)

Or qui dit réseau et filiation dit circuits transférentiels, un genre de lien qu'on évite, bien entendu, d'offrir en pâture. L'analytique, ici, c'est à la fois s'interdire tout dévoilement sauvage de ces liens et cependant les garder en mémoire pour éviter qu'ils soient refoulés, donc susceptibles de faire retour sous la forme de rejets non reconnaissables.

Tout le monde s'accorde à dire qu'à l'APF les prises de décisions devraient être plus démocratiques et la participation à la vie institutionnelle plus vive. Mais de la même façon qu'est aujourd'hui critiqué le fait que les analystes en formation n'ont pas été invités ici ou là, on a pu naguère signaler qu'au nom d'une politique scientifique et/ou institutionnelle, la plupart des samedis scientifiques avaient été confiés aux « analystes en formation », en dépit de la participation des analystes membres. Mais en réalité, où est le problème, puisqu'il est dans l'esprit de l'APF de soutenir la capacité à faire participer aux activités de recherche l'ensemble des analystes sans égard pour leur statut « hiérarchique » ? Sauf que... en regardant tout de même la participation des analystes en formation aux samedis scientifiques des trois années précédant cette plainte, j'ai constaté que parmi quinze conférences, une seule avait été confiée à un analyste en formation. Toutes les autres ont été proposées à des membres titulaires, sociétaires ou à des analystes homologués ! La réclamation d'un surcroît de démocratie abriterait-elle dans sa doublure celle d'une nouvelle hiérarchisation ? d'un ordre dans lequel le titre collerait à la parole ? dans lequel une qualité de parole différente serait attribuée à chaque participant selon son rang ? Vraie question.

Lorsque il est dit que l'APF « va mal »²², il est affirmé en même temps que faire ce constat est la seule façon de sortir l'institution de l'inertie, de l'idéalisation et/ou de l'arrogance bête qui considère que tout va bien dans le meilleur des mondes. À mon avis, le « va mal » ne peut être entendu hors de sa portée analytique ; il correspond à la dose de malaise propre à toute institution (et tout travail de culture) mise en tension par un travail créatif et le débat d'idées, y compris à son propre sujet²³.

La créativité dont je parle n'a rien à voir avec l'activisme²⁴ insomniaque du « toujours là » ou du « toujours prêt » - nous savons combien certains engagements collectifs peuvent abriter tout autant des revendications narcissiques. Elle se loge et se bonifie bien plus grâce à une certaine dose de passivité, de repli, de retrait et même de solitude. Pour rêver il faut bien dormir. Il faut pouvoir s'absenter.

22 Le « va mal » pourrait aussi résulter du déplacement d'une perception plus large des tensions entre l'APF et la psychanalyse en France, en Europe, et dans le monde.

23 « La fonction critique de l'Institution sur son propre fonctionnement est une condition essentielle de sa vie », écrit L. Kahn.

24 Exemples de solutions symptomatiques (*per via di pore*) : 1) la liste d'homologués en vue de leur mobilisation ; 2) la distribution de textes des conférences *via* internet en vue de promouvoir une plus grande participation orale ; 3) la séparation du titre de titulaire et de formateur qui résoudrait magiquement la distribution homogène des demandes de supervision...

L'esprit de l'APF vise à séparer le parcours proposé par son Institut de formation (dans lequel un cursus doit être suivi) de la liberté de circulation et de parole de chaque analyste au sein des activités d'enseignement, de recherche et de collaboration dans les différentes instances.

Pour que cette liberté de circulation ne soit pas empêchée, l'Institution devrait être garante de ces espaces distincts. Elle ne devrait pas - à mon avis - multiplier des lieux *per via di pore*, rajouter des activités, créer des dénominations nouvelles pour encadrer à tout prix le moindre mouvement, ou répondre à toute demande.

Ce serait une solution symptomatique, qui aurait pour seul résultat de « remplacer un symptôme par un autre ». Nous reconnaissons ici, le sentiment de Freud à propos du « traitement insatisfaisant » de Miss Lucy R.²⁵

Prenons l'exemple des analystes homologués. Jusqu'ici, une fois leur cursus homologué, les analystes ayant « fini » leur formation prennent le temps qu'il leur faut pour présenter leur mémoire, faire ainsi acte de candidature à l'Association et devenir membre de celle-ci. Jusqu'ici, « le temps qu'il fallait »²⁶ pour initier une autre étape ou pour éventuellement en rester là était respecté, mais aussi accompagné de manière informelle par les autres membres de l'Association. C'étaient des approches amicales, bienveillantes, respectueuses (et même parfois très réelles et concrètes concernant des difficultés chroniques pour faire le mémoire) qui accompagnaient ce temps de pose et de « perlaboration ». Parmi ces analystes homologués, existaient tous les cas de figure suivant leurs différences singulières.

Dorénavant, la « bonne idée » actuelle (*per via di pore*, exemple même de « tout programmé ») est de considérer ces analystes homologués comme faisant partie d'un groupe homogène : ce sont des analystes « en rade », sorte de parias sécrétés par le cursus même. Les transformant en *masse*, le caractère unique de chaque individu est effacé au profit d'une dénomination commune. En vue de modifier leur « position subjective » grâce à la reconnaissance de l'Institution, on leur propose de faire partie d'une liste, de les transformer en foule. Ils se sentiraient ainsi plus satisfaits et plus libres !

Non, je pense que proposer une liste est infantilisant et risque d'accroître la dé-subjectivation contre laquelle tout analyste doit se battre pour rester en contact avec les enjeux inconscients que sa formation, et que la vie collective mettent en mouvement.

Comme a pu l'écrire Jean-Luc Donnet²⁷, une institution ne peut se passer, dans la conception et la pratique quotidiennes de ses principes de fonctionnement, de la référence à l'éthique analytique, qui convoque rien de plus et rien de moins que l'obligation où Freud s'est trouvé d'avoir à s'appuyer sur ses propres rêves afin d'inventer sa discipline.

Cette nécessité d'avoir à en passer par la *voie privée*, ouvrant la voie à la découverte d'un fait nouveau, deviendra le paradigme d'un savoir à part qu'est la psychanalyse. Dans une institution analytique, aucun abord comptable ou statistique, aucune considération générale, ni aucun statut, ni aucun titre ne peuvent faire l'économie de ce fait *subjectif* : la traversée du cursus, l'ensemble de la vie collective et les effets que les nominations produisent en chacun ne peuvent se passer de la saisie subjective dont elles sont l'objet. Tout en accompagnant et délimitant le pouvoir transférentiel en jeu, l'institution ne peut pour sa part que réguler et médiatiser ce parcours. Aucune instance idéalisée, investie de je ne sais quelle puissance bienfaisante, ne peut remplacer ce travail asymptotique d'assomption subjective. Ce fait *subjectif* d'origine doit être maintenu vivant dans toute institution chargée de former des analystes et de diffuser l'essentiel de la théorie analytique. Le processus de « formation-habilitation [de tout analyste] est comme la vie, fait de mélanges, de transactions, de médiations », écrit encore Jean-Luc Donnet. Rien ne peut venir à la place de ce qui doit rester, au début de la formation, pendant et après toute nomination : « une *aventure subjective* librement assumée ». L'Institution n'est pas un écran sécurisable, formel,

25 S. Freud, *Etudes sur l'Hystérie*, PUF, 1956, p.90 : « Je n'étais pas satisfait du résultat de mon traitement. Il s'était produit ce qui se produit toujours quand on ne fait usage que d'une thérapeutique appliquée aux seuls symptômes : j'avais remplacé un symptôme par un autre. »

26 Je ne méconnaissais pas le fait que les formations éternelles sont une impasse, faisant de l'APF une sorte de sanctuaire.

27 J.-L. Donnet, « Sur l'institution psychanalytique et la durée de la séance », *NRP*, n°20, *Regards sur la psychanalyse actuelle*, Automne 1979.

cartographiable. Elle doit au contraire faire place à un lieu vide à la hauteur du vertige face à l'incomplétude, seul garant que le trajet de devenir et de rester analyste advienne dans l'après-coup²⁸.

Il me semble que, pour penser ensemble, un minimum d'affinités doit exister face aux questions soulevées. Ceci ne peut être viable si l'on en vient à passer sous silence nos désaccords. Nous savons qu'au sein de l'APF ils peuvent être grands, et qu'ils ont produit des orientations diverses dans lesquelles chacun de nous, qu'il le sache ou pas, est inscrit.

Par exemple, deux tendances sont en permanent tiraillement à l'APF :

- a) celle qui, considérant que c'est dans la formation que se trouve la vocation première de l'APF, le modèle²⁹ sur lequel elle a été bâtie et l'esprit qui l'anime, privilégie le labeur de l'Institut de formation ;
- b) l'autre arbore des perspectives d'ouverture, de pluridisciplinarité, d'échange, de multiplication d'interfaces et, voulant une APF jeune, dynamique et grande, privilégie ce qu'elle appelle la recherche.

Ces deux versions et ces deux conceptions sont-elles si distinctes et conflictuelles entre elles qu'il est accoutumé de le dire ?

Entre elles deux, où se loge par exemple la demande - notamment des membres sociétaires - d'une plus grande place accordée à la recherche ?

J'aimerais m'y arrêter un moment.

Edmundo Gómez Mango a pu dire que « Tout travail de recherche en psychanalyse suppose de recommencer l'élaboration clinique et théorique que Freud a ouverte pour les analystes ».

Toute expérience analytique est toujours un champ entrouvert à la recherche. Cette ouverture, cet espace est le propre de ce qui a lieu aux différents moments du cursus, de la formation et des activités de recherche au sein de l'institution analytique. La recherche en psychanalyse n'a strictement rien à voir avec un quelconque développement académique. Elle est bien plutôt liée au fait que l'analyste est toujours *seul* avec son patient, gardant ainsi une certaine analogie avec « Les recherches sexuelles des premières années de l'enfance », ³⁰... « toujours solitaires ». À ceci près cependant que la solitude de l'analyste est peuplée et hantée par l'écho de sa propre analyse, de sa propre névrose de transfert liée à sa névrose infantile, de son expérience de formation et de son itinéraire. Cet écho s'invite sur la scène interne de l'analyste de manière inconsciente et constitue également l'aliment des supervisions nourrissant son travail de pensée et de recherche. Si l'analyste est seul, cette solitude est partageable et doit l'être avec d'autres analystes. C'est cela qui constitue l'articulation avec la communauté analytique par le biais de sa formation et de son groupe de référence. Pour V. Smirnoff, le rôle de l'institution commence au-delà de la réflexion solitaire, puisqu'elle propose la mise en commun du travail privé de l'analyste en lui offrant des opportunités de discussion, de confrontation de ses recherches avec celles de ses collègues. Pour lui, c'est cela les *activités scientifiques* de toute société analytique³¹.

Pour reprendre par un autre biais la question de la recherche, nous savons, par la définition même de la psychanalyse comme méthode, qu'elle est une activité de recherche. Une méthode qui relie et entre-tisse investigation et traitement sur un terrain spécifique qui est celui de la cure.

Dans un texte très riche intitulé « La psychanalyse naît de l'esprit même de la technique grecque », Giovanni Vassalli³² aborde la question de la recherche en passant par la modification introduite en 2001 dans les statuts de l'API au cœur même de la définition de la psychanalyse.

28 F. Perrier, *La chaussée d'Antin, Œuvre Psychanalytique I*, Albin Michel, p. 560. « Vive le lieu vide et informel où chaque analyste pourra en trouver un autre... ».

29 Pour Danielle Margueritat, dans son texte « L'héritage », *Documents & Débats*, n° 84, 2013, l'idée de(s) modèle(s) aurait été mise en circulation à la place de la référence au Maître, nous disait-elle lors de la dernière journée de membres.

30 S. Freud, « Trois Essais, II La sexualité infantile », *OCF*, pp. 131-133.

31 V. Smirnoff, « La psychanalyse en société », *Documents & Débats*, n° 24, octobre 1985, pp. 28-29.

32 G. Vassalli, « La psychanalyse naît de l'esprit même de la technique grecque », *penser/rêver*, n°1, *L'enfant dans l'homme*, Printemps 2002, Mercure de France.

« La définition de Freud de 1923³³ est bien connue des psychanalystes : Psychanalyse est le nom ;
1) d'un procédé d'investigation des processus psychiques, qui sont pratiquement inaccessibles par d'autres voies ;
2) d'une méthode de traitement des troubles névrotiques, qui se fonde sur cette investigation ;
3) d'une série de notions psychologiques acquises par cette voie et qui se rassemblent progressivement en une discipline (...) nouvelle. »

Vassalli note d'abord que cette définition nomme un type spécifique d'activité qui donne accès aux processus psychiques : l'investigation. Laquelle est, deuxième point, le fondement et la pré-condition du traitement. Et c'est enfin la même méthode qui donne naissance à la théorie.

Puis il remarque que la définition proposée par les statuts de l'API en 2001 est notablement différente : « Le mot psychanalyse se réfère à une théorie du fonctionnement et de la structure de la personnalité, à l'application de cette théorie à d'autres domaines des sciences, et finalement à une méthode thérapeutique spécifique. Ce corps de connaissances repose sur les découvertes psychologiques fondamentales de Freud et en dérive. »

Ce changement, écrit Vassalli, sous-entend : premièrement, que le champ (scientifique) s'est développé à partir de *découvertes psychologiques faites sans relation particulière avec une technique* (ni, ajouterai-je, avec une thérapeutique). Deuxièmement, que la méthode thérapeutique vient « finalement », à la *façon d'une application de la théorie qui l'a précédée*. D'où l'on peut conclure que la théorie serait un meilleur garant de la science analytique que la technique.

Le principe de la psychanalyse comme technique - telle que Freud la conçut - est ainsi renversé (et ses origines sont obscurcies), conclut Vassalli.

Ce renversement épistémologique, qu'il appelle le « roque » en s'inspirant de la permutation du roi et de la tour au jeu d'échec, place la psychanalyse depuis Freud dans une position fondamentalement différente.

Ma question est dès lors la suivante : se pourrait-il que la plainte récurrente d'un manque d'activité scientifique à l'APF soit l'effet de ce glissement repéré par Vassalli ?

Dans la mesure où la théorie précède la technique, devance le champ de renouvellement permanent qu'est la clinique, on peut comprendre qu'on puisse être assoiffé d'activités de recherche.

Alors que, si la technique est intriquée (si elle devance la théorie ou en tout cas la nourrit) la théorisation et les champs de recherche deviennent potentiellement infinis, non plus objets d'une attente anxieuse, surmoïque, mais d'une attraction permanente.

Mettre en opposition travail de réflexion et projet englobant des propositions concrètes est une erreur. Pas plus que la réflexion est synonyme d'inertie, le concret n'est exempt de profondeur, pour peu qu'il ménage une place à l'épreuve de pensée en tant qu'activité résultant du déplacement de petites quantités d'investissement (au prix d'une moindre dépense)³⁴.

Pour tenter d'approcher d'un peu plus près les questions soulevées par le Conseil, je tiens à rappeler que pour moi l'esprit de l'APF s'appuie sur une double trajectoire de localisation (formation) et de décentrement (libre circulation dans la sphère collective).

L'Institution c'est ça : la poursuite et la facilitation de ce mouvement et non pas l'acquisition d'une identité et d'un statut. Trajet qui ne conduit pas à une identité définitivement acquise mais qui permet l'incessante mobilisation au sens libidinal du terme.

Tout comme à sa vocation pieuse et consolatrice, l'Institution devrait renoncer à sa vocation codificatrice, empêchant que toute nomination puisse avoir pour conséquence d'assigner à résidence l'inconscient dans l'espace spécifique de la cure. Je me demande même si le déni de la dimension inconsciente n'est pas un des ressorts principaux des scissions qui ont scandé l'histoire du mouvement analytique !

33 S. Freud, « Psychanalyse et théorie de la libido » (1923), *Résultat, idées, problèmes*, t. II, 1984.

34 S. Freud, *Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques*, PUF, Paris 1984, p. 138.

Hors moments d'élection³⁵, la différence entre analyste en formation et analyste membre est indécidable. Tout comme les analystes homologués³⁶ qui, ayant validé leur cursus, ne forment heureusement pas une catégorie particulière de membres, les analystes en formation ne font pas masse, ni foule. La preuve *a contrario* est à portée de main : si l'analyste à part entière dépend d'une nomination, ne serait-il pas logique que les analysants des analystes en formation ayant fini leur cursus soient « rappelés » (comme un constructeur rappelle un véhicule défectueux) pour « refaire » leur analyse avec des analystes dûment formés et labellisés ?...

35 Les moments d'élection correspondent-t-ils seulement aux ponctuations propre au cursus ?

36 Qu'ils soient ou pas considérés comme analystes en formation selon les statuts.

Introduction aux conférences

Claude Arlès

Mesdames, Messieurs, bonjour et bienvenue à tous. Au nom de mes collègues de l'APF de Lyon, je vous remercie chaleureusement de votre participation à cette nouvelle journée de travail. Je remercie tout particulièrement Jacques André, Président de l'APF, et Jean-Michel Lévy, notre Secrétaire scientifique, de leur présence pour conduire les débats cet après-midi. Je salue et remercie également Robert Mancini, Président du Groupe lyonnais de la SPP et Éric Julliard, Secrétaire scientifique du IV^{ème} Groupe. J'ai également une attention particulière pour nos collègues parisiens présents aujourd'hui, pour la fidélité de certains d'entre vous mais aussi pour celles et ceux qui participent pour la première fois à notre journée.

Rendre compte de l'actualité et de la fécondité de l'œuvre freudienne depuis notre pratique clinique avec ce qu'elle a de plus intime et d'énigmatique n'est pas chose facile et nos rencontres demeurent un des piliers de sa transmission, de sa redécouverte depuis nos différentes approches, parfois depuis l'heureux trouble de nos différences, afin de redéfinir et retrouver, dans un permanent travail de reconstruction, ce qui fonde les ressorts de notre écoute.

Constructions dans l'analyse est le volet central du triptyque testamentaire, également composé de l'*Abrégé de psychanalyse* et d'*Analyse sans fin*, légué par Freud à la fin de sa vie. À la fois technique et théorique, la richesse de ce texte demeure d'une actualité saisissante et suscite inmanquablement la conviction de son lecteur par la justesse des images et des remémorations qu'il fait advenir. Construire c'est moins bâtir, comme l'évoque notre langue, que retrouver par un travail spéculatif ce que le langage souffre de ne pouvoir rejoindre mais qu'il cherche pourtant obstinément à communiquer d'images ou d'expériences vécues de l'enfance ; de « vivances » ensevelies dans les profondeurs de l'âme mais qui n'en restent pas moins présentes, actives et bien souvent encombrantes par les déplacements symptomatiques auxquels l'homme reste longtemps attaché. Dans ce texte de 1937, la rhétorique rigoureuse, alerte et pleine d'esprit, contraste avec l'octogénaire rongé par la douleur de son cancer, l'absence de patient, la menace nazie et l'inquiétude pour la survie de la psychanalyse. L'usage de l'analogie et de la métaphore, souvent théâtrale, vise à convaincre mais également à installer l'image, l'hallucinoire et la conflictualité au cœur de son propos. Freud a ce talent de savoir faire surgir l'objet dont il parle, pour cela il convoque plusieurs figures : celle de l'archéologue aussi excité par l'objet qu'il exhume que par les spéculations qu'il devine, celle, tout aussi célèbre, de l'ironique détracteur dénonçant l'arbitraire et la dissymétrie d'une psychanalyse drapée dans son savoir et ne trouvant que ce qu'elle veut trouver : « face je gagne, pile tu perds ». Entendez : « Si l'analysant confirme une construction l'analyste a raison, s'il la nie, l'analyste a toujours raison du fait de la résistance. » Un peu plus loin, l'analyste quitte l'habit du tricheur pour celui du valet, n'ayant pour seule réponse aux questions ou objections qu'on lui pose : « Au cours des événements tout deviendra clair ». On sourit devant cette transposition comique de la position de « refusement » et l'on est troublé par la justesse de la réplique adjacente du Polonius de Shakespeare, véritable fil rouge de la rhétorique du texte : « Avec l'amorce d'un mensonge, on pêche la carpe de la vérité ».

Cette accusation d'arbitraire et d'intellectualisation psychologisante reste d'autant plus actuelle que certains courants privilégiant une approche constructiviste ou adaptative de la cure s'en inspirent et nous imposent de redéfinir fermement le statut de nos constructions, tout en pointant les deux écueils qu'elles s'efforcent d'éviter : la suggestion et une banale réunification psychologisante.¹ Bien évidemment acceptation et refus d'une interprétation appartiennent pleinement à la dynamique de l'analyse et la validité d'une construction ne réside

1 D. Suchet, « La construction, entre le risque de la suggestion et la peur de la banalité », *RFP* Vol.72, 2008/5, pp. 1583-1590.

pas dans son acceptation ou son refus mais dans le surgissement du fait psychique qu'elle fait advenir : la remémoration. L'importance accordée à la remémoration traverse l'œuvre de Freud, pensons à l'interprétation des rêves, aux études sur l'hystérie ou encore à *L'homme aux loups* où la question est au cœur du texte et où le chapitre VIII est un modèle de construction surtout si l'on devine dans les commentaires théoriques de Freud, intercalés entre les fragments cliniques recueillis, les échos de son discours intérieur². Tournant important, à partir de 1915, la remémoration se dégage du modèle de la réminiscence et du traumatisme réel pour évoluer vers une découverte de la réalité psychique centrée sur des processus inconscients, indépendants de la réalité externe.³ La réalité psychique désigne alors le désir inconscient et le fantasme qui lui est lié. Ce tournant, c'est aussi la découverte de la seconde topique, de la compulsion de répétition et du masochisme qui obligent Freud à concevoir la remémoration comme nécessairement incomplète et à admettre que la chose qui hante l'analysant ne lui sera jamais donnée dans son état natif⁴. De ce point de vue, le texte de 1919, « Un enfant est battu » illustre parfaitement cette invention du fantasme et de la réalité psychique mais aussi d'une évolution de la notion de construction. Chez les romains, les augures dessinaient dans le ciel avec leur bâton un rectangle, le *templum*, et interprétaient le vol des oiseaux, traversant cet espace, pour communiquer avec les divinités et prédire certains événements. Lorsqu'il exhume un fragment retrouvé, l'archéologue s'empresse de circonscrire un même rectangle qu'il contemple attentivement dans la minutieuse poursuite de ses fouilles. Depuis ce cadre, il spéculé et reconstruit psychiquement l'histoire d'un passé puis d'une civilisation disparue. L'analyste a, lui aussi, comme préalable la construction d'un cadre, celui du temps, du lieu et des règles de la séance mais aussi de son corolaire, l'installation d'une scène psychique intérieure où se déploieront progressivement les fragments et les indices d'un passé toujours présent que la situation analytique réveille. Ainsi, à l'instar du travail de reconstruction psychique de l'archéologue et de ce que l'usure du temps a constitué comme déliaison et enfouissement d'une mémoire inaccessible, depuis le théâtre de son écoute intérieure, dans ce texte de 1919, Freud reconstruit trois phases dans la constitution de ce fantasme de voir un enfant battu. Pour la seconde, cœur du fantasme, celle d'être battu par le père, il précise qu'elle reste inconsciente, ne peut être reconstruite que par l'analyste et qu'elle résiste à la remémoration. Que faire, donc, dans certaines cures ou moments de cures, lorsque la trilogie écoute-construction-interprétation se heurte durablement à une absence de remémoration ? Que faire lorsque l'absence de remémoration prive l'analyse de ces petites avancées venant, séance après séance, renforcer, vérifier ou infléchir le travail de construction des deux protagonistes en présence, un travail d'ailleurs plus proche de la « co-construction » et de la « copensée⁵ ». Admirable, la réponse de Freud n'élué pas l'ambiguïté à laquelle il se heurte et si l'analyse est correctement menée, on obtient de l'analysant, je le cite : « Une conviction assurée de la vérité de la construction, ce qui du point de vue thérapeutique a le même effet qu'un souvenir recouvré. Dans quelles circonstances cela a lieu et de quelle façon il est possible qu'un substitut apparemment imparfait produise quand même un plein effet, cela reste une matière pour une recherche ultérieure. »⁶

Si l'analyste réfute l'arbitraire et toute tricherie dans son exercice, la diablerie est un commerce qui lui sera sans doute plus familier. Le spectre de Polonius revient dans ce passage de Freud et il semble bien que le noyau de vérité de la construction prenne parfois la forme du mensonge ou plus précisément d'une spéculation imparfaite. L'échafaudage de la construction peut ainsi s'édifier depuis un immeuble du voisinage, pour autant qu'il permette au patient d'entrevoir un détail, fut-il déformé ou éloigné, dont la congruence ou l'analogie lui permettra d'approcher un élément de sa réalité psychique. De ce point de vue, Freud cède, à la fin de son texte, à une analogie saisissante en comparant la construction délirante des patients à celle de l'analyste dans son écoute. La comparaison a de quoi surprendre mais elle se fonde sur cette idée que le délire, l'hallucination ou la folie, comme le rêve ou le symptôme, contiennent toujours ce morceau de vérité méconnu du profane.

2 J.-C. Rolland, « Différend, conversion, interprétation », *Guérir du mal d'aimer*, p. 158.

3 S. Freud (1915), « L'inconscient », in « Métapsychologie », *OCFP XIII*, PUF, pp 203-242.

4 A. Beetschen, « Vers l'éclat nocturne de l'image », *RFP*, 2001, LXV/4, PUF, pp.1241-1249.

5 D. Widlöcher, *Métapsychologie du sens*, PUF, 1986.

6 S. Freud (1937), « Constructions dans l'analyse », *OCFP XX*, p. 70.

Pierre angulaire de ce texte, ce passage permet de mieux faire apparaître ses deux versants. Il montre une certaine limite de la métaphore de l'archéologue qu'une lecture réductrice pourrait assimiler à un puzzle incomplet, où l'analyste spéculerait sur la représentation possible de cet ensemble. Si l'on prolonge la métaphore freudienne, l'analyste a une double filiation : celle de l'archéologue travaillant dans la lumière du jour et la clarté de son esprit mais aussi celle de l'augure cherchant à interpréter depuis le vol des oiseaux, le message d'une idée incidente depuis le surgissement d'un détail imprévu, pour saisir dans cette curieuse correspondance une manifestation de notre monde interne. D'ailleurs comme l'augure, l'analyste interprète ou devine-t-il ? Et au-delà comment la construction vient-elle à l'analyste ? Comment son écoute se construit-elle ?

Émissaire d'une obscure activité psychique sous-jacente, l'interprétation apparaît comme la partie congrue, soudainement énoncée, d'une construction dont on ne présume jamais vraiment ni des effets ni de la provenance, sinon dans l'après-coup. En cela, le recours à l'hallucinatoire et à ce que la construction a d'obscur ou de délirant ouvre sur un envers tout aussi fondamental de ce texte de Freud, bien que le mot ne soit jamais utilisé, celui d'une précession du contre-transfert sur la saisine du transfert, préalable indispensable au processus de construction. Pour l'illustrer, pensons à cette célèbre interprétation de Winnicott⁷ révélant à un patient cette construction sous-jacente longtemps supportée dans le transfert : « Je suis en train d'écouter une fille. Je sais parfaitement que vous êtes un homme, mais c'est une fille que j'écoute, et c'est à une fille que je parle. » Après un bref, silence, le patient lui répond : « Si je me mettais à parler de cette fille à quelqu'un, on me prendrait pour un fou. » Winnicott réalise par cette réponse à quel point cet homme reste encombré par une partie de lui-même à laquelle il tient et qu'il reconnaît pour être une fille... Aussi, Winnicott ose aller plus loin et se surprend à lui dire : « Il ne s'agissait pas de vous qui en parliez à quelqu'un ; c'est moi qui vois la fille et qui entends une fille parler alors qu'en réalité, c'est un homme qui est sur mon divan. S'il y a quelqu'un de fou ici, c'est moi. »

Figure du négatif, de ce qui est déformé, écarté ou soustrait et pourtant si présent, cette remémoration résulte à la fois de la composante hallucinatoire du transfert, ici celle d'avoir longtemps incarné une mère folle chérissant la fille et non le fils, mais surtout de ce que l'analyste mobilise par son écoute et sa construction. Elle pose aussi la question de savoir si la construction ne serait pas tant du côté de l'analyste, sinon comme catalyseur du processus, que du côté du patient devinant et interprétant lui aussi ces fragments retrouvés et les constructions silencieuses de l'analyste. L'analysant interprète, devine, construit lui-aussi et en cela découvre certains reliefs de sa réalité psychique, c'est d'ailleurs là le projet de toute cure et ce qui la distingue certainement de l'expérience psychothérapique, moins centrée dans ses constructions sur le transfert et la déliaison que sur une réunification.

L'analysant parle depuis sa douleur et de ce que la séance impose aux deux protagonistes d'une certaine dépersonnalisation, d'un vacillement identitaire face aux chimères que cette singulière rencontre de deux inconscients fait advenir. Il n'y a pas d'analyse sans moments de sidération, d'incompréhension, sans inquiétante étrangeté de ce que l'écoute réveille de l'autre en soi. À la différence de Bellérophon, le travail de l'analyste n'est certainement pas de tuer la chimère mais au contraire de la convoquer tout en tempérant l'angoisse qu'elle mobilise par un travail de « coconstruction ». Une construction qu'aucun des deux protagonistes ne maîtrise et qui tantôt inquiète, tantôt sidère ou désole, mais qui, tel un fleuve qui soudainement remontrait à sa source, suit son cours vers la découverte de cette réalité psychique que tous deux cherchent à atteindre puis à étendre pour approcher une vérité et en esquisser une histoire.

7 D.W.Winnicott, « La créativité et ses origines », *Jeu et réalité*, Gallimard, pp. 102-103.

Constructions... Pour le pire et le meilleur

Paule Bobillon

J'ai choisi d'envisager la construction chez les peintres après avoir évoqué l'analyse d'une patiente et cité et commenté quelques jalons de l'œuvre freudienne.

Camille est une jeune femme qui a entrepris récemment un travail analytique. Je suis frappée par son expression craintive, son regard de pauvre défi, mêlés à une agressivité très contenue. Je devine qu'elle transfère sur moi la figure d'un père autoritaire et disqualifiant.

Très vite, elle se remémore une scène traumatique : elle a 8 ans et trouve des revues pornographiques dans l'enfer, le bien nommé compartiment secret d'une bibliothèque, ici un placard derrière les chaussures. Elle comprend que ce sont des magazines lus par ses parents et qu'ils ont une vie cachée, en contradiction avec le style pudique qu'ils affichent. Cette scène princeps semble être, compte tenu de son âge lors de sa survenue, un événement secondaire qui a réveillé des traumatismes sexuels de la toute petite enfance. Tout d'abord, j'imagine que Camille a été débordée par une excitation due à l'exposition à un sexuel adulte sinon pervers, du moins insoutenable pour son moi d'enfant. Ensuite, je pense qu'elle s'est sentie exclue de l'union parentale, d'une scène primitive tumultueuse et violente pour la petite fille qu'elle était alors. En tous cas, elle se dit bouleversée, choquée, trahie. Et pourtant, comme tout un chacun, elle est confrontée à la dissimulation aux enfants de la sexualité parentale mais compte tenu de la singularité de son histoire elle le perçoit comme une grande violence. Elle trouve intolérable que ses parents lui aient menti et décide, par mesure de rétorsion, que désormais elle leur mentira. Elle leur cachera toutes ses émotions, leur taira toutes ses pensées, tous ses secrets. Ce faisant, elle se dérobe à elle-même et développe un faux-self douloureux. Elle décrit un clivage de sa personnalité entre tête pensante qui la pousse à une maîtrise stérilisante et ventre sans émotion, corps qui réclame son dû qu'elle veut ignorer. Plus tard, elle participera à des soirées SM, heureuse d'être bâillonnée, seule condition pour lâcher prise, dit elle. Elle fait à l'étranger une formation de masseuse et d'« assistante sexuelle pour handicapés » qu'elle n'ose pratiquer en France.

Je suis là, exposée passivement à des scènes sexuelles violentes et hors normes qui posent la question de défenses perverses de ma patiente, tandis que trauma et fantasme restent captifs de son inconscient et jusqu'alors n'ont pu être exhumés. Le pourront-ils d'ailleurs ?

Je veux me référer tout d'abord aux travaux de Freud entre 1895 et 1919 qui annoncent l'article essentiel « Constructions dans l'analyse » : À l'orée de la psychanalyse, point de construction mais des interprétations qui portent sur des faits historiques, tel dans « Les études sur l'hystérie », l'amour d'Elisabeth Von R pour son beau-frère, à cette nuance près que les contenus psychiques sont déjà préconscients et susceptibles de devenir conscients.

« L'homme aux loups », 1918 : Freud croit exhumer l'observation réelle par Sergueï Pankejev d'un coût parental, observation qui ne lui parviendra jamais à la conscience. Je cite Freud : « *Les scènes infantiles ne sont pas reproduites comme souvenirs. Elles sont le résultat de la construction ; elles doivent être devinées, construites, à partir d'une somme d'indices. Ces scènes sont-elles des événements observés dans la petite enfance ou des fantasmes projetés sur l'enfance du fait de la régression due à la névrose de l'adulte ? Le fait qu'elles apparaissent comme c'est le cas de l'homme aux loups dans un rêve n'infirme pas leur caractère de réalité puisque le rêve est un remémoré* ».

Pendant, entre réalité et vérité historique d'une part, et fantasme projeté rétroactivement d'autre part, Freud

déclare un *non liquet*. Mais qu’importe au fond, puisque réalité et fantasme empruntant à des choses vues ou entendues, marchent d’un même pas et sont dans un gradient réalité/fantasme idiosyncrasique à chacun. On pourrait dire que l’homme aux loups reproduit la polémique de la *Neurotica* mais en débouchant sur le postulat de la réalité psychique.

En effet, c’est dans la 23^{ème} conférence de *L’Introduction*, et déjà avant l’homme aux loups, que Freud précise la notion de réalité psychique comme voie royale entre réalité et fantasme, d’autant plus qu’il affirme, je cite : « *Les expériences vécues de l’enfance, construites ou remémorées dans l’analyse sont tantôt indiscutablement fausses, tantôt d’une exactitude tout aussi établie et dans la plupart des cas faites d’un mélange de vrai et de faux* ».

La seule attitude analytique est de mettre sur le même plan, réalité historique et réalité psychique du fantasme, pour ne les traiter que comme une seule réalité psychique.

Mais c’est « Un enfant est battu » (1919), qui articule définitivement la relation de la construction à l’inconscient : Freud postule que la séquence « *je suis battue par le père* », dans la fantasmagie « *on bat un enfant* » est inconsciente et, dit-il, n’a « *jamais eu d’existence réelle* ». « *Elle n’est en aucun cas remémorée, n’a jamais porté son contenu jusqu’à devenir conscient. Elle est une construction de l’analyse mais n’en est pas moins une nécessité* ».

Il y a là un véritable saut épistémologique et une qualification de l’inconscient par le négatif bien énigmatique dans la formule : « *n’a jamais eu d’existence réelle* ».

Ces travaux culminent dans l’article décisif « *Constructions dans l’analyse* », 1937. Je cite : « *À partir de fragments de souvenirs dans les rêves, d’idées incidentes propres à l’association libre, de répétitions d’affects, l’analyste, d’une autre scène psychique que celle de l’analysant doit deviner et construire ce qui a été oublié* ».

Ces répétitions d’affects, en particulier, peuvent avoir lieu y compris dans le transfert. L’effet de la construction tient à ce qu’elle remet au jour, comme le délire, une part de l’histoire vécue, réellement ou en fantasme ou plus sûrement en un mixte des deux « *de nature inconsciente non pas refoulée mais jamais parvenue hors inconscient* ».

Freud théorise très peu le lien entre construction et contre-transfert. Or le discours de Camille me laisse un sentiment d’exclusion, en écho au sien, et c’est sur ce sentiment contre-transférentiel d’exclusion face à son discours alambiqué, que je m’appuie pour reconstruire son vécu, selon le modèle freudien de la construction à savoir l’écoute de ce qui n’est pas dit, pas remémoré mais qui s’impose à l’analyste comme la pièce manquante d’un puzzle aux contours déterminés par les morceaux voisins. Quelque chose est strictement inconscient, perceptible seulement par ses rejets préconscients et conscients et dans le meilleur des cas sollicite le préconscient de l’analyste et sa capacité de traduction.

Se pose alors la question technique pour l’analyste de se limiter à des interprétations ponctuelles ou de livrer une construction comme celle que Freud expose dans son article. Quelle est alors l’opportunité de la communication d’une construction selon chaque patient, selon chaque cure ? Peut-être que toute construction doit rester propriété de l’analyste jusqu’à ce que le patient, dans le meilleur des cas, finisse par y accéder par lui-même.

Le névrosé angoissé « *est sous l’influence d’un souvenir qui voudrait s’imposer à la conscience mais n’arrive pas à devenir conscient, le souvenir qu’une chose alors effrayante s’est effectivement produite* ».

Ainsi dit Freud dans « *Constructions* » et on imagine que Winnicott a entendu Freud dans « *La crainte de l’effondrement* » : Crainte d’un effondrement qui a eu lieu mais n’a pu être éprouvé par un moi encore non unitaire, et interprétée à moins qu’elle ne soit construite par Winnicott, Winnicott, qui, quand il conceptualise cette crainte, se situe dans une filiation freudienne très étroite. La crainte de l’effondrement et sa construction métaphorisent le travail analytique dans son ensemble. C’est un peu comme si Winnicott retrouvait Freud dans sa démarche quant à la construction. Au fond, toute l’œuvre freudienne procède de la construction puisqu’elle postule un inconscient à partir de ses effets, actes manqués, rêves, symptômes. Freud déduit, devine, postule, établit l’hypothèse de l’inconscient dont il ne peut que constater qu’inaccessible en tant que tel, « *il n’en est pas moins une nécessité* ».

Dans « *Le clivage du moi* » (1938), Freud décrit un processus renommé forclusion par Lacan selon lequel

« *Le moi rejette la représentation insupportable en même temps que son affect et se comporte comme si elle n'était jamais parvenue jusqu'au moi* ».

Entendons qu'elle reste strictement inconsciente et ne peut que revenir de l'extérieur sous forme d'hallucination. Dès lors, et c'est là l'idée que je veux défendre, on pourrait établir une double équation : Premièrement, refoulement de représentations susceptibles de devenir conscientes auxquelles correspondrait l'interprétation, portant alors sur des éléments isolés en ce qu'ils sont des rejetons préconscients d'un tout complexe inconscient.

Deuxièmement, représentations non advenues, non susceptibles de devenir conscientes rejetées par clivage auxquelles correspondrait la construction.

Pour Jean-Claude Rolland et selon un propos recueilli dans une conversation :

« *La construction par l'analyste même non énoncée a un effet sur le discours du patient et permet à la formation clivée de devenir refoulée et donc susceptible d'être accessible à l'interprétation* ».

Cela veut dire que la construction peut, dans le cadre de la cure, faire franchir à un élément la barrière de l'inconscient sous condition de refoulement et donc qu'elle est une étape préalable à l'interprétation. Ou est-ce l'interprétation d'éléments isolés qui entraîne la formation d'une construction, comme des petites touches de peinture conjuguées dégagent un motif perceptible de loin par surplombement ? L'interprétation alors serait antérieure à la construction ou à tout le moins la dessinerait en creux ? L'un n'empêche pas l'autre. L'interprétation en référence au refoulement, et la construction reliée au clivage, sont intriquées dans le travail analytique. Et Michel Gribinski de relier à sa manière interprétation et construction : « *Je pense que nos interprétations, qu'elles s'effectuent dans l'imprévu poétique ou dans le déplacement paradoxal de l'analogique, qu'elles utilisent l'esprit du mot ou l'écho et la circulation de la représentation, sont toutes, sans exception possible, un fragment détaché d'une construction connue de l'analyste ou plus souvent méconnue par lui* »¹.

Et André Green d'affirmer : « *Dans le travail analytique, il n'est pas rare qu'une interprétation comporte une part de construction et qu'à l'inverse une construction s'appuie sur un fragment d'interprétation* »².

Des œuvres cinématographiques illustrent bien cette alternative interprétation/construction et son rapport à l'inconscient.

Marnie, citée par Maggiorino Genta dans la *Nouvelle revue de psychanalyse*, vit une remémoration cathartique : enfant, elle s'est interposée entre sa mère prostituée et un client trop invasif. Elle s'est emparée d'un tisonnier et a frappé l'homme à mort. Marnie, celle de Hitchcock dans son film : *Pas de printemps pour Marnie*, a tout oublié et se souvient quand l'homme qui l'aime la confronte à sa mère quelques 20 ans plus tard. Mais son ami peut l'aider à retrouver le souvenir oublié parce que celui-ci, à fleur de peau, a été seulement refoulé.

Il n'en va pas de même dans *Les oiseaux*, film tardif d'Hitchcock, où un couple d'oiseaux nommé les inséparables attire une multitude d'autres volatiles criards et dangereux en un phénomène aussi exceptionnel qu'inexpliqué. Les attaques parfois mortelles cesseront quand le personnage d'une mère possessive acceptera de laisser son fils vivre son amour avec une jeune fille, qu'elle en viendra à accepter et à aimer, renonçant à un désir meurtrier figuré par les agressions répétées des corbeaux et des mouettes. Mais aucun lien n'est fait entre les oiseaux et cette mère. Rien du meurtre ne vient à la conscience de la mère. Le péril ornithologique autant que sa résolution restent une énigme.

L'article « *Constructions dans l'analyse* », on l'a vu, met en avant le souvenir impossible à remémorer qu'« *une chose alors effrayante s'est effectivement produite* ».

En effet, si la construction porte sur quelque chose d'oublié qui ne peut devenir conscient, c'est bien parce qu'il y a eu traumatisme, sidération d'un moi débordé, soumis à une charge quantitative empêchant la formation d'une représentation consciente. De plus le trauma est renforcé souvent, sinon toujours, par son avènement avant le langage. Ainsi l'homme aux loups. Et ainsi ma patiente dans l'après-coup d'un trauma précoce lié au sexuel

¹ Michel Gribinski dans une conférence faite à l'APPF.

² André Green dans « *Enjeux de l'interprétation, conjectures sur la construction* », *Bulletin de la FEP*, repris dans *La clinique psychanalytique contemporaine*.

adulte et à la scène primitive. Il semblerait que chez Camille, ce soit ce caractère traumatique qui ait entraîné l'ensevelissement dans l'inconscient avec au mieux la formation d'un clivage : une part du moi traitant très partiellement le trauma, une part du moi en faisant un « non advenu ». Mais c'est le transfert sur moi d'un père terrible qui m'autorise à postuler ce double trauma. C'est parce que je ressens sa peur et sa haine de ce père, projetées sur moi dont elle est souvent mécontente, que je crois pouvoir reconstruire sa détresse.

L'assentiment indirect du patient à l'interprétation réactivant, par exemple, un souvenir qui en est proche, garantit l'analyste de la suggestion, mais aussi et surtout, actionne le jeu transféro-contre-transférentiel, d'où provient la question compliquée de la construction comme formation commune analyste/analysant : « chimère » pour Michel De M'Uzan³, « co-pensée » pour Daniel Widlöcher⁴, « discours intérieur » pour Jean-Claude Rolland⁵, « *pidgin* » pour Michel Gribinski⁶. Il s'agit de la perception par l'un et l'autre de signes infra-verbaux, de l'ombre des mots, de leur polysémie, de la réflexion involontaire des images de l'un à l'autre.

L'analyste mobilise en lui une expérience ou une pensée en écho aux dires de son patient. Chez Camille, c'est la survenue d'entrée de jeu dans l'analyse de la scène traumatique, et son insistance qui m'alertent et forcent mon travail intérieur d'identification à elle. Mais c'est aussi le souvenir d'un sentiment de détresse passager ressenti enfant, en l'absence de mes parents, qui me revient et s'ajuste à la solitude et à la détresse de ma patiente, déposant en moi sa douleur et sa rage vengeresse d'être exclue de l'intimité parentale.

La construction naît aux points d'intersection entre parole de l'analysant et discours intérieur de l'analyste et, comme le transfert, se devinerait en tant qu'elle est un fait transféro-contre-transférentiel. D'un auteur à l'autre, les modèles de construction ont fondamentalement en commun de l'envisager comme fomentation inconsciente reflétée dans la psyché de l'analyste *via* le transfert de l'analyste sur le patient, du patient sur l'analyste et pouvant parvenir au conscient de l'analyste avant que d'accéder à celui de l'analysé, compte tenu de la dissymétrie de la relation analytique.

Cette construction, que pour l'instant je garde par devers moi, infiltre les quelques interprétations faites à Camille sur son sentiment d'exclusion, auxquelles elle n'acquiesce pas encore.

Mais ce qui reste le plus énigmatique est bien le statut, la nature de cet inconscient qui ne saurait devenir conscient et dont Freud dans « Un enfant est battu » doute même de la substantialité : la deuxième phase du fantasme est inconsciente, ne deviendra jamais consciente et n'a « jamais eu d'existence réelle ». Comment quelque chose qui n'existe pas peut-il renaître des cendres inconscientes, tel le phénix, et susciter représentations et affects préconscients ou conscients ? À moins qu'il y aille de la question de la réalité psychique de l'inconscient. Et que l'inconscient n'existe psychiquement qu'à travers la mobilisation préconsciente ? Une perception intra-psychique ou extérieure laisserait une énergie, une préforme en sommeil dans l'inconscient qui ne se mettrait à exister qu'appelée par le préconscient ou le conscient. Mais pas n'importe quelle préforme puisque cette formation serait inspirée par une représentation préconsciente ou consciente voire par une perception. On retrouverait là ce que j'ai toujours eu du mal à imaginer, l'inscription simultanée d'une représentation dans les différents systèmes psychiques, chère à Freud.

Dominique Scarfone⁷ cite l'*Annonciation* du peintre Altichiero Da Zevio qui pourrait bien imager cet inconscient qui n'aurait pas d'existence réelle mais qui, tel le négatif d'une plaque photographique, induit le positif des contenus préconscients. Marie et l'ange sont peints, séparés par un oculus, ouverture ovale qui laisse passer la lumière éblouissante du jour, comme si le message divin de l'ange à Marie, sa parole émanait de cette lumière aveuglante, de ce rien. Et faut-il le rappeler, « Rien » vient du latin « *Res* » : la chose. Freud ne prêtait-il pas à

3 Michel de M'Uzan : «La bouche de l'inconscient» et «la chimère des inconscients».

4 Daniel Widlöcher : «De l'empathie à la co pensée», *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*.

5 Jean-Claude Rolland : «Parler, renoncer», *Avant d'être celui qui parle*.

6 Michel Gribinski : «Le trouble de la réalité».

7 Dominique Scarfone, « L'impassé, actualité de l'inconscient », rapport au CPLF à Montréal 2014, *RFP*, n°5, tome LXXVIII, *L'actuel en psychanalyse. Spécial congrès*, PUF, 2014.

l'inconscient ses mystérieuses « représentations-chose » ? Du rien, de l'inconnaissable des traces inconscientes, surgissent les représentations, images ou mots perceptibles. L'ange est le messager de l'inconscient, l'ambassadeur du rien/res inconnaissable auprès de Marie et le mystère de l'annonciation représente l'énigme inconsciente.

Revenons à la construction. Comme Freud disait que le transfert existait dans la vie, en dehors de la cure et devait être deviné, on peut dire que la construction, également à deviner, infiltre les relations humaines bien avant d'être stigmatisée par la psychanalyse.

Dans la vie c'est à nouveau du côté des peintres que je veux me tourner : vers 1925, Chaïm Soutine peint *La dinde pendue*. L'oiseau est pendu tête en bas et ses ailes aux plumes noires sont peintes par touches larges et puissantes mais surtout prises dans un mouvement amorçant une volute ascendante, comme en apesanteur. Qu'est-ce qui animait Soutine alors ? De quel inconscient l'image de ces ailes est-elle la trace conscientisée sur la toile à l'insu du peintre ? Peut-être en va-t-il ainsi de toute peinture des tableaux figuratifs, davantage secondarisés aux œuvres abstraites les plus rigoureuses, voire aux réalisations picturales confondues au geste qui les crée comme par exemple chez Pollock ?

Nicolas de Staël⁸ qui a bien perçu le débat entre peinture et inconscient, écrit : « *J'avoue faire mal la part de l'inconscient. (...) Lorsque tous les éléments sont là, choix déterminé, attitude passive, volonté d'organiser ordre et chaos, toutes les exigences, toutes les possibilités, pauvreté et idéal, dans les meilleurs tableaux tout se passe de telle façon qu'on a l'impression de n'avoir même pas son mot à dire. (...) Mon idéal est déterminé par mon individualité et l'individu que je suis est fait de toutes les impressions reçues du monde extérieur depuis et avant ma naissance. Ce qui importe, c'est que ce soit juste. Cela toujours. Mais l'accès à ce juste, plus il est différent d'un tableau à l'autre, plus le chemin qui y mène paraît absurde, plus cela m'intéresse de le parcourir* ».

On ne saurait mieux dire l'affrontement aux traces émanant de l'inconscient dont chaque coup de pinceau est une traduction.

Mars 1955. Nicolas de Staël a 41 ans et, à Antibes, il s'est écarté de sa famille depuis quelque temps, aliéné par une passion amoureuse et désespérée pour une femme mariée qui a été un temps l'amie de René Char, le frère, l'archange, que de ce fait, il est en train de perdre. Depuis sa retraite à ce bout du monde-là, il peint comme un forcené, en boulimique de la création. Il est aussi tout juste de retour d'un voyage à Paris où il a écouté deux concerts de musique dodécaphonique, sérielle : Schönberg, *Sérénade pour 7 instruments et une voix de basse*, et Webern, *L'éclat d'un regard*. Il est aussi allé à une conférence de Pierre Boulez traitant de cette révolution musicale où il est question d'une « antinomie entre le motif et l'organisation structurelle ». A-t-il perçu une antinomie entre la traduction de l'inconscient au bout de son pinceau et l'organisation d'une figuration abstraite dans sa dernière manière de peindre ?

Quelque temps avant, il a peint et déjà inachevé *Un concert* sur fond orangé avec un piano à queue noir et une contrebasse rouge curieusement logée par terre entre les pieds du piano. Maintenant, il recommence à peindre son « concert », un fond rouge sang, un piano à queue massif, sombre, une esquisse de contrebasse aux formes évanescences féminines. Cette fois, la contrebasse est sur le côté, érigée et comme en lévitation par rapport à la ligne de sol, gigantesque, peinte selon sa dernière manière, les contours floutés par des coulées de couleur translucides ou en voix d'effacement, on ne sait.

Mais le tout reste, là aussi, inachevé et pour cause... Parce que tout d'un coup, « ça ne fonctionne plus » comme se dit à lui-même Nicolas de Staël, qui brusquement pose ses pinceaux. C'est la nuit dehors, depuis longtemps dans son cœur et il a récemment et à plusieurs reprises fait état de ses idées suicidaires à ses proches. Il se tue en se jetant de la terrasse de son atelier...

Qu'est-ce que la peinture ne peut plus calmer ? Le tendre et douloureux souvenir enfoui du piano maternel ? Ou plus violemment l'agression de l'irreprésentable d'une scène primitive redoublée, celle de son amour actuel et se refusant à lui au profit de son mari en écho « au bruit et à la fureur » de la scène primitive parentale.

⁸ Cf *La correspondance* Nicolas de Staël avec moult interlocuteurs dont Jean Adrian, Pierre Lecuire, etc...

Vient s'inscrire peut-être dans l'orange feu du premier *Concert* ou dans le rouge sang du dernier, la trace encore vive de l'embrasement de Saint-Pétersbourg en 1917, incendiée, enflammée, et qui sera bientôt Leningrad la rouge, dont Nicolas, âgé de trois ans, caché au fond d'une calèche, quitte l'austère forteresse Pierre et Paul commandée par son père autoritaire, mais désormais destitué.

La peinture aurait été, au bout du compte, insuffisante à conjurer les émergences inconscientes des souvenirs du chaos de Saint-Pétersbourg ravagée, bientôt abandonnée par un couple parental portant *sui generis* l'exil, l'épuisement et une mort précoce. L'enfant aurait lutté contre cette scène éminemment traumatique et aurait lutté en vain en son cœur pour sauver de l'oubli ou de la discordance et de la dissonance, la délicatesse des notes égrenées au piano par une mère tendre et encore jeune.

Et le dernier tableau inachevé, gigantesque sur ce fond rouge de sang et de feu, concert à deux instruments, féminisé et masculinisé, comme en une scène primitive incandescente, n'a-t-il pas été une construction sauvage adressée à l'inconscient, à ce qui ne pouvait sans une douleur voire une jouissance douloureuse extrême, devenir conscient compte tenu de sa charge traumatique. Mais le drame de Nicolas De Staël, serait que cette construction, bien involontairement donnée à lui-même ou imposée par sa quête picturale de l'inconscient, l'aurait été dans une solitude dévastatrice, hors sécurité d'une relation thérapeutique, hors transfert maternel sur un analyste « alphabétisant » les « éléments bêtas » chaotiques, hors interprétation, hors transfert paternel, sauvegardant l'enfant de la fusion maternelle.

Peut-être que tout tableau qui provoque une émotion esthétique correspond à une construction que le peintre est contraint de se donner à lui-même. La représentation peinte peut rester primaire, très proche de traces condensées imprimées par l'inconscient. Ou alors une figuration apparemment réaliste, voire une scénarisation, et donc un plus de secondarisation de l'œuvre atténuée, comme peut-être la prise en compte de la figurabilité dans le récit du rêve, le caractère sauvage de l'émanation inconsciente. Une moindre secondarisation chez les expressionnistes ou les abstraits n'infirmes pas ce caractère de construction de l'œuvre et la rapproche d'images énigmatiques de certains rêves échappant à l'intégration dans un récit. Peut-être que le bœuf écorché de Rembrandt très dessiné, réaliste, en un mot secondarisé, camoufle les indices de sa construction en directe corrélation avec la vie plus calme du peintre ; ce que Bacon reprendra, laissant surgir les rejetons inconscients dans la déformation du quartier de viande ? Il y aurait un gradient de la déformation comme stigmaté inconscient entre un Bacon ou un Soutine, et une peinture qui organiserait, secondariserait ces *fueros* inconscients.

On pourrait dès lors comparer œuvre picturale et rêve, le tableau très figuratif au rêve réussi qui met en scène un accomplissement de désir, le tableau où la figuration devient chaos au rêve traumatique.

Chaque œuvre picturale serait, entre autre, une construction qui émane de l'inconscient de l'artiste, et quand le traumatisme l'emporte, quand la secondarisation échoue, l'artiste, livré à son chaos intérieur, menacé dans sa psyché, s'expose à des dangers : la destruction de son œuvre - combien de toiles Nicolas de Staël n'a-t-il pas brûlées ? - le suicide ou son avers le meurtre comme chez Le Caravage.

La destruction de leurs tableaux chez nombre de peintres serait un moindre mal, une tentative d'effacement du trauma que la construction picturale ferait dangereusement ressurgir.

En somme, la toile propose une construction extirpée à l'inconscient, le plus souvent à l'insu du peintre. Elle est une élaboration d'un trauma précoce ou à tout le moins d'un moment charnière de l'enfance. L'œuvre en cela est comparable au travail de la cure où la construction apparaît comme positivité de la négativité de l'inconscient.

La construction, comme chez Camille, peut tarder à délivrer l'infantile de la répétition, mais reste sécurisée tant qu'elle est dans la cure, née du transfert, tant que l'analyste la fait advenir tout en étant un pare excitation de la douleur. La construction est alors le meilleur de la cure, remémoration et non plus répétition. On comprend *a contrario* que pour l'artiste, le risque est que la construction révélée sauvagement, sans mot pour la contenir puisse être le pire, quand elle ouvre sur un traumatisme par trop douloureux...

La construction... Pour le meilleur et pour le pire.

« S'aimer tel qu'on est. » Un souvenir en construction.

Martine Baur

En 1914, dans « Remémoration, répétition et perlaboration »¹, Freud indique qu'après avoir renoncé à l'espoir de retrouver les scènes originaires traumatiques, grâce à l'hypnose, il s'appliquera principalement à *deviner*, d'après les associations libres du patient, ce dont celui-ci n'arrive pas à se souvenir. Avec l'écoute active de l'analyste, se précise la tension entre deux enjeux du traitement analytique : retrouver les scènes infantiles oubliés grâce à une levée de l'amnésie infantile ou proposer (deviner et construire) l'élaboration d'une histoire qui ne s'est jamais inscrite. Ce *deviner* puis *construire* sera plusieurs fois repris,² par Freud, en particulier avec « Constructions dans l'analyse ».³

L'accent est mis sur l'investigation par l'analyste plutôt que sur la possibilité d'abréaction et de décharge chez le patient.

À partir de la répétition de *deviner et construire* qui m'arrête dans la lecture, mes réflexions, dans la préparation de cette journée, m'ont conduite à cheminer à rebours, dans les textes freudiens, de 1937, « Constructions »... à 1914, « Remémoration »... C'est avec intérêt que j'ai relu ces premiers textes techniques, réunis pour leur traduction française initiale dans un ouvrage intitulé, *La technique psychanalytique*⁴. Avec un certain étonnement, non dénué de plaisir, j'ai retrouvé, comme dans le chemin d'une psychanalyse, que c'est « déjà là », dès le début, connu et non-connu, confirmant la mise en jeu, la poussée permanente du refoulement.

J'y retrouve quelques phrases souvent citées dans nos échanges. Le contraste entre suggestion et analyse, comparé à celui formulé par Léonard de Vinci entre peinture, *per via di porre* (le peintre ajoute de la substance, de la couleur) et sculpture *per via di levare* : l'analyste serait un sculpteur qui enlève et creuse, fait apparaître une forme, premier indice d'une trace⁵. Citons encore le tact... les intentions et motions du patient à saisir, *in statu nascendi*... l'actualisation du conflit et sa conséquence transférentielle : « nul ne peut être tué (aimé), *in abstentia et in effigie*. »

C'est en présence, dans la parole et l'écoute, que la trace mnésique sera retrouvée, devinée ou reconstruite.

Dans « Remémoration, répétition et perlaboration », Freud oppose deux groupes de processus psychiques, à considérer dans leur rapport à l'oubli et la remémoration. Ce sont les impressions et événements vécus, recouverts par l'amnésie infantile, contrebalancée par les souvenirs-écrans. Ce sont aussi les actes purement intérieurs, « fantasmes, idées connexes et émois » eux aussi oubliés mais n'ayant jamais accédé à la conscience.

Dans l'actualité transférentielle de la cure de parole, une fois les résistances reconnues, la compulsion de « répétition en actes » peut être dénoncée et se transformer « en une raison de se souvenir. »

Puis, s'ouvrira le temps de la perlaboration.

Au fil des premiers textes techniques, Freud poursuit la réflexion autour des enjeux de la cure. En 1918, une conférence à Budapest⁶, instaure la névrose de transfert, maladie artificielle nécessaire, lieu de répétition, au centre du processus de remémoration. Cette répétition dans le transfert permettra de faire partager au patient

1 S. Freud, 1914, « Remémoration, répétition et perlaboration », *OCF XII*, Paris, PUF, 2006.

2 En particulier, on les retrouve dans *Au-delà du principe de plaisir* et dans *l'Abrégé*.

3 S. Freud, 1937, « Constructions dans l'analyse », *OCF XX*, Paris, PUF, 2010.

4 S. Freud, *La technique psychanalytique, 1904/1918*, PUF, Paris, 1953.

5 L. Kahn, « L'hallucinatoire, la forme, la référence », *RFP*, 2001/4, tome LXV, *La figurabilité*, Paris, PUF.

6 « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique », écrit en vue du V^e Congrès international de psychanalyse qui se tint en septembre 1918 à Budapest ; *La technique psychanalytique, op. citée*.

« notre conviction de l'inutilité du refoulement établi dans l'enfance et l'impossibilité de diriger sa vie selon le principe de plaisir. »

L'analyste serait un chimiste : il analyse, décompose, il repère les constituants, déconstruit. Après cette analyse de la vie d'âme, ne doit-il pas amener le patient à une synthèse ? Ne doit-il pas l'amener à une meilleure composition ? Inutile, la vie d'âme se regroupe inéluctablement sans l'intervention de l'analyste. Une attitude technique nouvelle se précise, comptant sur « l'amour de transfert »⁷ et la réactualisation du passé oublié, il s'agit de partager le travail avec le patient, écouter, repérer et révéler les résistances, deviner et construire, attendre le temps nécessaire.

C'est le même mouvement dialectique entre remémoration et construction que Freud reprend en 1937 : « un seul point demande à être examiné et élucidé... le chemin qui part de la construction de l'analyste devrait mener au souvenir chez l'analysé ; il ne mène pas toujours jusque-là ». Freud ne lâche pas la remémoration. Tel l'archéologue, l'analyste avance : « il faut que, d'après les indices échappés à l'oubli, il devine ou, plus exactement, il construise ce qui a été oublié ». Cette part demeurée inconsciente, sexuel infantile insoumis, peut s'épanouir en rêves, en fantasmes, en symptômes, ou s'actualiser dans le transfert. L'écoute, les associations et les constructions de l'analyste ranimeront les traces mnésiques des événements et des investissements perdus, voire animeront des traces d'excitation jamais liées.

Freud explique, si l'écoute de l'analyste devient plus active, elle reste neutre et bienveillante. Il devine et construit puis révèle à l'analysé ses constructions, en choisissant le moment adéquat et n'attendant pas de sa part de confirmation directe. Patient et analyste « jouent sur deux scènes séparées », « deux pièces entièrement distinctes », « deux personnages dont chacun est chargé d'un rôle différent. »

La dissymétrie de la situation analytique est confirmée.

Mais, comment les constructions viennent-elles à l'analyste ?

Georges est venu me demander une analyse en raison d'un épisode dépressif qui l'a terrassé à l'âge de 35 ans.

L'histoire de son enfance est traumatique, marquée par les « accidents » de ses parents, peu après sa naissance. D'abord de sa mère qui reste lourdement handicapée, un peu plus tard de son père qui décède quand il a 4 ans. Il a été élevé par des grands-parents aimants. Pendant plusieurs mois, j'ai tenté d'écouter cet homme au-delà de son histoire tragique, en guettant, en devinant les indices de complexe œdipien ou de castration, gardant en arrière-plan la note narcissique, les conditions traumatiques de sa petite enfance ainsi que la langue étrangère (interdite ?) de son père.

Interroger ce parti pris contre-transférentiel guidera mon propos.

Au cours de la quatrième année de la cure, pas loin de la date de son anniversaire, et d'une séparation au moment de vacances, dans la phrase de Georges « s'aimer tel qu'on est » je relève, incidemment : « tel qu'on est ». Laconique, Georges poursuit « tel qu'on est, N.A.I.T. » ; je suis surprise et éveillée ; je ne suis pas sûre qu'il ait entendu la liaison possible à son histoire, là où mon attention est saisie ; c'est la fin de la séance.

Quelques séances plus tard, l'effet de cette intervention vient avec un souvenir. Souvenir déjà évoqué me dit-il, il fait du poney, il fait une chute. C'est à la montagne sur le plateau, près de la sapinière, chez Berthe et sa famille, où il est souvent allé en vacances. Ce jour là, lui revient ce souvenir extrêmement net, *Überdeutlich*, souvenir de la solitude éprouvée sur le bord du ravin alors que « le poney le met à bas ». Je reprends, « mettre bas, c'est accoucher ». « Oui/non », pas convaincu Georges insiste, il est seul, jeté à bas par le poney, pourtant Berthe est là, prend soin de lui. Il poursuit : « je suis seul, mon père n'est pas là bien sûr, ni ma mère, ni personne de ma famille. Je ne dois pas rester sur le bord du ravin. » Si ce jour-là, il n'a pu remonter sur le poney, malgré les exhortations de Berthe (avec le souvenir de la séparation proche des vacances), il poursuit sur le chemin analytique escarpé.

7 S. Freud, 1914, « Remarques sur l'amour de transfert », *OCF*, XII, Paris, PUF, 2005.

Je suis surprise par le ton de son propos et l'accent mis sur : « personne de ma famille », je pense que, chez Berthe, c'est le lieu où il avait été envoyé lors de l'accident mortel de son père, qu'on lui avait tenu secret quelques jours ; je pense à la solitude quasi mélancolique qui le fait rester « sous la couette ou au bord de la fenêtre », scène souvent évoquée. Il y a une autre image récurrente : il marche sur un fil tendu entre deux falaises, deux rives inatteignables, au-dessus du vide (je vois un funambule). Je me souviens aussi qu'il déjeune avec son oncle après notre première rencontre. Se souvient-il alors de ce père disparu⁸, dont il n'a aucun souvenir, sauf cette photo de sa famille (lui et ses deux parents) retrouvée par un de ses enfants. Traces pour construire un père ou le tenir à l'écart d'une scène primitive ? Ou traces barrées pour retrouver une « mère jeune et svelte » ?

Je garde par devers moi ces pensées. L'analyste écoute et se parle.

À quelque temps de là, Georges fait le bilan de sa vie, il va avoir 40 ans, il a pu construire une famille, son adolescence n'a pas toujours été facile, il est blessé par son échec universitaire et sa profession actuelle, il insiste sur le souvenir heureux et douloureux de ses dix premières années. Derrière le factuel : une photo de famille, l'adolescence sur un fil, l'idéal professionnel fissuré, la douleur, j'entends une tentative d'élaboration fantasmatique après-coup de scénarios infantiles ou, une tentative de construction, de représentation de sa propre vie, autoreprésentation et introspection.⁹ Le patient parle et s'écoute.

Dans l'écoute de la cure, à la faveur de la régression, les images et les mots sont subrepticement convoqués, sur un mode singulier que je rapprocherais de ce que Winnicott nomme « un penser de façon hallucinatoire »¹⁰. Les pensées ou éprouvés non voulus par l'analyste, inconnus du patient, s'actualisent en images visuelles et auditives, non liées, avant de passer dans les mots. Tout se passe comme si l'évocation en images ou en mots devait précéder, se répéter, avant de permettre une appropriation, une signification symbolisante. La mise en scène par Julie Berès, de la pièce d'Ibsen, *Petit Eyolf*, actuellement au théâtre des Célestins, illustre bien cette question.

Prenons pour exemple, quand Georges dit : « s'aimer tel qu'on est » ; la capacité de s'aimer soi-même, s'associe aux traces inconscientes de la naissance, chute hors du ventre maternel, que recouvre la chute imagée du souvenir-écran, que réactualise la chute hors des séances, au moment de vacances ou encore la chute supposée par la fenêtre ; leurs traces doivent se répéter, se visualiser, dans la parole et l'écoute avant de pouvoir s'incarner dans « je suis seul », entendu, dans l'après-coup, en séance ; le sentiment de solitude devient éprouvé et intériorisé pour Georges. « Les images portées par un langage accueillent les répercussions du désir. »¹¹

Ou encore, l'analyste peut deviner ou inventer des mots pour se représenter ces traces, par exemple je vois un funambule¹² au-dessus du vide, un chemin plutôt qu'un ravin, un modelleur de glaise, ce sont des « constructions en images parlées »¹³ pour accueillir et élaborer l'écho contre-transférentiel de la solitude mélancolique, comme une mise en jeu hallucinatoire partagée.

Après d'autres vacances, Georges ne vient pas à sa séance de rentrée, c'est inhabituel, il me téléphone : il m'a oubliée¹⁴, il est trop loin pour venir... Je jette un « au revoir » qui m'indique un agacement qui me surprend avec ce patient. Il est là, à la séance suivante, très silencieux, « pas envie de venir, pour cela mon oubli... il faudrait que je crée, me dit-il (me vient l'image du *Cri de Munch*- créer ou crier, sans mot pour le dire ?) tandis que je l'entends poursuivre, « je serais acteur de théâtre ou modele(u)r de glaise ». ¹⁵ Je le sens loin et j'entends qu'une

8 Père-sonne, alors, ne résonne pas dans mon écoute.

9 S. Freud, 1938, « L'Abrégé de psychanalyse », *OCF*, XX, Paris, PUF, 2010.

10 D.W. Winnicott, *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000.

11 D. Suchet, « Un commencement sexuel », *Rapport*, 75° CPLF, Lyon, 2015.

12 Un ami voit St Christophe, un enfant porté sur les épaules de son père, d'où il peut chuter, c'est aussi Atlas portant la voute du ciel.

13 P. Lacoste, « La magie lente », *NRP*, n°34, *L'attente*, Paris, Gallimard, 1986.

14 Laisse sur le bord du chemin ?

15 Dans l'après-coup, je dois fabriquer ce mot modelleur ; être acteur ou plus régressivement modelleur de sa vie ; glaise/glas...

souffrance mélancolique s'est à nouveau abattue sur lui. Je reste silencieuse.

À la séance suivante, il commence par : « l'autre jour, j'ai oublié de vous dire, mon mode parasitaire est en train de disparaître »... alors qu'il évoque une mycose plantaire, j'entends que sa chape mélancolique (parasite psychique) s'éloigne et ma pensée devient plus associative... Georges poursuit qu'il « se sent en mode alternatif, comme en morse », (animal qui n'a ni bras ni jambes, me dis-je) « avec des signes, des tirets et des points »... (je pense, faudrait-il être initié pour comprendre ou traduire ?)... puis il retrouve « cette douleur sourde, sans signes avant-coureurs »... j'y vois le signe de la seule émergence du fantasme inconscient qui la porte.

Au fil des séances, s'est construit en moi l'idée que cette chape mélancolique est une façon d'endosser le manteau de son père, figure relayée par un grand-père taciturne, qui lui permettait un lien fort avec sa grand-mère.

Ce jour-là, je décide de lui communiquer ainsi ma construction : « comme si cette douleur vous reliait à votre père, ce silence lourd après sa mort ».

Comme Freud l'a souligné, la confirmation viendra plus tard. À la séance suivante, pour la première fois, Georges parle en hollandais,¹⁶ langue d'origine de son père. Georges se parle de son père en hollandais et me traduit : « j'aimerais bien » puis il aperçoit une « silhouette brouillée ». À la faveur de la construction, le lien d'amour au père peut surgir, s'halluciner, se remémorer en séance. Je dois préciser que le souvenir de ce moment reste fugitif en moi ; tout comme l'accidentel ayant marqué sa naissance reste à l'orée de mon écoute.

Puis, Georges se souvient de son père, de ses nombreux allers et retours, entre la Hollande et Lyon. Dans « se sentir en mode alternatif » évoqué précédemment, alternance de présence-absence répétée dans le cadre analytique, j'ai d'abord entendu, le « morse », la chose à traduire avant l'expression de la trace d'une émotion sensorielle, vers le père, la « douleur sourde »¹⁷. On pourrait aussi entendre dans, « se sentir entre deux rives, » (entre deux séances), entre deux falaises irréprésentables que seraient la Hollande et la France, sa grand-mère¹⁸ et son grand-père, son père et sa mère ?

Pour Freud, en 1937, la construction de l'analyste, s'appuyant sur le transfert, s'appliquerait à communiquer au patient, une période oubliée de sa vie, telle que : « jusqu'à votre nième année, votre mère... », Freud souligne la note affective, l'ambivalence pour la mère et une signification nouvelle accordée au père. La construction récapitule la structuration psychique à élucider tandis que l'interprétation s'applique plutôt à un élément isolé du matériel, un élément de rêve, un acte manqué, une idée incidente.

Des constructions ont permis à Freud d'articuler la métapsychologie avec la clinique. On les retrouve dans plusieurs récits de cures, du petit Hans à l'homme aux rats, de l'homme aux loups à la jeune homosexuelle. Ces constructions lui permettent de confirmer les complexes et les motions de désir, les indices de la scène originaire, les ressorts des symptômes, les transferts.

Dans ce texte tardif, Freud réaffirme la méthode, le refoulement est le mécanisme de défense prévalent des névroses, à contourner par remémoration et interprétation, il préconise que l'oublié est à retrouver, deviner par le travail analyste-analysant, par leurs constructions dans l'écoute et la parole. Nous pourrions l'entendre comme un ultime conseil technique, car le style pédagogique, voisin des écrits techniques de la première topique, surprend si l'on ne prête pas attention à la dimension transférentielle et à la butée sur l'énigme de la psychose. Dans mon cheminement, cette surprise m'a conduite à relire les textes, précédant et suivant « Constructions dans l'analyse ».

« Constructions... » est précédé par « Analyse finie et infinie »¹⁹, texte où le conflit psychique est remis sur

16 Cette langue autre m'est venue à cause du *Hollandais volant* de Wagner, opéra cher à Herbert Graf, le petit Hans.

17 « Douleur sourde » et « silence lourd », condensation qui masque le dernier départ, aller simple, du père ?

18 Sa grand-mère maternelle est du même pays d'origine que son père.

19 S. Freud, 1937, « L'analyse finie et l'analyse infinie », *OCF XX*, Paris, PUF, 2010.

le métier : le moi immature, débordé ou renforcé, le ça toujours démoniaque et inconciliable, la nécessité de vaincre les résistances, jusqu'à l'ultime résistance, « le roc biologique », le refus du féminin dans les deux sexes. Résistance ultime sur le complexe de castration ou témoin du vif de l'énigme du sexuel infantile?

L'écoute de l'analyste est passive et active.

« Constructions... » est suivi par « Le clivage du moi »²⁰, ce texte indique que le moi de l'enfant, confronté à une puissante revendication pulsionnelle et à l'objection opposée par la réalité, répond au conflit par deux réactions opposées : angoisse et déni de réalité, qui laisseront, « une déchirure », une cicatrice durable. Un clivage du moi s'oppose à la synthèse pour survivre.

Les mots du patient sont adressés *in praesentia* à l'analyste ; ils sont porteurs des traces du clivage, c'est par le détour et l'accueil dans la psyché de l'analyste que pourra se reconstruire ce qui n'a pu être élaboré par le patient.

Freud, dans ces derniers écrits, confirme la construction de l'appareil psychique, la cure de parole et ses objectifs. Le mode défensif, refoulement ou clivage, installé dès l'origine²¹ face au pulsionnel, continuera son chemin à bas bruit, relayé par perceptions et fantasmes inconscients, hormis si advient une rencontre analytique. On sait que, dès lors, il a théorisé dans « Au-delà du principe de plaisir ». Au début du texte, il repasse par le jeu, « pile tu perds et face je gagne », il reprend le jeu d'enfant, la répétition. Il réinterroge le « fragment de vérité historique », à l'instar de l'analyse du rêve de l'homme aux loups. Pile ce n'est pas vrai²², face c'est faux ! L'inconscient toujours se déguise et gagne.

Doit-on croire à la reconstruction de cette belle histoire à imposer au patient ?²³ Ou plutôt, l'analyste ne doit-il pas réexporter la situation transférentielle vers l'enfance du patient qu'alors il construit ?²⁴ C'est fragment après fragment que cheminent interprétations, constructions et transformations dans le cours de l'analyse. C'est dans les changements et manquements qui marquent le processus analytique, que seront retrouvées vérité psychique et conviction. Je rapprocherais le « *deviner et construire* » qui accroche ma lecture, dans les deux textes, et cette idée flottante, dès le début de la cure, de décentrer mon écoute du traumatique des événements de la vie de Georges, comme des courts-circuits de lecture et d'écoute, qui induisent une modalité d'écoute autre.

C'est dans le pas à pas de la cure que seront réactualisées les traces des refoulements et des clivages. C'est à l'écoute de « l'ensemble des fantasmes et des émois » demeurés inconscients, mêlés au « souvenir des impressions et événements vécus »²⁵, que s'effectuent décomposition et reconstruction analytique.

Dans mon écoute des paroles de Georges, la construction du souvenir du père absenté ne vient-elle pas falsifier ou masquer la possible retrouvaille avec une mère « jeune et svelte » ?

Construire et deviner, mais qu'entend-on par deviner²⁶ ?

Ce pourrait être un « devinement ». Selon le *Littré*, c'est l'action de découvrir (par des procédés surnaturels) ce qui est caché dans le passé, le présent ou l'avenir ; ou encore l'action de se pressentir l'un l'autre. En s'appuyant sur les mots, les rêves ou les répétitions en acte du patient, dans la séance, l'analyste met à disposition son inconscient en images, en affects, en mots, voire en actes. Ce serait comme une communication inconsciente, une télépathie²⁷.

20 S. Freud, 1938, « Le clivage du moi dans le processus de défense », *OCF XX*, Paris, PUF, 2010.

21 Refoulement originaire ou primaire qu'il faudrait réinterroger.

22 S. Freud, 1925, « La négation », *OCF XVII*, Paris, PUF, 1992.

23 J. Guillaumin, « Entre réalité matérielle et réalité psychique, le statut de la construction dans l'analyse en 1937 : un transfert de croyance ? », *RFP*, n°5, tome LXXII, *Constructions en psychanalyse*, 2008, Paris, PUF.

24 M. Gribinski, « Construire un feu. Aimer un père », *NRP* n°49, *Aimer. Être aimé*, Paris, Gallimard, 1994.

25 S. Freud, *Remémoration, répétition et perlaboration*, op.cité.

26 Dans la langue française.

27 S. Freud, 1921, « Psychanalyse et télépathie », 1922, « Rêve et télépathie », *OCF XVI*, Paris, PUF, 1991.

La question du « transfert de pensée », la communication d'ICS à ICS est délicate, elle est souvent au cœur des échanges entre Freud et Ferenczi. Celui-ci²⁸ propose le « tact ... la faculté de *sentir avec*, (*Einfühlung*), l'empathie qui permet à l'analyste de deviner, à partir de ses propres associations, ce que le patient, pris dans ses résistances ne perçoit pas ». Il concèdera à Freud que l'induction est plutôt d'ICS à PCS²⁹. Freud restera fasciné, curieux et méfiant vis-à-vis de l'occulte³⁰, pour lui ce qui peut être induit chez l'autre, reste le désir inconscient. La communication d'ICS à ICS ouvre le débat d'une *communauté psychique* dans la cure comme aux débuts de la vie.

Parfois, ce serait comme une « divination ». Reportons nous au cas de Hans, la veille de sa visite au cabinet du professeur, Hans vient rejoindre ses parents dans leur chambre et s'endort ; le lendemain il racontera sa fantaisie à propos de la grande girafe et de la girafe chiffonnée, le désir de s'asseoir sur celle-ci (de la posséder), en dépit des cris de la grande girafe. Chez le Professeur, le père signale que malgré les éclaircissements donnés à l'enfant, l'angoisse devant les chevaux persiste. Lorsqu'il est question de la « chose noire devant les yeux et la bouche », Freud devine « un fragment de solution », le père était fâché contre Hans car il aimait tendrement sa mère. Voici comment il livre, à Hans, sa construction : « Longtemps avant qu'il fût au monde, j'avais déjà su que me viendrait un petit Hans qui aimerait tant sa mère qu'il devrait forcément avoir peur du père et je l'avais raconté à son père. »³¹ Hans n'est pas dupe et demandera à son père : « Le professeur parle-t-il avec le Bon Dieu pour être capable de tout savoir à l'avance ? » L'amour de transfert renvoie au père devin et divin.

Ce pourrait aussi être une devinette. Selon le *Litttré*, c'est « une variété de questions malicieusement posées pour exciter la curiosité », ce qui nous renverrait au trait d'esprit³². La technique du mot d'esprit met à découvert, dans l'âme humaine, de l'inconscient habituellement refoulé avec une prime de plaisir. Il apparaît « quand une pensée préconsciente est livrée pour un moment à l'élaboration inconsciente »³³. Il y aurait une identification directe, empathique, à l'humoriste dans le traitement de l'irreprésentable. Notons une fois de plus l'intérêt pour l'énigme et pour le jeu avec les mots, pour débusquer le retour du refoulé.

L'action de deviner serait reconnaître un « quelque chose » en attente.

Deviner, *erraten* a été utilisé par Freud dès la correspondance avec Fliess (lettre du 25 mai 1895) et jusqu'à l'abrégé, en passant par *Deuil et mélancolie...* par l'homme aux rats. Avec l'homme aux loups, je le cite, « les scènes de l'enfance très précoces ne sont pas reproduites sous formes de souvenirs mais doivent être devinées parmi un agrégat d'indices » ou avec Dora, ³⁴ « le transfert par contre doit être deviné sans le concours du malade... » Le deviner, son emploi répété dans l'œuvre freudienne, indique une qualité d'écoute qui ouvre l'accès à l'inconscient ; Freud a reconnu cela très tôt, sans le conceptualiser³⁵, comme il l'a fait pour la construction.

Deviner est au cœur de la question du transfert et de l'écoute, qui fait la méthode si singulière, proche d'une démarche enfantine, ni science, ni art, pourtant on y accède avec théorie et technique. Pour échapper à la logique cognitive, si la construction apparaît une opération intellectuelle, positive, scientifique, elle précède et succède le deviner, le supposer de l'analyste à l'écoute des rêves, des associations, des répétitions, des réactions remontant aux premiers âges de l'enfance et de leur actualisation transférentielle chez l'analysant. On sait que les fantaisies sont porteuses des traces de leur origine. Alors en devinant les fantasmes, les constructions se retrouvent tout

28 S. Ferenczi, 1928, « Elasticité de la technique psychanalytique », *Psychanalyse IV*, Paris, Payot, 1982.

29 Position de Freud, 1912, « Conseils aux médecins dans le traitement psychanalytique », *OCF*, XI, Paris, PUF, 1998.

30 S. Freud, 1923, « Résumé de la XXX^e leçon », *OCF*, XIX, Paris, PUF, 1995. p.270

31 S. Freud, 1909, *Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans*, *OCF*, IX, p.36, Paris, PUF, 1998.

32 S. Freud, 1905, *Le trait d'esprit et sa relation à l'inconscient*, *OCF*, VII, Paris, PUF, 2014.

33 S. Freud, 1927, *L'humour*, *OCF*, XVIII, p.140, Paris, PUF, 1994.

34 S. Freud, 1905, « Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1970, p.87.

35 M. Gribinski souligne que la traduction anglaise de Strachey a fait disparaître le mot *erraten/to guess*, ce serait le témoin d'une résistance au sexuel infantile. Deviner est retrouvé dans les traductions en français.

près des traces perdues, la construction près de la reconstruction.

Pour nous maintenant, c'est toute la question du jeu transféro-contre-transférentiel. Le processus analytique prend place entre le patient et l'analyste, comme dans un jeu. L'analyse du transfert du patient doit s'appuyer sur l'écoute du contre-transfert de l'analyste. C'est dans le détour et l'analyse de ses associations et de ses propres idées incidentes que se forme, chez l'analyste, la perception des désirs et des fantaisies inconscientes de l'autre, c'est comme halluciner un fragment de vérité.

Un devinement chez le patient n'induit-il pas le transfert ? Dès la première séance, Georges n'a-t-il pas deviné que je m'intéressai à lui plus qu'à son histoire tragique ?

Daniel Widlöcher³⁶ repère deux théories de l'écoute chez Freud, l'une officielle, objective, scientiste (constructive ?) et l'autre secrète, écoute au-delà des mots, qui est lectrice de pensée, voyante. Il y aurait une représentation psychique, quasi hallucinatoire chez l'analyste induite par les fantasmes inconscients de l'analysant. On est dans ces zones frontières entre moi et non moi, réveil des zones précoces de la construction psychique porteuses d'inquiétant, d'étrangeté. Une ou plusieurs représentations saisissent l'analyste au décours de la séance puis elles seront élaborées après-coup, dans un rêve, une idée incidente ou un travail d'écriture.

Deviner et construire m'ont permis d'interroger une certaine qualité d'écoute, en images et en mots, soutenue par la régression et le transfert.

Dans la construction de ce travail, à propos de Georges, les titres de deux écrits de Michel Gribinski m'ont accompagnée : « Construire un feu, aimer un père »³⁷ et « Deviner à peu près »³⁸.

Georges se souvient peu ou pas de ses rêves pourtant « significatifs »³⁹ me dit-il, parfois quelques bribes au réveil, il ne fait pas l'effort d'écrire et puis ça disparaît... Mais ce matin, il s'est réveillé alors qu'il est en relation avec sa collègue de bureau, Caroline... « C'est dérangent ». Georges tout occupé à se souvenir, n'associe pas sur le récit de son rêve ; il remarque qu'il se souvenait mieux de ses rêves dans les premiers temps de son analyse, je reconnais là un indice de résistance.

Un peu plus tard, il se souvient d'un autre rêve : « vous m'annoncez que vous serez absente 8 mois », ce qui l'éveille, c'est son absence de réaction dans le rêve à cette annonce. (Je repense à son absence de réaction à l'annonce de la mort de son père.)⁴⁰ Ce jour-là, en pensant aux conditions difficiles de sa naissance, je relève : huit mois ; ce jour-là, 8 mois ne lui évoque rien ! Ce n'est que beaucoup plus tard que Georges abordera : « son accouchement difficile... non, son enfantement... »

Pendant, dans cette absence d'agacement qui l'éveille de son rêve, je retrouve un écho à mon agacement contre-transférentiel, à l'annonce de son absence à la séance de rentrée, agacement qui devient signifiant. L'absence n'est plus « vide » mais s'emplit d'affects négatifs ou de visions nouvelles. Je note que le trouble érotique peut s'actualiser dans un rêve transférentiel.

Un souvenir lui est revenu à la séance précédente, le plaisir à découvrir la vue plongeante sur la Méditerranée, « miroir à mille facettes entre les collines », souvenir très vif, *Überdeutlich*, qu'il associe à une première fois, quand enfant, il part en Italie avec son oncle et sa tante et découvre la Méditerranée. C'est un fantasme inventé, que je me construis alors, comme une escapade, un enfant avec deux parents normaux, et ensemble⁴¹. C'est un

36 D. Widlöcher, « Contre-transfert et co-pensée dans l'écoute analytique », in M. Reça (sous dir.) *Heinrich/Enrique Racker. Vous avez dit contre-transfert ?* collectif, L'harmattan, coll. « Psychanalyse et civilisation », Paris, 2013.

37 M. Gribinski, « Construire un feu. Aimer un père », *NRP*, n°49, *Aimer. Être aimé* Paris, Gallimard, 1994.

38 M. Gribinski, « Deviner à peu près », *RFP*, n°3, tome LXVIII, *L'empathie*, Paris, PUF, 2004.

39 Absence de rêves significative dans ce moment de la cure.

40 Il n'a aussi rien manifesté lors de ma longue absence de l'été dernier.

41 En contrepoint du funambule seul au dessus du vide.

souvenir-couvercle, pour Georges, c'est marquant à cause du « bouchon sur le chemin », précise-t-il, comme un arrêt sur image qui indiquerait, selon Granoff, « le sexe féminin entrevu entre les colonnes ». ⁴² C'est l'anniversaire de sa tante, il doit l'appeler. Si l'objet-mère n'a pas renvoyé un regard permettant la subjectivation ⁴³, c'est *son ombre qui est tombée sur le moi*, et bouche l'horizon.

Le « bouchon », c'est le sexuel infantile condensé : mère-grosse, mère-handicapée, mère à terre ⁴⁴. Ce bouchon n'est-il pas entrain de sauter, laissant entrevoir, une mère-femme, à mille facettes, si fascinante. Il y a entrecroisement des scènes, des fantaisies, des images, des mots... Car il y a aussi la mère-handicapée, à porter à cause ou grâce à la fuite du père, c'est « coupable ou injuste ». Solitude et injustice seraient des formations psychiques apparues après de nombreux après-coups, puis reconnues par Georges au décours de son analyse, comme s'est imposé l'enfant auteur de ses représentations et pas seulement victime de son environnement traumatique ; ça n'a pu se retrouver qu'en présence de l'objet transférentiel. Le travail psychique de l'analyste en séance se poursuit ensuite.

Je laisse le dernier mot à Georges : « Il faut que je m'aime, je suis de l'autre côté du rideau rouge, une nouvelle pièce doit se créer ».

⁴² W. Granoff, « Le souvenir-couvercle », *La pensée et le féminin*, Paris, ed. de Minuit, 1976, p.364.

⁴³ D.W. Winnicott, 1956, « La préoccupation maternelle primaire », *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, 1969. S'ouvre ici, la question des relations à l'objet primaire.

⁴⁴ Autre condensation : « mettre à bas », est une expression utilisée pour les femelles pas pour les femmes

Au risque de se perdre

Bernard de La Gorce

La surprise nous attend quelque fois là où nous l'attendions le moins, et peut-être même quand nous ne l'attendions plus, tant la répétition, prise dans les mailles du transfert, est parfois tenace. Il arrive que le report sur les tracés perdus de l'enfance, de ce qui se joue transférentiellement dans le présent, soulève un coin du voile et suscite des mouvements dont l'amplitude était inespérée. Il arrive que cette restitution au passé de ce qui en dérive à l'infini, faute d'y avoir trouvé ses ancrages, balaie les brumes qui obscurcissaient l'avenir sous les aspects projectifs d'une menace aux mille visages. Et il peut se trouver alors que cette réouverture de l'histoire, et la saisie de ses parts les plus obscures par la force des mots et la perception de leur coïncidence avec l'expérience immédiate, en vienne, de façon soudaine ou progressive, à faire ressurgir un monde oublié, dans ses multiples composantes, avec son poids de déterminations jusque-là occultes, redonnant alors au patient comme à l'analyste qui l'accompagne, l'espoir de tromper le destin. Que pouvons-nous espérer de mieux ? Mais ça ne tombe pas du ciel, il s'en faut de beaucoup, et nous savons d'ailleurs que les temps premiers se déroberont toujours à la mémoire, que la chose qui hante les nuits et les jours de celui qui cherche à en percer les énigmes « ne lui sera jamais donnée, comme dit André Beetschen, dans son état natif »¹, et qu'il lui faudra accepter, pour comprendre, parfois de ne plus rien comprendre et d'en passer par les voies de la régression ; mais c'est pourtant bien à cette recherche d'un immémorial, toujours actif, que nous engage l'aventure analytique dont l'ambition, « de l'acte à la désignation, du faire au nommer » est, selon les termes de Laurence Kahn, « que s'ajointent, sur le terrain instable des mots, dans la mouvance des formes, les silhouettes de ce qui aveuglément nous commande et de ce qui obstinément méconnaît l'aveuglement. »²

Quelle part active l'analyste prend-il à ce procès libérateur ? L'envisager spécifiquement sous l'angle de la construction, comme on nous le propose aujourd'hui, avec les significations à la fois opératoires, hypothétiques et potentiellement suggestives qui, de prime abord, s'attachent à ce terme, n'est pas sans faire surgir de multiples questions : - Question du but, tout d'abord : Si l'on reste fidèle au projet freudien, « ce qui est souhaité, c'est d'obtenir, je cite : un tableau fiable des années oubliées par le patient, [un] tableau complet dans toutes ses parties essentielles »³. Il parlera de « synthèse décisive »⁴ à propos du dernier pas qu'il revient à l'analysant de franchir : utopie d'une « analyse finie » dont la visée ne peut cependant qu'emprunter les méandres d'une « analyse sans fin », mais dont l'idéal semble alors se confondre pour Freud avec celui de l'œuvre à laquelle il a consacré sa vie. - Question de savoir alors comment cette visée synthétique qui s'exerce (je le cite encore) « en complétant et en rassemblant les restes conservés »⁵, de même qu'en palliant les lacunes du souvenir, s'accorde avec la méthode qui fait de la déliaison le ressort essentiel de la cure. - Question des rapports entre cette activité de construction et l'interprétation qu'elle réussirait finalement à éclipser. La phrase est bien connue : « On parle « d'interprétations » et de leurs effets, écrit Freud, mais, à mon avis, le terme de « construction » est de beaucoup le plus approprié. »⁶ - Question enfin des moyens auxquels cette activité a recours : Mettant indéniablement en jeu, du côté de l'analyste, des mouvements réflexifs et secondarisés qui prennent appui sur un savoir,

1 André Beetschen, « De la conviction dans la situation analytique », *Revue belge de psychanalyse*, n°65, automne 2014.

2 Laurence Kahn, *L'écoute de l'analyste*, De l'acte à la forme, Paris, PUF, 2012, p. 236.

3 S. Freud, « Constructions dans l'analyse », *OCF XX*, p. 62.

4 S. Freud, « La technique psychanalytique », *OCF XX*, p. 271.

5 S. Freud, « Constructions dans l'analyse », *OCF XX*, p. 63.

6 S. Freud, *ibid.*, pp. 64-65.

fut-il prétendument laissé en suspens, elle sollicite chez lui dans le même temps, des aptitudes singulières qui, s'autorisant de sa propre analyse, mettent à contribution sa subjectivité dans ce qu'elle a de plus intime : capacité à « deviner » et même à halluciner ce qui échappe à son appréhension directe, d'où la comparaison audacieuse entre construction et délire. Comment jouer simultanément sur ces différents tableaux ? Les réponses sont multiples et des plus hétérogènes. À croire que lorsqu'il est question de construction, c'est toute la pratique de la psychanalyse qui chaque fois se trouve réinterrogée dans ce qu'elle a pour chacun de plus intime.

Une remarque avant d'aller plus loin : Le mot allemand *Konstruktion* mettrait moins l'accent sur la structure que sur les liens entre les contenus qu'elle assemble⁷. Fort bien, mais cette précision ne fait que tirer davantage la construction freudienne du côté de la liaison. Or c'est là déjà une pierre d'achoppement. Pour en souligner les enjeux j'évoquerai une intervention de Jean Laplanche sur ce qui différencie fondamentalement la psychanalyse des psychothérapies⁸. Cette « mise au point » fit suite à une discussion assez insolite entre Daniel Widlöcher. et Jacques-Alain Miller, au cours de laquelle il fut question, entre autres, de la façon dont beaucoup d'analystes, depuis plus d'un demi-siècle, à la suite de Paula Heimann, ont cru pouvoir faire de leurs réactions subjectives (affects, pensées, actes), qualifiées de contre-transférentielles, une voie d'accès privilégiée à l'inconscient d'autrui, avec lequel elles entreraient en résonance, ou par lequel elles seraient en grande partie induites. Laplanche s'en prend vigoureusement à cette théorie de l'intersubjectivité : Le contre transfert, en tant qu'effet produit par l'inconscient de l'analysant sur celui de l'analyste⁹ [1910] n'est en aucune façon assimilable aux éprouvés conscients/préconscients de ce dernier. En tant que phénomène inconscient il relève de ce qu'il y a « peut-être de moins “subjectif” en nous » et de moins accessible en tout cas. D'où l'ineptie à ses yeux de cette “bouillie transféro-contre-transférentielle”, comme il la qualifie, dont l'invocation ritualisée nie l'asymétrie essentielle de la cure. En fonction de quoi il s'étonna - non sans malice, évidemment - qu'au cours de leur discussion, aucun des protagonistes ne se soit « hasardé à distinguer nettement psychothérapie et psychanalyse », question à laquelle on ne peut échapper quand on parle de constructions. « La différence est pourtant simple, rappelle-t-il (...) « Les psychothérapies qui existent, depuis que l'homme est homme, se proposent de relier, rassembler, synthétiser ce qui, surgissant de nos fantasmes inconscients, tendrait à faire régner en nous la déliaison dont l'extrême est la pulsion de mort. » Quelles qu'en soient les formes - et elles sont légion - « ce sont des voies diverses vers la cohésion qui ne font que corroborer la tendance naturelle du moi à la synthèse ». À l'opposé se trouve « une psychanalyse dont l'axe est inverse, celui de la déliaison qui vise à dégager quelque chose de l'inconscient enfoui. » En effet « l'analyse, la psychanalyse, se donne les moyens de dissocier, de délier les liens qui font tenir notre discours conscient, notre personnalité [...] notre façon de nous raconter notre histoire, afin de laisser se manifester [ce] quelque chose [...] qui nous gouverne en grande partie : l'inconscient sexuel refoulé. » Il reste, ajoute aussitôt Laplanche, que « la pratique psychanalytique n'est pas qu'analyse » : En elle « coexistent toujours, côte à côte, le mouvement de déliaison et l'inéluctable tendance à la reliaison ». Si l'on s'en tient aux visées de la construction, telles que Freud les définit dans le passage que j'ai cité en commençant, nous ne pouvons éviter de nous interroger : Ayant pour but de « compléter » de « rassembler », relèverait-elle de la dimension psychothérapique de la cure ? Et ne risque-t-elle pas de déposséder l'analysant de ce qui lui appartient en propre ? Car « [cette] tendance naturelle du moi à la synthèse, déclare Laplanche avec insistance, est le fait de l'analysant lui-même ; c'est à lui seul qu'elle appartient, l'analyste n'a pas à intervenir normalement dans cette direction, à ceci près, reconnaît-il cependant, qu'il est : « des cas où il ne saurait se passer d'une intervention liante : si (comme on le dit) le patient est “fou à lier”. »

Depuis quelques dizaines d'années, l'attention portée aux facteurs qui menacent la cohésion interne n'a cessé de

7 Voir à ce sujet Michel Gribinski, *Le trouble de la réalité*, Paris, Gallimard, 1996, p. 14, p.163.

8 Jean Laplanche, « Intervention dans un débat entre Daniel Widlöcher et Jacques-Alain Miller, “L'avenir de la psychanalyse” », *Carnet psy*, n°96, février 2005 et *Sexual*, la sexualité élargie au sens freudien, Paris, PUF, 2007, pp. 221-226.

9 S. Freud, « Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique », *OCF X*, p. 67.

croître au nom de pathologies prétendument « nouvelles », marquées par la faiblesse des mécanismes de défense névrotiques. Pour reprendre les termes de Laplanche, c'est un peu comme si la catégorie des « fous à lier » s'était considérablement élargie. Des facteurs de tous ordres ont pu être invoqués à l'origine de ce phénomène, tels qu'une moindre efficacité des structures et des formations défensives que la culture met à la disposition des individus, le chamboulement des références et des idéaux, leur perte de crédibilité, une moindre tolérance aux frustrations qu'ils imposent, une perversion des voies traditionnellement ouvertes à la sublimation... On peut se demander s'il s'agit vraiment de pathologies nouvelles ou si ce n'est pas plutôt notre regard qui a changé. Toujours est-il que l'intérêt de beaucoup d'analystes contemporains s'est focalisé à partir de là sur les premières relations, sur le lien maternel primaire, les qualités de l'environnement précoce, dont les « fondements narcissiques et identitaires de la personnalité » apparaissent tributaires. Leur défaillance originelle laisserait, à différents degrés, le moi dans un état persistant de « désaide », aux prises avec un pulsionnel brut, déqualifié, qu'il serait incapable de lier, d'où une révision des pratiques du côté des thérapies du lien, basées essentiellement sur la compréhension, l'empathie, la restauration d'un « contenant », avec tendance à concevoir le travail de construction ou de reconstruction en analyse au sens le plus littéral.

Chacun de nous dépense au fil des jours, et tout au long de sa vie, beaucoup d'énergie à essayer de faire tenir ensemble ce qui ne va pas ensemble. C'est un besoin vital que de maintenir un minimum de cohérence, d'unité, d'harmonie intérieure contre tout ce qui risque de nous « déglisser ». L'un des procédés inconscients les plus éprouvés consiste à projeter au dehors ce qui nous menace au-dedans. On peut trouver ainsi chez tout un chacun un petit fond de paranoïa qui rend d'éminents services. Mais il est beaucoup d'autres « méthodes » permettant d'endiguer avec plus ou moins de succès les menaces de désorganisation, de dislocation qui pèsent sur le moi, sous l'effet de l'attaque pulsionnelle ; ces organisations défensives enrichissent l'arsenal des constructions névrotiques, souvent très coûteuses, mais dont on ne saurait oublier qu'elles sont autant de « tentatives de guérison »¹⁰. La plus grande difficulté dans le cours d'une analyse est par là même d'accepter le démantèlement de ce que l'on a mis si longtemps à construire, et que l'on s'emploie à entretenir avec une si grande habileté, avec tant de savoir-faire inconscient, pour permettre au moi de survivre entre les différents maîtres auxquels il est soumis. C'est bien sûr, le fiasco de cet appareillage qui entraîne une demande d'analyse, mais il faudra cependant un long travail pour que le maillage serré des résistances en vienne à se détendre, libérant les énergies que les mécanismes défensifs s'étaient annexés pour réduire au silence les « scènes indésirables »¹¹. Cela ne pourra se faire que si, pendant la cure, un équilibre est maintenu, mais de façon dynamique, évolutive, entre les outils qui opèrent dans le sens de la déliaison, et ceux qui tendent à préserver le minimum de cohésion nécessaire. Les agents du changement se trouvent alors inévitablement en conflit avec ceux qui peuvent être compris comme « technique de survie » de sorte que l'analyste lui-même est soumis au paradoxe que Joyce McDougall résumait en ces termes : « Tout analysant fait à son insu une demande paradoxale, il dit en somme : arrangez ça pour moi, mais surtout ne touchez à rien »¹².

La présence de l'analyste et son écoute sont les alliées du moi dans cette traversée qui n'est pas de tout repos. Mais en même temps tout est fait pour que l'enveloppe se fissure. L'outil, qualifié de fondamental, est quant à son principe, d'une parfaite simplicité, comme le sont souvent les inventions les plus décisives : « Dites ce qui vous vient sans exercer de censure d'aucune sorte ». Cette règle dite des libres associations a en réalité une fonction éminemment dissociative, c'est l'outil même de la déliaison, et par conséquent de la déconstruction de l'organisation défensive. L'analyste pourrait-il dès lors se contenter de laisser les choses suivre leur cours naturellement ?

On se souvient que le Freud très *intervenant* des premières années, qui parlait de forcer les hystériques pour qu'elles laissent entrer en elles la parole effractante d'un autre, n'a pas tardé à en rabattre quand il s'est aperçu que

10 Michel de M'Uzan, « Du dérangement au changement », *La bouche de l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1994, pp. 115-142.

11 Titre d'un ouvrage de Michel Gribinski, Paris, Éditions de l'Olivier, 2009.

12 J. McDougall, « Le contre-transfert et les cas difficiles », in H. Sztulman sous dir., *Le psychanalyste et son patient*, Paris, Privat, 1983, p. 242-243.

cette psychanalyse à la hussarde était absolument contre-productive, que l'insistance du médecin à vaincre ainsi les résistances était elle-même investie par les résistances dans une relation de séduction. Amené à s'interroger alors sur « *Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique* »¹³ il opère en 1910 un revirement spectaculaire, recommandant aux médecins d'épargner leurs efforts, de se souvenir qu'il en va du pouvoir de l'analyste [...] à peu près comme de la puissance masculine, que l'homme le plus puissant est incapable d'assembler et même de construire pièce par pièce les organes de l'enfant en gestation, de sorte que la sagesse serait de laisser l'analyse se dérouler d'elle-même comme la grossesse jusqu'au détachement de l'enfant d'avec sa mère. Et c'est à l'analyste qu'il revient alors *d'accepter une forme de passivité*, de se laisser pénétrer par les dires du patient auquel il restitue par là même une position active.

Les charges ne se distribuent cependant pas de façon aussi simple. Jean Guillaumin fait observer à juste titre, qu'en vérité la règle dite « fondamentale » ne fonde à elle seule rien du tout, et que ce qui est fondateur, c'est l'écoute de l'analyste. Jusqu'à affirmer que « la règle donnée à l'analysé a le caractère presque parodique d'une sorte de renversement projectif, dans sa direction, d'une réquisition qui concerne [avant tout] l'analyste [...] »¹⁴ De ce point de vue le travail de l'analyste n'est pas seulement proche de celui de l'analysant auquel on demande d'associer librement, il en est *inducteur*. Il met en jeu cette capacité singulière qui est de pouvoir s'écarter des chemins de la raison, des pensées ordonnées, pour découvrir l'intelligence et la fécondité des fantaisies, de la *poïesis*, des images, des jeux de mots, des mots d'esprit, et de ces pensées qui surfent sur la vague des similitudes pour nous emmener vers des destinations inattendues, mais dont on perçoit après coup qu'elles ne sont nullement hasardeuses pour autant. Une « pensée rêvante », selon l'expression de J.-B. Pontalis, laquelle, pour autant, n'est pas un chemin de tout repos car c'est aussi le lieu des affrontements, des différends les plus obscurs, des tensions entre la désunion et l'exigence de rassemblement. C'est l'écoute de l'analyste, dite « flottante » - ou « en égal suspens » d'un point de vue plus technique, qui favorise chez le patient un tel fonctionnement associatif/dissociatif comme étant porteur de sens. Cette induction est de l'ordre de la catalyse : un élément est introduit qui provoque l'enchaînement (ou le déchaînement) de réactions jusque-là inhibées, virtuelles. Cet agent qui peut revêtir des formes très diverses a pour nom l'interprétation.

Si l'impact de l'interprétation est fonction de ce qui apparente ainsi le régime de pensée de l'analyste à celui de l'analysant dans l'ouverture à l'inconscient qu'il favorise, cette interprétation n'est cependant possible, elle n'est en tout cas mobilisatrice que parce qu'elle procède en même temps d'un *ailleurs*. Elle jette un pont, ou de simples *passerelles*, entre *deux scènes* « entièrement distinctes », comme le souligne Freud¹⁵, marquant l'essentielle *dissymétrie* qui caractérise la situation analytique et sans laquelle la cure s'embourberait dans une mélasse d'idées ou de sentiments confus.

Deux régimes de pensée se trouvent ainsi sollicités en même temps chez l'analyste, deux positions et deux formes d'activité qu'il doit pouvoir tenir simultanément : Si l'on suit les métaphores freudiennes d'un côté il se voit assigner une fonction que l'on pourrait dire objectivante et relativement impassible, évoquant la distance et la froideur du chirurgien¹⁶ mais d'un autre côté il n'a d'autre moyen pour entendre que de mettre son propre inconscient à contribution ; « il doit tourner vers l'inconscient émetteur du malade, son propre inconscient en tant qu'organe récepteur »¹⁷. La métaphore bascule alors du monde opératoire rassurant et aseptisé de la médecine, à celui des liaisons téléphoniques qui en tant que telles n'excluent certes pas la distance, une distance matérielle s'entend, mais qui impliquent en même temps l'échange le plus intime, la proximité la plus grande quant aux vibrations qui se transmettent de l'un à l'autre. C'est de cette alchimie, de cette rencontre entre deux inconscients

13 S. Freud, « Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique », *OCF X*, pp. 63-73.

14 J. Guillaumin, *Entre blessure et cicatrice, le destin du négatif dans la psychanalyse*, Champ Vallon, 1987, pp. 81-82.

15 S. Freud, « Constructions », *ibid.*, p.62, « Or ici nous garderons à l'esprit que le travail analytique consiste en deux parties entièrement distinctes, qu'il s'effectue sur deux scènes séparées et concerne deux personnes dont chacune est chargée d'une tâche différente. »

16 S. Freud, « Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique » *OCF XI*, p 149.

17 S. Freud, *ibid.*, p. 150.

que naissent les *interprétations*, lesquelles se saisissent comme un trait de lumière, d'un mot, d'une image, du choc des idées pour en accuser réception, pour relancer la dynamique dissociative des libres associations, pour déjouer les ruses de l'inconscient, pointer la répétition, susciter le changement.

Les formes de l'interprétation, qui sont donc multiples, tendent à la *levée du refoulement* mais ce sont là des termes qui par leur côté figuratif risquent d'entraîner quelques malentendus. Le principal écueil de telles métaphores tient à la figure même d'un inconscient clivé, comme un réservoir de souvenirs et d'expériences enkystés qu'il faudrait simplement dégager de l'épais manteau qui les recouvre. Si « couverture » il y a, les expériences refoulées sont intimement mêlées aux fils dont elle est tissée. Le refoulé, fait partie de la construction névrotique. Les expériences « oubliées » sont prises dans le maillage de ce qui les refoule et qui leur impose toutes sortes de déformations, de substitutions, de déplacements... Elles forment un entrelacs. Il ne s'agit pas d'un inconscient cloisonné, comme le suggèrent les figurations topiques, lorsqu'on tend à les matérialiser, mais plutôt d'un inconscient infiltré. Ce que l'on appelle « levée du refoulement » consiste plutôt dans le démêlage et le *retraitement* du matériel qui vient en surface. Toute la question est alors de savoir sur quoi cet acte - l'interprétation - repose, et c'est peut-être bien en raison des incertitudes pesant à ce sujet qu'à la fin de sa vie Freud en vient à déclarer qu'en fin de compte le terme de construction est plus adéquat que celui d'interprétation.

Michel Gribinski se saisit de cette proposition pour « tacler » les analystes inspirés qui, le regard perdu et la bouche en cœur¹⁸, racontent, encore tout éblouis par les grâces de la révélation, qu'ils « se sont surpris à dire ceci », ou « qu'il leur est venu de... », etc. On se demande bien, comment de telles illuminations, engendrant une parole obscure, pourraient s'accorder avec un terme « à l'allure aussi clairement décidée que celle du mot construction ? »¹⁹ L'ironie du propos montre à quel point ces questions sont brûlantes. Mais il n'est pas certain que l'on puisse s'en débarrasser en jetant simplement l'anathème sur une sorte de spontanéisme interprétative qui ne voudrait rien connaître de ce qui le sous-tend. Car c'est bien là ce qui est en question : l'interprétation n'est pour Michel Gribinski que « l'ambassadeur » de constructions connues de l'analyste, ou plus souvent méconnues de lui²⁰. La question de savoir quels en sont les supports - ou les « ressorts » - se trouve alors simplement repoussée d'un cran. Cependant la réponse, du même coup, en semble plus facile. D'où peut-on imaginer en effet que procèdent de telles constructions si ce n'est des propres théories de l'analyste ?

C'est bien là que se trouve le nœud de discorde tel que par exemple l'exprime encore Guillaumin, ne dissimulant pas le sentiment d'étrangeté qu'il éprouve « à lire et relire », comme il en témoigne, ce « texte singulier » (ce sont ses termes) où Freud introduit l'idée de construction. Son embarras se résume en une phrase, à savoir que la démonstration est centrée, d'après lui, sur le « transfert au patient, de la croyance, acquise par l'analyste, relativement à son histoire. »²¹ En d'autres termes, par le biais de la construction, c'est le retour de la suggestion qu'il appréhende dans le champ de la psychanalyse, une suggestion qui, fut-elle partielle, portant sur un point particulier, serait de nature à bloquer le processus analytique parce qu'elle l'engagerait dans des voies tracées d'avance.

Parler de croyance plutôt que de conviction, c'est interroger le rapport de vérité à la chose dont il est question. Mettre en cause, au sujet de ces croyances, le transfert de l'analyste sur le patient, ce n'est pas seulement questionner, ses identifications, ses projections, et tout ce qui peut diversement faciliter ou entraver son écoute au jeu du semblable et du dissemblable, c'est fondamentalement interroger son désir dans les retournements

18 C'est moi qui reformule les choses ainsi.

19 M. Gribinski, « Construire un feu, aimer un père », *Le trouble de la réalité*, Paris, NRF, 1996, p. 163.

20 M. Gribinski « Petites coupures », *Le trouble de la réalité*, Paris, NRF, 1996, p. 216 et « La maison des autres », *ibid.*, p.16 : « Nos interprétations, qu'elles s'effectuent dans l'imprévu poétique, ou dans le déplacement paradoxal de l'analogique, qu'elles utilisent l'esprit du mot ou l'écho et la circulation de la représentation, sont toutes, sans exception possible, un fragment détaché d'une construction connue de l'analyste, ou plus souvent méconnue de lui. »

21 J. Guillaumin, « La construction, un transfert de croyance ? », *Bulletin de la Société psychanalytique de Paris*, Contributions préalables au 68^e congrès des psychanalystes de langue Française sur *Constructions en psychanalyse*, PUF, février/mars 2008, pp. 126-136.

subtils décrits par Lacan lorsque l'apostrophe « Che vuoi ? », « que veux-tu ? » lancée par le chameau (du conte de Cazotte) à celui qui vient le consulter, se renverse chez ce dernier en un « Et lui, que me veut-il ? » : une interrogation qui l'aliène, dans son désir d'être aimé, au supposé savoir de l'autre, comme à son désir, et peut faire qu'il devienne pour celui-ci (l'analyste) un obscur objet de plaisir.

C'est à l'analysant lui-même, souligne à son tour Guillaumin, que la construction incombe. L'analyste n'y prend sa part, écrit-il, que dans cet « espace intermédiaire porteur d'inconnu [...] qui, au fond de l'appareil psychique du patient, alimente l'incessant et nécessaire travail de la remise en chantier de la représentation qu'il se fait de lui-même et des objets de son environnement »²². Et de souligner comment par exemple « l'intervention d'un Édipe de bazar » risquerait de court-circuiter purement et simplement le sens d'une aventure qu'un patient peut tirer « de la liberté douloureuse et longue de son élaboration personnelle ».

Guillaumin autant que Laplanche, puisque je prends ces auteurs à témoin, parmi beaucoup d'autres, affichent ainsi une double préoccupation : C'est, en premier lieu, de ne pas minimiser le poids de l'influence que l'analyste se trouve en position d'exercer sur le patient, à son corps défendant bien sûr, mais du seul fait de la position qui lui est assignée transférentiellement, à quoi peuvent s'ajouter les effets de son contre transfert (inconscient). Nous sommes tellement prévenus contre les risques d'emprise qu'on ose à peine en faire état mais ils tiennent à la situation même et au fait que la suggestibilité de l'être humain, sous-tendue par un désir de reconnaissance, une quête identitaire et le besoin d'amour, n'a pas de limites. En second lieu, et par voie de conséquence, le risque sur lequel on insiste est à la fois de « boucler » le processus, de donner un coup d'arrêt à ce qui est en mouvement par des constructions qui viennent colmater l'angoisse, et de déposséder le patient de ce qui lui revient en propre. Car la construction en psychanalyse n'est pas une explication, c'est un *devenir*.

D'où l'importance des questions concernant le moment opportun pour intervenir. Elles seront reprises par Freud un an après « Constructions... », dans *L'abrégé* : « En général nous retardons la communication d'une construction [au patient] jusqu'à ce qu'il s'en soit lui-même approché suffisamment pour qu'il ne lui reste plus qu'un pas à faire [...] »²³. Mais non moins intéressants sont les atermoiements concernant le vrai ou le faux, l'indécision quant à l'exactitude ou l'inutilité de nos constructions tant qu'elles n'ont pas obtenu quelques gages de confirmation²⁴. En effet par ce biais, Freud introduit le *jeu*, même s'il n'utilise pas le terme - un jeu d'approches, pourrait-on dire - comme élément fondateur de l'espace analytique. Perspective qui trouvera plus tard une figure emblématique dans le jeu du *squiggle* inventé par D.-W. Winnicott.

La psychanalyse n'est pas une théorie appliquée mais une méthode d'investigation²⁵. Elle implique dans sa pratique un « égal suspens » non seulement par rapport aux dires du patient mais aussi par rapport aux idées préconçues à travers lesquels on est porté à les appréhender. Dans ses « Conseils aux médecins », en 1912, Freud mettait en garde ses collègues contre la tentation de vouloir « élaborer scientifiquement un cas (...) en recomposer l'architecture en deviner la progression » avant que le traitement arrive à son terme. On obtient de meilleures réussites, écrivait-il, dans les cas « où l'on procède comme sans intention, où l'on se laisse surprendre par chaque tournant et qu'on affronte constamment sans prévention et sans présupposition. » Aussi recommande-t-il à l'analyste, de « ne pas spéculer, ni ruminer, aussi longtemps qu'il analyse » et de « ne soumettre le matériel obtenu au travail de pensée synthétique, [qu'] une fois l'analyse achevée. »²⁶

De là à prétendre que notre écoute puisse se libérer de tout a priori, il y a un pas à franchir : celui d'une dénégation.

22 J. Guillaumin, *ibid.*, p. 132.

23 S. Freud, « La technique psychanalytique », « Abrégé de psychanalyse », *OCF XX*, p. 271.

24 S. Freud, « Constructions... », *ibid.*, p. 69.

25 Cf. à ce sujet Giovanni Vassali, « Deux définitions irréconciliables de la psychanalyse », *penser/rêver*, n°1, *L'enfant dans l'homme*, printemps 2002, Paris, Mercure de France, p. 243.

26 S. Freud, « Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique » *OCF XI*, p. 148.

L'analyste travaille avec un ensemble de préconceptions ou de présupposés qui, eux-mêmes, résultent chez lui d'un échange incessant entre son analyse personnelle, son expérience clinique et la métapsychologie à laquelle il se réfère, laquelle a été patiemment élaborée et mise à l'épreuve par les générations qui le précèdent. C'est ainsi que M. Gribinski en assoit les fondements : Chaque nouvelle expérience, indique-t-il, est potentiellement génératrice d'un modèle qui sera mis à l'épreuve d'expériences ultérieures, jusqu'à se transformer en structure, « en figure exemplaire au pouvoir séparateur, repérable dans d'autres fragments encore informes », et c'est exactement ainsi que procède une construction en analyse, écrit-il ; ce faisant elle « place le sujet dans la généralité de l'histoire humaine qui l'a précédé »²⁷. C'est toute la question des préformes, de *gestalts* qui à la fois structurent l'expérience et permettent son décodage, mais c'est en même temps restituer aux connaissances, une fonction tierce dans le cadre de l'analyse. Reste que les écueils sont nombreux. Il n'y a pas que l'analyste insuffisamment formé qui puisse céder à « la tentation de projeter dans la science, comme théorie de valeur générale, - je cite Freud - ce qu'en une obscure auto-perception il reconnaît des particularités de sa propre personne. »²⁸ Qu'advient-il *in fine* de la recommandation faite à l'analyste de suspendre dans son écoute tout ce qui oriente habituellement l'attention, y compris les présupposés théoriques les mieux assurés. « C'est là où ça se brise », écrivait Fédida, là où nos théories et nos modèles de compréhension se trouvent mis en déroute, c'est là « que nous commençons à entendre »²⁹.

Est-ce dans cette voie que Jean-Claude Rolland entend nous engager quand il affirme que la parole de l'interprétation est « aussi étrangère à celui qui la reçoit qu'à celui qui l'énonce ? »³⁰ Parole étrangère parce qu'elle se rapporte à l'infantile. Que la psychanalyse s'intéresse à l'*infantile* plutôt qu'à l'*enfance*, fait partie des vérités premières et fondatrices. Mais l'insistance de Freud à reconstruire les années oubliées, son obsession du réel, soutenue par une exigence scientifique telle qu'il ne veut en aucun cas lâcher la proie pour l'ombre, fait que lorsqu'il est question des constructions on en revient souvent, et sans crier gare, à l'enfance, c'est-à-dire à « l'histoire vraie », à ce qu'il s'est réellement passé. Qu'est-ce pourtant que l'histoire d'un point de vue psychanalytique ? Cette question fut en France l'enjeu de débats passionnés dans les années 60-70, opposant les tenants du déterminisme historique, en quête de faits réels, à un courant herméneutique dans le sillage d'auteurs tels que Videman ou Ricoeur, pour lesquels l'histoire est essentiellement de nature interprétative : De leur point de vue il n'y a pas de faits qui ne soient construits³¹. Mais aujourd'hui ces oppositions ont pris une ampleur considérable, dans le champ même de la psychanalyse³², avec les courants relativistes, « narrativistes », etc., pour lesquels ce n'est pas la réalité événementielle, de toutes façons inatteignable, qui importe, mais la façon dont chaque patient se raconte, se tricote une histoire en coopération avec son thérapeute, élabore une fiction qu'il fera sienne et qui aura au moins le mérite de faire « tenir ensemble... » Et voilà que la psychanalyse peut rentrer, comme l'enfant prodige, au vaste bercail des psychothérapies chargées de prévenir toute menace d'effondrement sur les sentiers de la vie, et de contenir tous les débordements, par une emprise mentale et affective aux allures softs, élégantes et sophistiquées de camisole spirituelle. La transposition en psychanalyse d'un débat épistémologique entre historiographes n'était peut-être pas des plus pertinentes. Laplanche, pour en témoigner, se saisit de la manière dont Freud rend compte d'un événement déterminant, qui marqua chez un patient le tournant d'une époque à une autre : « Le point dans le temps où intervient cette transformation, écrit Freud, se laisse fixer avec certitude, c'était juste avant son quatrième anniversaire... Pourtant l'incident qui autorise cette démarcation ne fut pas un

27 M. Gribinski, « Construire un feu... » op. cit.

28 S. Freud, *ibid.*, p. 151.

29 Pierre Fédida, « Humain/deshumain », in J. André sous dir., *Humain/deshumain. Pierre Fédida, la parole de l'œuvre*, Paris, PUF, 2007, p. 13.

30 J.-Cl. Rolland, « Différend, conversion, interprétation », *Guérir du mal d'aimer*, Paris, Gallimard, 1998, p.148.

31 Voir J. Laplanche, « L'interprétation entre déterminisme et herméneutique, une nouvelle position de la question », *Le primat de l'autre en psychanalyse*, Paris, Flammarion, 1997, pp. 384-415.

32 Voir Laurence Kahn, *Le psychanalyste apathique et le patient postmoderne*, Paris, Editions de l'Olivier, 2014.

trauma extérieur, mais un rêve...»³³ « Curieuse histoire évènementielle dont un des temps majeurs, décisifs, est un événement de nature purement interne, un rêve. »³⁴ L'histoire, en psychanalyse, n'est ni du côté romanesque, sur le modèle du roman familial, ni du côté factuel. Mais la façon dont nous pouvons la penser, ambitionner de la construire, nous expose à basculer d'un côté ou de l'autre. Nous risquons d'oublier que la *réalité psychique*, la seule effectivement qui nous intéresse et à laquelle en tout cas nous pouvons prétendre avoir accès, ne s'oppose pas à la *réalité matérielle*, mais qu'elle réside dans la façon dont celle-ci a été *traitée* - ou laissée en jachère ; que si la *vérité historique*, telle que chacun se la raconte est plus importante qu'une *histoire* supposée sans auteur et prétendument réelle, cela n'exclut en aucune façon le poids de faits ou d'évènements virtuellement objectivables, laissant entière la question de *leur inscription* psychique, des *traces* et de la *référence*. Mais ceci ne nous sera jamais accessible qu'à travers des effets indirects qui tout à la fois masquent et révèlent comme le font les « souvenirs écrans », à ceci près que les souvenirs relèvent du champ des représentations, alors que toute une part de ce que nous qualifions d'infantile, n'appartient pas seulement à la *préhistoire* mais reste *anhistorique*. De quoi cet anhistorique est-il fait ?

Nous n'en recueillerons jamais que les produits dérivés, et ce sont ces produits dérivés qui feront l'histoire : l'histoire de ce qui reste inaccessible est faite *d'après-coups*. Les après-coups dont se fabrique l'histoire, lorsque l'origine se dérobe à la pensée, ne sont pas seulement faits de rêves, ils imprègnent toutes les dimensions de notre existence et trouvent à se réaliser de façon privilégiée dans le *transfert* - privilégiée dans la mesure où c'est là que ces relents du passé ou ces « débris du futur » (selon une expression de Paul Valéry que Gantheret aime à citer) vont pouvoir être mis au travail. Mais de mon point de vue la notion d'après-coup trouve ici sa limite. Elle met en effet une fois de plus l'accent sur la *temporalité*, elle « temporalise » a priori un *infantile* dont la caractéristique est justement qu'à l'encontre de l'enfance, qui relève de l'histoire réelle, mais en accord ou en synergie avec les formations de l'inconscient qui sous-tendent la réalité psychique, il ignore ou plutôt il défie le temps. Pour en mieux cerner les contours je reviendrai sur la façon dont Freud différencie métaphoriquement les fouilles archéologiques de l'exploration psychanalytique. Les premières portent sur des vestiges à partir desquels on pourra tenter de reconstruire un passé révolu. L'analyse s'intéresse aussi à ce qui fut, mais avec une différence de portée incommensurable, c'est que le passé en question est toujours vivant. « Tout l'essentiel est conservé », on pourrait croire que l'évolution de chacun d'entre nous s'est faite de façon telle que les étapes lointaines se sont *résorbées* dans celles qui leur ont succédé. S'il en était ainsi l'enfant deviendrait homme à la manière dont un village en grandissant devient une ville : « Village et enfant disparaissent alors dans la ville et dans l'homme. Seul le souvenir peut reporter les anciens traits sur la nouvelle image » Mais l'évolution psychique suit une voie complètement différente. La succession des différentes étapes ne signifie pas *continuité* mais *coexistence*. « Tout stade du développement antérieur se maintient à côté du stade ultérieur né de lui ». Et cet état antérieur, qui peut être resté pendant très longtemps sans se manifester, n'en subsiste pas moins si bien qu'il peut resurgir un jour, jusqu'à redevenir la forme unique de manifestation des forces animiques « comme si tous les développements ultérieurs avaient été annulés, défaits »³⁵. C'est un potentiel d'énergie considérable mais qui œuvre de façon sauvage - à quoi correspond l'image de l'enfant tout-puissant, merveilleux et terrible à la fois. La construction se confond alors avec le processus même de la cure, comme une conquête toujours à reprendre, et elle est avant tout le fait de l'analysant lui-même. Elle réside comme l'écrit Jean-Claude Rolland, dans la résolution d'une tension, d'un conflit ou d'un *différend*³⁶, entre l'*infans*, c'est-à-dire celui qui est privé de parole, et l'être en devenir qui est l'être parlant. « Celui qui parle dans la cure, écrit Jean-Claude Rolland, le patient, est, simplement parce qu'il parle, déjà en conflit avec ce qui en lui est sans parole. »³⁷ Il est remarquable que Freud, dans « Constructions », entretienne ainsi deux

33 S. Freud, *OCF XIII*, p.260.

34 J. Laplanche, *ibid.*, p. 397.

35 S. Freud, « Actuelles sur la guerre et la mort », *OCF XIII*, pp.140-141.

36 En référence à Jean-François Lyotard, *Le différend*, Paris, Ed de Minuit, 1983.

37 J.-Cl. Rolland, *ibid.*, p. 150.

visées assez différentes, puisqu'au début de l'article la construction est présentée comme une forme d'interprétation développée, discursive, explicative. Remarquons cependant en premier lieu, qu'elle œuvre à la déconstruction des formations névrotiques, et d'autre part qu'elle porte moins sur des contenus (souvenirs) que sur des scènes, des schèmes d'action, des enchaînements déterminés tels qu'un sujet reste par exemple de façon anachronique dans une situation de rivalité fraternelle, ou dans une relation de soumission au père. Il ne s'agit pas tant de l'histoire oubliée que de ce qui l'organise et de ce que par la suite elle organise à son tour, dans la répétition. Alors qu'à la fin de l'article il s'agit de trouver, inventer, deviner des chaînons manquants, ce qui là encore ne porte pas tant sur des contenus - bien que le texte freudien soit à ce sujet ambigu - que sur une *articulation* manquante comme le dit Jean-Claude Rolland, sur ce qui est resté hors champ de la parole ou a été réduit au silence. C'est à ce niveau-là que s'inscrit le manque, dans le lien de la chose au mot : - soit que la chose, l'infantile, ait été exclu du langage, réduit au silence par le refoulement, - soit que l'expérience n'ait jamais été liée au verbe, qu'elle n'ait même jamais donné lieu à représentation, qu'en ce sens elle n'ait *jamais eu lieu* comme dit J.-B. Pontalis³⁸, parce qu'elle n'a jamais pu s'inscrire dans une histoire. Ces deux formes de construction n'ont pas tout à fait le même *objet* puisque d'un côté la construction porte sur *l'histoire refoulée* ; de l'autre sur ce qui est resté *anhistorique* ou ce qui a été réduit au silence.

Nous sommes alors aux portes de l'inconnaissable. Et c'est une blessure pour l'esprit. Mais en même temps l'inconnaissable fascine. Peut-être qu'il nous fascine trop, au détriment de ce qui n'est pas *in*connaissable mais seulement rendu *mé*connaissable par les déformations qu'impose le refoulement secondaire. La différence est de taille : ce qui est méconnu relève de *l'énigme*. L'énigme déclenche un travail d'investigation et on peut penser qu'elle finira toujours par livrer ses secrets. C'est l'essentiel du travail analytique que de chercher à démasquer ce qui se trouve ainsi mis en actes dans le transfert sous toutes sortes de travestissements, de déplacements, de formations lacunaires, de scotomes, etc. À cela s'applique le travail d'*interprétation* et de *construction* dans son acception la plus générale. *L'inconnaissable* (inatteignable) c'est tout autre chose que le méconnaissable (transformé). Nous ne sommes plus dans le champ des énigmes, mais dans ce que Jean-Paul Valabrega, qualifie de *mystère*³⁹. Un terme qui au demeurant ne peut que hérisser le poil des psychanalystes, tant il flirte avec mystique, mystification... Mais de fait, ce champ de l'inconnaissable, auquel renvoie chez Rosolato la « relation d'inconnu », est un espace largement ouvert aux mythologies et croyances de toutes sortes, y compris à celles des psychanalystes. Il serait stupide de s'en alarmer et de vouloir installer un contrôle aux frontières. « La matière mythique demeure, comme le rêve, une des formes permanentes de l'activité inconsciente » écrit Nathalie Zaltzman⁴⁰. L'esprit humain n'a effectivement d'autres moyens pour prendre possession de ce qui lui échappe que de créer, de construire des contes et des chimères, pour tenter de donner une forme à ce qui n'en a pas. Le tout est de le savoir. La science, avant de réussir à cerner ses objets, emprunte souvent les voies de la mythologie, essayant d'attraper l'inconnu à travers des figurations prospectives qui pourront ensuite être mises à l'épreuve.

Aussi l'esprit humain n'a-t-il cesse, je cite encore Valabrega, que de *convertir le mystère en énigme*. C'est en tout cas la démarche freudienne : passer de la *métaphysique* à la *métapsychologie*. Cependant nous aurons beau faire, il restera toujours une part de « mystère » : pas seulement du fait des limites de notre entendement, mais parce qu'elle est structurellement inaccessible. Et N. Zaltzman de se demander : « Quelle part et quel espace intellectuel, la métapsychologie reconnaît-elle, réserve-t-elle à l'inconnaissable dans l'activité de l'esprit ? À l'inconnaissable comme irréductible à une démarche de savoir possible ? »

Dominique Scarfone donne une brillante illustration de cette capacité à faire entrer dans un discours ce dont le contenu n'est pas accessible. À défaut de pouvoir cerner ce contenu, il s'agit de comprendre pourquoi il ressort de l'inconnaissable. Ainsi présente-t-il ce qui échappe au langage et à la pensée, comme « pure négativité d'une

38 J.-B. Pontalis, *Ce temps qui ne passe pas*, Gallimard, 1997.

39 Jean-Paul Valabrega, *Les mythes conteurs de l'Inconscient*, Paris, Payot, 2001.

40 Nathalie Zaltzman, « Le point aveugle de l'énigme », *Topique* 3/ 2003 (n° 84), pp. 201-206 Les citations qui suivent sont tirées du même article.

blessure, d'une déchirure laissée par l'effraction du sexuel dans la psyché »⁴¹, ceci en référence au modèle laplanchien des messages compromis : ce pulsionnel venant de « l'objet source », « fait irruption, brisant l'apparente symétrie de l'attachement, déchirant la page où il s'inscrit », créant ainsi la scission primordiale qu'on appelle refoulement originaire. La trace de l'effraction ne pourra se manifester que par l'exhibition de cette déchirure profonde, dépourvue de sens, index que quelque chose est en manque de représentation. « La déchirure ne peut se raconter mais elle essaie de se montrer ».

Ce qui échoue ainsi à recevoir une inscription symbolique se traduit en actes partout, de façon dispersée et irrécupérable, mais certains espaces se prêtent de façon privilégiée à son éclosion et à son « retraitement » comme Freud l'illustre par deux belles figures : celle de « *l'ombilic du rêve* », « le point où le rêve se rattache à l'inconnu », mais surtout celle du « *cambium transférentiel* » : le cambium, terme qui signifie *changement*, est cette fine couche de cellules génératrices, entre le bois et l'écorce d'un arbre, dont procèdent les néoformations tissulaires et l'accroissement du tronc en épaisseur. « Tous les symptômes, écrit-il, ont *abandonné leur signification originelle* et se sont *organisés en fonction d'un sens nouveau* qui consiste en une *relation au transfert* ». Or chacun a pu constater, à la suite de Freud, que « ce que le patient a vécu sous les formes du transfert, il ne l'oubliera plus, et cela a pour lui une force plus convaincante que tout ce qui a été acquis d'une autre manière. »⁴² « La méthode analytique, commente N. Zaltzman, se déplace des significations originelles (...) pour se concentrer sur ces néoformations transférentielles (...) On pourra toujours spéculer sur l'histoire originelle, mais l'intelligibilité [...] de l'énigme se situe au niveau de ces néoformations. » Comme le disait Scarfone à Montréal l'an dernier, « c'est de l'actualité de cette néocréation que procède la transposition dans le domaine psychique » (...) après que le travail de décomposition [de déliaison] de l'analyse est parvenu à dénuder la vie d'âme de ses habillages psychiques et à en dévoiler l'armature actuelle ». C'est cette *névrose néocréée* qui permettra le passage de l'inconnu au connaissable. « Car il ne suffit pas de construire ou d'échafauder, écrit Jean-Claude Rolland, il faut être sûr qu'un bâtiment s'édifie ou se restaure, que l'archaïque qui le porte soit sa force et non plus sa faiblesse, et que son défouissement conduise à une transformation générale de l'architecture psychique. (...) Comment faire du moi l'héritier à part entière de l'infantile ? (...) Des formations psychiques hétérogènes (...) trouvent à s'articuler dans un ensemble moïque, renouvelé par cette articulation même, bouleversé au point qu'on pourrait dire qu'au moment précis où il se souvient, « Je » devient autre »⁴³. Tel est, au risque de se perdre, le sens de l'aventure analytique.

41 Les citations de Dominique Scarfone sont extraites de la présentation orale de son rapport enregistré au Congrès des psychanalystes de langue française de 2014. Elles sont donc transcrites sous toute réserve d'approximations.

42 S. Freud, « La technique psychanalytique », « Abrégé de psychanalyse », OCF XX, p. 270.

43 J.-C. Rolland, *ibid.*, p155.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Jacques ANDRÉ
Vice-Présidents Jean-Philippe DUBOIS - Philippe VALON
Secrétaire général Bernard de LA GORCE
Secrétaire scientifique Jean-Michel LÉVY
Trésorier Monique SELZ
Président sortant Patrick MEROT

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Jean-Michel LÉVY
Danielle MARGUERITAT, Eduardo VERA OCAMPO
Mathilde GIRARD, Karinne GUÉNICHE, Mi-Kyung YI

COMITÉ DE PUBLICATION DE ASSOCIATION PSYCHANALYTIQUE DE FRANCE

Placé sous la responsabilité de Laurence KAHN assistée de Odile BOMBARDE, il est composé de Dominique BLIN, Sophie BOUCHET, Solange CARTON, Dominique CLERC, Caroline GIROS ISRAËL, Jean-H. GUÉGAN.

DOCUMENTS & DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.
La réalisation des numéros est confiée à Jean-Philippe DUBOIS avec Marie-Odile GODARD, Françoise LAURENT, Marie-Christine ROSE.
Mise en ligne du numéro par Fabrice PERRINEL sous la responsabilité de Jocelyne MALOSTO.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanassios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER
Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON, Dominique CLERC
Christophe DEJOURS, Jean-Philippe DUBOIS, Lucile DURRMEYER,
Edmundo GÓMEZ MANGO, Michel GRIBINSKI,
Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Bernard de LA GORCE
Sylvie de LATTRE, Jacques LE DEM, Josef LUDIN
Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT, Raoul MOURY, Nicole OURY
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET,
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO, Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER
Philippe VALON, François VILLA, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire Évelyne SECHAUD
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT, Michel GRIBINSKI,
Laurence KAHN, Patrick MEROT, Évelyne SECHAUD, Olivia TODISCO

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Maurice BORGEL
Membres ex officio Jacques ANDRÉ, Jean-Michel LÉVY
Membre représentant du Collège des Titulaires Sylvie de LATTRE, Paule LURCEL
Sophie BOUCHET, François HARTMANN, Odile MARCOMBES

MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Daniel WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques - 75014 Paris	06 70 31 86 02

ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Louis LANG - Jean LAPLANCHE - J.-B. PONTALIS - Guy ROSOLATO

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin - 75006 Paris	01 45 43 87 69
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger- 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Pr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie - 75012 Paris	06 81 37 18 17
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean - 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Dr Bernard de LA GORCE	1, place Francisque Regaud - 69002 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	Rigistrass 8, 8006 Zurich, Suisse	0041 44 501 84 10
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres - 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone - 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	9, rue Edouard Jacques - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg - 75010 Paris	01 42 49 71 42
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Hervé BALONDRADE	17, rue Vergniaud 33000 Bordeaux	05 56 44 29 30
Dr Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Dr Martine BAUR	8, rue Ferrandière - 69002 Lyon	04 78 42 46 10
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautey - 54000 Nancy	03 83 32 01 04
Mme Cécile BLANCHARD JOSSO	5, avenue Joffre 57000 Metz	03 87 65 48 39
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET FOULARD	5, rue Menou - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75013 Paris	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée - 44100 Nantes	02 40 69 75 17
Dr Maya EVRARD	82, rue Lauriston - 75116 Paris	01 47 27 24 06
Pr Pierre FERRARI	4, rue des Carmes - 75005 Paris	01 43 25 78 14
Mme Bernadette FERRERO	12, chemin du Verger - 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta 75003 Paris	01 42 76 05 27
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne - 75007 Paris	01.45.51.79.89
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau - 44000 Nantes	02 40 48 73 60
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames - 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Paule LURCEL	9, rue du Banquier - 75013 Paris	01 45 35 25 06
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar - 75012 Paris	01.43.44.58.74
Pr. Vladimir MARINOV	58, rue de Silly - 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangue - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz - 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSENERD	3, rue de la Durance - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH - Londres - UK	00 44 20 7622 0226
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Marie-Christine ROSE	9, rue du Joli Cœur - 54000 Nancy	03.83.98.58.48
Dr Annie ROUX	12, rue Perignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Dr Monique SELZ	21, rue Castagnary - 75015 Paris	01 45 32 06 22
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs - 75018 Paris	01 42 57 03 24

MEMBRES HONORAIRES

Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie - 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Françoise CAILLE WINTER	10, av. Général M. Bizot 75012 Paris	01 46 28 43 53
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
M. Albert CRIVILLÉ	132, bd du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DARCOURT	19, rue Rossini 06000 Nice	04.93.82.12.59
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc 59000 Lille	03 20.52.75.69
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Bernard DUCASSE	52, rue du Petit Parc 33200 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Bernard JOLIVET	22, rue Soufflot 75005 Paris	01 44 07 32 39
Dr Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières 75013 Paris	01 43 31 94 34
Mme Marie MOSCOVICI		
Dr Henri NORMAND	18, rue Descartes - 33000 Bordeaux	05 56 98 77 54
Mme Agnès PAYEN CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53

Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE

24, place Dauphine, 75001 Paris

tél. : 01 43 29 85 11, fax. 09 70 61 36 95

courriel : lapf@wanadoo.fr

site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org